

Corinne Comte

# LE JARDIN DES POSSIBLES

ou l'hypersensibilité de la laitue



ROMAN

**Le jardin des possibles**  
**ou**  
**L'hypersensibilité de la laitue**

**Roman**

Corinne Comte

[corinne.comte@free.fr](mailto:corinne.comte@free.fr)

<http://corinne.comte.free.fr>

*" Un instant avant la naissance, nous sommes des batraciens pataugeant dans du liquide amniotique. Puis subitement, les lumières s'allument, la musique démarre et nous inspirons ce qui nous entoure. Le têtard se métamorphose alors en crapaud et c'est le début d'une nouvelle histoire. Que ferons-nous ? Regarderons-nous le film ou, chaque jour, inventerons-nous le scénario ? "*

Nous sommes insignifiants sur cet énorme globe et sous ce ciel infini. Voilà ce que pense Mathéo en contemplant le paysage aquatique, cet horizon bleu et plat où s'est dissous un morceau de lui. Ses déambulations somnambuliques, entre les variations de la couleur du temps et de la lumière, l'ont nettoyé. La nature surpuissante l'a gardé vivant, lui si vulnérable. Elle a fait tomber ses masques, arraché ses déguisements et l'a délivré de ses dépendances. Il s'est abandonné dans les bras de cette immensité liquide et l'océan Atlantique accouche d'un être neuf. Il regarde les mouettes voraces, les imagine en train de dévorer ce placenta, cette ancienne peau dont il s'est défait. Il se retourne, la côte s'approche. Une fois le voilier amarré, il n'a qu'une envie : faire ses premiers pas dans sa nouvelle vie ! Il saute sur le quai et sans nostalgie laisse l'eau derrière lui. La terre, dure et immobile sous ses pieds, l'accueille. Il s'engage sur le ponton en titubant, à la manière d'un enfant qui s'élance pour la première fois sans personne pour lui tenir la main. Il retrouve son équilibre, un pas après l'autre, lentement, il marche, confiant. Dans les rues autour, une foule hétéroclite se parle, se félicite et s'encourage. Certains sortent des immeubles, ils s'entraident et vont dans la même direction, les bras chargés de leurs écrans plats. Sans comprendre ce qu'ils fabriquent, Mathéo les suit, intrigué. D'autres personnes viennent en sens inverse et interpellent ceux qu'ils croisent : « C'est bien, les amis ! Nous sommes nombreux, ça fait plaisir à voir ! » Les rires fusent, l'ambiance est bon enfant. Mathéo se demande quelle folie a gagné tous ces gens. Arrivé au bout de

l'avenue, le spectacle qui se joue sous ses yeux est complètement surréaliste ! Il distingue d'abord une vaste masse. C'est à la fois évident et impensable. Une montagne a envahi tout l'espace. C'est un amoncellement de téléviseurs gisants au centre de la place. Il n'y a pas de banderole, pas de slogan, juste cet agglomérat d'écrans éventrés, des centaines, des milliers de télés éclatées. Il s'arrête, incrédule, et pense tout haut : « Mais, qu'est-ce qui se passe ? »

— C'est la révolution ! »

Mathéo tourne la tête vers la voix euphorique qui vient de lui répondre. Une femme souriante le regarde droit dans les yeux, un sourcil en accent circonflexe. Elle fait des photos. Il n'a pas le temps de prendre la pose que déjà son air ahuri est immortalisé.

« Quelle révolution ? »

— Nous avons décidé de briser nos chaînes technologiques. De jeter nos postes, nos téléphones, tablettes et autres saloperies, pour signifier aux dirigeants qu'ils nous ont assez pris pour des cons. Vous n'êtes pas au courant ?

— Ben non, je n'ai pas la télé.

— Ah, très drôle ! s'esclaffe la rayonnante quadragénaire. »

Mathéo n'en revient pas. Il aspirait au changement pour son retour, le voilà servi ! Son regard ignorant cherche les yeux pétillants de la femme radieuse et enjouée qui le détaille. Elle se demande comment il a pu passer au travers de cet événement. Avec ses cheveux en bataille, sa barbe en broussaille, sa petite trentaine, cet homme semble tombé de la lune. Sa bouche reste ouverte devant tout ce bazar auquel il ne comprend rien. Comme s'il lisait sur son visage, il répond :

« J'étais en mer, coupé du monde. Je descends à l'instant d'un voilier.

— Incroyable ! Venez matelot, je vous offre un verre. Je vais tout vous expliquer. »

Il lui emboîte le pas, ne pouvant s'empêcher de tourner la tête toutes les deux secondes en direction de la place.

« Prenons une table en terrasse, face à la montagne de la colère, ironise-t-elle. Cela vous évitera d'attraper un torticolis. Que voulez-vous boire ? »

— Euh... Un demi. » Elle s'engouffre dans le bar qui grouille de monde et se faufile jusqu'au comptoir au milieu d'une bande de joyeux lurons pacifiques, bien décidés à faire bouger les choses. Le patron ne chôme pas, pour lui le changement s'annonce plutôt bien. Elle l'écoute expliquer, calmement mais fermement, qu'il est hors de question que l'écran accroché au mur aille rejoindre les autres sur la place publique. « Ici, c'est le *bar des sports* et personne ne touchera à cette télé ! Vous serez tous bien contents, demain, de venir voir le match. La consigne, c'est de se débarrasser des postes domestiques, celui-ci, personne n'y touche ! » Plusieurs clients, n'adhérant pas à ce qui est en train de se dérouler dehors, le rejoignent dans sa détermination, une discussion animée démarre. Elle paye ses deux boissons et rejoint *Robinson* qui regarde toujours la place d'un air dubitatif.

« Mais qu'est-ce qui a bien pu déclencher tout cela ? demande-t-il.

— La panne.

— Quelle panne ?

— Depuis quand êtes-vous parti ?

— Plusieurs mois.

— Eh bien, le dix-huit mai dernier, à la surprise générale, plus aucun poste ne fonctionnait et cela a duré trois semaines. Nous ne savons toujours pas ce qui s'est passé. Le fait est que, du jour au lendemain : plus rien ! La seule chose qui apparaissait, c'était la neige.

— La neige ?

— Au temps des *Dossiers de l'écran*, quand ça ne captait pas, on disait qu'il y avait de la neige dans le poste : des parasites. Vous n'avez pas connu le noir et blanc, la mire, les speakerines, et la télé sans publicité ni télécommande ? » Elle a l'impression d'être une aïeule parlant à son petit-fils. Étrange sensation, alors qu'à vue de nez, une petite dizaine d'années seulement les sépare. Elle laisse passer cette pensée déstabilisante et lève son verre.

« À cette belle journée, Robinson !

— Mathéo, précise-t-il en souriant.

— Chloé. »

Plongé dans cette ambiance de fête populaire, le jeune homme se détend un peu. La photographe l'observe, il ressemble à ces gâteaux au chocolat d'apparence secs, qui quand on les fend, fondent à l'intérieur. Une ambiguïté, chez lui, éveille sa curiosité. À la fois mignon et touchant, il débarque de son île déserte et découvre perplexe les changements survenus pendant son absence, cette histoire pourrait être une suite du roman de *Daniel Defoe*, pense-t-elle. Les yeux noisette de Mathéo quitte la montagne de téléviseurs, que des passants continuent d'alimenter, et se tournent vers elle. « Je ne comprends pas ! Comment une panne a pu déclencher tout ça ? » Chloé capture son regard et raconte : « Sans télé, c'était le chaos. Depuis le milieu du vingtième siècle, le téléviseur est entré dans tous les foyers et n'a jamais cessé d'émettre, c'était donc bien un moment historique ! Tout le monde se demandait ce qui se passait, mais personne ne le savait. On ne parlait plus que de ça, un peu comme lors de la diffusion de *Loft Story*, la première émission de "télé-réalité" qui fit le buzz en 2001. » Mathéo acquiesce d'un signe de tête, elle reprend : « Les mouvements altermondialistes se sont engouffrés dans cette brèche inespérée et à force de tracts, de soirées débats, ils ont incité, avec succès, une partie de la population à redécouvrir une manière de vivre plus participative. La fréquentation des cinémas a augmenté, celle des bars aussi, et des jardins publics, les bibliothèques se sont repeuplées. Les gens sortaient et se rencontraient. Les jeux de cartes, de dés, de boules réinvestissaient l'espace public, s'enthousiasme-t-elle face aux billes noisette qui s'écarquillent. La radio battait des records d'audience, de quoi réveiller les vrais journalistes, ceux qui amènent de l'information. Les gens voulaient savoir, mais impossible d'en apprendre plus ! La panne durait... Rapidement, les associations de quartier se sont inspirées du passé, des veillées multi-générationnelles se sont organisées dans les squares. Elles ont mobilisé les jeunes grâce aux réseaux sociaux, en particulier le *#viensavecRamsès*, qui les conviait à rejoindre les rassemblements avec leurs grands-parents.

— Viens avec Ramsès, répète-t-il hilare.

— Oui, s'amuse Chloé. Les plus jeunes faisaient la lecture, s'ensuivaient de drôles de

débats. Au fil des jours, beaucoup ont pris goût à ces plaisirs oubliés. Bien sûr, le mot d'ordre est de se débarrasser de tous nos écrans, mais comme tu peux le constater, les gens jettent principalement leur télé. Pour les ordi et les téléphones ça fait polémique, tout le monde n'est pas d'accord. La majorité trouve cela un peu trop extrémiste. Je crois, moi, qu'ils ne sont plus capables de vivre sans... Mais quand même, le résultat est là, dit-elle heureuse, en désignant du menton la pyramide face à eux.

— J'ai du mal à croire qu'une simple panne ait pu changer le visage de notre société...

— N'exagérons rien, coupe-t-elle. Tout le pays n'est pas en train de jeter sa télé, malheureusement. Par contre, vu la taille du tas sur cette place, une partie importante de la population a viré de bord.

— C'est très impressionnant ! »

Chloé jubile. En bonne militante altermondialiste, galvanisée par tout ce qui se passe, elle poursuit : « La suite est plus étonnante encore. Depuis la panne, ça discute et ça échange des idées. Les gens recommencent à penser par eux-mêmes, à être un peu plus critiques. Ils parlent politique, ils parlent travail et surtout chômage et salaire. Une tout autre réalité que celle distribuée par les médias de masse apparaît. J'ai envie de dire que les mentalités évoluent dans les cerveaux libérés. C'est un début de prise de conscience collective, je pense, sur ce qui se passe réellement dans le pays et dans le monde ! Aujourd'hui, les programmes ont repris, mais l'audimat a fichu le camp. Nous nous sommes rendu compte à quel point la télé et le reste sont devenus des outils de manipulation ! Des armes de destruction massive des liens nous reliant les uns aux autres, ces liens que nous redécouvrons avec beaucoup de plaisir ! » s'emballe-t-elle électrisée. À ce moment-là, elle lui retire son regard et le pose du côté de la place. Docile, il le suit, comme hypnotisé par l'énergie qu'elle dégage. Elle le harponne à nouveau, le fixe fermement et conclut : « Et voilà le résultat : les gens jettent leurs postes pour dire qu'ils ne reviendront pas en arrière ! La vie d'avant, chacun chez soi, ébloui par la lumière cathodique, ils n'en veulent plus et même si c'est la télé qui trinque, tout le monde a compris à quel point toutes ces nouvelles technologies nous fliquent pour mieux nous contrôler ! » Chloé débite tout ça en le tenant par les yeux, des lueurs traversent le noir profond de ses iris et elle désigne, avec un sourire narquois, l'amoncellement de déchets électroniques, outils de propagande

du système capitaliste qu'elle dénonce depuis longtemps, agonisant sur la place publique. Mathéo est subjugué mais sceptique. Il est bien obligé de convenir qu'il se passe quelque chose d'incroyable. Il oscille alors la tête de bas en haut en pinçant les lèvres pour valider ce que Chloé lui assène avec tant de conviction. Il a vu cette femme monter en pression progressivement, comme un volcan, prête à cracher son feu. Quel spectacle ! Elle est le *Off* de ce festival organisé pour son retour, sa cerise sur le gâteau. Chloé, souriant aux anges, chuchote à présent comme pour lui confier un secret : « Ce que la télé n'a cessé de combattre depuis des années renaît de ses cendres : l'imagination. Et quand tout un peuple fait fonctionner son imaginaire, il se réapproprie ses rêves.

— Dire que j'ai failli rater ça », murmure-t-il.

La nuit tombe doucement et enveloppe les ruines télévisuelles, tel un gigantesque monstre terrassé par on ne sait quel super héros. Intérieurement, Mathéo y voit un signe, un nouveau monde s'offre à lui. Un nouveau monde pour un nouvel homme. Cela frise le merveilleux des contes de fées. Il se laisse emporter bien volontiers par la liesse générale, se tourne vers Chloé et comme une réponse à sa capture de tout à l'heure, noie malicieusement son regard dans le sien. Est-ce qu'il la trouve séduisante, ou est-ce sa nature qui le rappelle à l'ordre après plusieurs mois d'abstinence ? Seule certitude : il a envie d'elle. Dans ses avelines dévorantes elle perçoit ce qui lui traverse l'esprit et elle se surprend à ressentir, tel un écho, cette attirance avec violence. Elle s'approche et pose ses lèvres sur les siennes, instinctivement. Le feu circule, tel un torrent de lave, de l'un à l'autre, par leurs bouches gourmandes. Mathéo lui saisit la main, se lève et l'entraîne. « Viens ! » En elle, une énergie oubliée s'est remise à circuler. Ils se promènent. Ils rient. Ils déambulent dans les rues animées. Les gens sont heureux et le bonheur est communicatif. Ils profitent de ce bain régénérateur, transportés par la force vitale qui émane de la foule. Envolée l'ambiance pesante d'avant la panne, ce sentiment d'insécurité quasi permanent. Aucune présence policière n'est là pour essayer d'enrayer le mouvement. Sans doute ont-ils reçu l'ordre de rester dans les casernes et les commissariats. La nuit est chaude. Ils entrent dans un hôtel. Faire l'amour, leurs esprits et leurs corps ne sont plus que cette pensée unique. Ils montent. Le monde autour n'existe plus. La porte de la chambre se referme. Se déroule alors, un corps à corps à la fois



voluptueux et plein de rage, une scène qui aurait été censurée par le Conseil Supérieur de l'Audiovisuel.

Dehors, le soleil a remplacé la lune, il escalade le ciel et inonde la chambre d'une chaleur délicate. Chloé se réveille, se demande où elle se trouve, si toute cette histoire n'était pas qu'un songe. Elle passe une main dans ses cheveux, ressent des douleurs dans tous ses muscles. Seule sous le drap, le reste du linge emmêlé sur le sol, elle contemple le champ de bataille. Puis, se redresse, s'étire, se fait couler un bain. Un instant, elle imagine ne pas se laver et garder sur sa peau les traces olfactives de cet agréable échange. Quelle drôle d'idée. Le capitaine de sa nuit est parti sans un mot, mais ce qu'il lui a donné lui suffit. Elle rit toute seule, en pensant que le taux de naissance pourrait bien exploser dans les neuf mois à venir si la libido de ses compatriotes s'est déchaînée, comme la sienne, à l'occasion de l'abandon des programmes télévisuels du samedi soir. Son corps glisse dans l'eau bouillante aux vertus apaisantes, son cerveau va bientôt retrouver son fonctionnement normal. À la maison tout le monde doit s'inquiéter. Elle ne regrette pas d'avoir jeté son téléphone au milieu des téléviseurs hier soir, même s'ils étaient peu nombreux à exécuter cette partie de la consigne. Chloé se sent plus libre, plus vivante, sans cette laisse technologique. Elle commence à ressentir les bienfaits de la chaleur et se laisse aller. Mais soudain, la porte de la chambre claque. « Chloé ! Chloé ? » Mathéo entre dans la salle de bain et brandit triomphalement un sac en papier blanc maculé de beurre. « Tu as faim ? Je suis allé chercher les croissants. » Sans retirer son regard joyeux de celui de Chloé, muette, écarquillant les yeux, il la rejoint tout habillé dans son bain. « Je ne me suis jamais senti aussi bien, déclare-t-il en riant. J'ai encore envie de toi, je dirais même, que je n'avais jamais fait que baiser, avant. » dit-il en l'embrassant. Ils partagent très naturellement, une nouvelle fois, un bon moment de vérité.

Mathéo engloutit ses viennoiseries. Chloé boit son thé et n'arrive pas à croire qu'il ne soit pas parti, il semble même très content d'être là. Ils se regardent, sourient. Elle le trouve beau et mystérieux. Sans raison, subitement, son esprit s'emballé, elle est comme tétanisée. Elle a l'impression de vivre avec cet inconnu un véritable décalage. Qu'est-ce

qu'elle fait là ? Qui est ce mec assis en face d'elle qui se goinfre délicieusement ? Hier, tout s'est passé si vite... Au réveil, elle était persuadée de ne plus jamais le revoir... Et à présent il la regarde droit dans les yeux, en souriant bêtement. Elle pressent un danger. Qu'est-ce qui l'effraie, l'homme ou ses émotions ? Elle se rend compte qu'elle ne sait plus comment se comporter dans cette situation. Elle panique, repousse le plateau, puis se redresse d'un bond. « Il faut que je sorte d'ici ! » Il se lève, lui aussi, et se dirige vers la salle de bain. Elle tente de retrouver ses vêtements en même temps que ses esprits et enfle nerveusement son jeans. Mathéo réapparaît dans ses habits qui dégoulinent sur la moquette, l'air totalement naturel et décontracté. « On va où ? » demande-t-il naïvement. Prise d'un fou rire salvateur, qui la vide instantanément de toutes ses tensions, ses nerfs retombent. Elle tente de reprendre son souffle. Il s'approche et la serre dans ses bras mouillés. Ils chahutent un moment, finissent enlacés et trempés. Il lui murmure à l'oreille : « Et si nous mettions nos affaires à sécher ? »

— D'accord *Mark Harris*, mais à condition que tu me parles un peu de toi...

— Qui est ce *Mark Harris* ?

— *L'homme de l'Atlantide*. Ça non plus tu ne connais pas ? En à peine dix ans, la télé a creusé un fossé générationnel entre nous, c'est une catastrophe... » Il quitte ses vêtements qui lui collent à la peau, s'allonge et tapote le matelas à côté de lui sans la quitter des yeux. Elle se dévêt machinalement, comme on le fait lorsqu'on se couche seul, lui tourne le dos, se blottit dans le creux de son ventre et écoute son silence. Mathéo cherche ses mots. Puis, comme s'il se le racontait à lui-même, il déballe, sans enjoliver ni exagérer, sa vie de fêtard, ses nuits parisiennes entre alcool, sexe et drogue. Toutes ces années d'errance affective entre un père absent et une mère dépressive, dans un milieu social doré. Tout ce qui l'a conduit à s'en aller sans savoir s'il reviendrait. Il se revoit, larguant les amarres. « J'ai pris le voilier et je suis parti, direction l'océan, la haute mer. Objectif, mettre le plus de distance possible entre mon monde et moi. J'ai emporté des provisions et assez de grammes de poudre pour une dizaine de jours. Mon idée était de mettre le cap au large jusqu'à épuisement de mon stock de drogue. J'ai eu de bons vents et au bout de huit jours j'étais loin. Désormais pour trouver une dose, il me faudrait faire le voyage en sens inverse. C'est le seul moyen que j'ai trouvé pour me contraindre au sevrage.

Pourtant, au moment de prendre ma dernière ligne, le désespoir m'a envahi, mais j'ai baissé les voiles et le moment de savoir si je voulais vivre ou mourir est arrivé... Des journées suivantes, je ne me souviens plus que vaguement. Torturé par des douleurs physiques et des pensées effrayantes, je me sentais comme un animal pris au piège. Je me maudissais de m'être mis dans cette situation. J'ai souffert le martyre, plusieurs fois pensé à me jeter par-dessus bord, comme une réponse à mes prières l'océan s'est déchaîné. Recroquevillé dans la cabine, secoué, jeté d'un côté puis de l'autre par les éléments en furie, j'étais sûr que la masse liquide allait m'engloutir et j'ai su à ce moment-là, que je n'en avais pas du tout envie. J'avais beau hurler telle une bête, pleurer toutes les larmes de mon âme et vomir tous les malheurs de mon corps, elle allait prendre ma vie. J'ai dû me cogner ou m'évanouir. Quand j'ai repris connaissance tout était calme, c'était la pétote. Je n'entendais que le clapotis de l'eau contre la coque. Je me suis hissé en rampant hors de la cabine dévastée. Allongé sur le dos, les bras et les jambes en croix, étendu sous le réverbère céleste, j'ai compris à ce moment-là que ma vie n'avait été qu'une longue tempête. Mère Nature venait de me mettre une belle raclée, mais je ne l'avais pas volée. C'est la sensation de faim qui m'a sorti de ma torpeur. Les jours qui ont suivi n'ont pas été faciles. Je n'avais jamais dépassé le sentiment d'ennui et de tristesse que provoque la solitude. L'isolement total dans lequel je me suis retrouvé m'a révélé à moi-même. J'ai passé des nuits merveilleuses, bercé par les vagues, à écouter le chant transcendant de l'océan, les yeux arrimés aux étoiles. Je me suis senti porté et aimé par la Terre et le Ciel. J'ai parlé à ces deux compagnons de voyage, comme à de vénérables grands-parents bienveillants. J'ai ressenti le besoin d'une forme de spiritualité, de croire en quelque chose. J'étais relié à ce qui m'entourait, mon âme vibrait. Puis le vent du retour s'est mis à souffler, j'ai hissé les voiles et j'ai débarqué hier, juste avant de tomber sur toi. » Mathéo se tait. Chloé émue se tourne vers lui, lui caresse la joue comme à un enfant, et dépose un léger baiser sur ses lèvres. « Il est temps, cette fois-ci, de sortir de cette chambre. Que dirais-tu de m'accompagner ? Je ne vais pas te raconter ma vie, ce sera plus simple de te la montrer. » Mathéo accepte sans hésiter. Il bondit hors du lit et saute dans ses vêtements humides. Devant l'hôtel, il lui prend la main. Elle est un peu gênée, mais ne proteste pas. Ils se dirigent d'un bon pas vers le centre-ville. Les montagnes de téléviseurs n'ont pas bougé, Chloé réalise encore quelques clichés. Mathéo regarde ses

contemporains. Comme lui, ils sont nombreux à sourire. Il se demande si c'est de s'être débarrassés de leurs postes qui rend les gens aussi sympathiques, ou s'il a retrouvé lui-même un peu de son humanité maintenant qu'il n'est plus l'otage de substances stupéfiantes. En passant devant le *bar des sports*, où il y a un monde fou, Mathéo demande à Chloé de le prendre en photo, et se dirige vers la table où ils s'étaient installés la veille. Lorsqu'il se retourne vers elle, tout le monde hurle et applaudit... Sur la première photo, Mathéo, dans un mouvement de surprise, rentre la tête dans les épaules. Sur la photo suivante, il rit aux éclats de son moment de stupeur. L'équipe a marqué un essai, les supporters exultent. Il s'empare de l'appareil et mitraille Chloé qui s'impatiente devant les téléviseurs en miettes. « Dépêchons-nous un peu. Je crains que depuis ce matin mon absence étonne et inquiète. Ils risquent de finir par déclencher une alerte enlèvement.

— Qui ça, ils ? » Elle pose son index sur ses lèvres, cligne d'un œil et ne répond pas. Elle préfère lui réserver la surprise. Ils reprennent leur chemin, arrivent sur une aire de stationnement et grimpent dans un véhicule utilitaire, une sorte de minibus. « C'est pratique, nous avons six places assises et la banquette arrière s'enlève en deux minutes.

— Et ça sert à quoi ?

— Tu verras... » Mathéo commence à se demander ce que Chloé lui cache, elle ne semble pas vouloir rentrer dans les détails. Jusque-là, il n'avait ressenti que de l'attraction physique et de l'ennui envers la gent féminine. Avec elle c'est différent, elle l'enchant. Elle est si naturelle et en même temps si difficile à cerner. Il contemple le paysage landais qu'il ne connaît pas, comme un touriste sous le charme du guide que la vie a placé sur sa route. Ils roulent un moment à l'intérieur des terres verdoyantes. Chloé aime cette région, le climat océanique, l'herbe, le sable et l'eau. Le vert, le jaune et le bleu de la basse Côte Atlantique. Après une petite demi-heure de route, ils s'engagent sur un chemin caillouteux au milieu des pins. Elle stoppe la camionnette devant une maison de plain-pied entourée de mobile homes et de yourtes. Mathéo se demande si c'est un camping ou un camp de manouches. Des chiens jappent et tournent autour du véhicule en remuant la queue. Les deux grosses boules de poils, très accueillantes, lui font la fête comme s'ils le connaissaient. Une femme assise à une grande table, sur la terrasse couverte devant la maison, interpelle Chloé. Une crinière de boucles châtain doré encadre son visage. Elle

porte, elle aussi, magnifiquement sa quarantaine. « Alors ! Tu étais passée où ? Bon Dieu, tu fais chier de couper ton portable !

— Salut, Louise. Je te présente Mathéo. Tu peux virer mon numéro de tes contacts, je l'ai balancé.

— Non, mais t'es folle cette fois-ci, ça te monte à la tête cette histoire de révolution ! Salut Mathéo. Ben dis donc, ça va ma vieille... Et il vient d'où ce charmant jeune homme ? » Chloé s'approche de Mathéo, l'embrasse et se tourne vers Louise. « C'est le *Petit Prince*, je lui fais visiter notre planète.

— Je regrette de n'être pas venue avec toi, hier.

— Eh bien pas moi. Si tu avais été là, nous n'aurions pas passé la même soirée, et crois-moi cela aurait été dommage. » Elles rient toutes les deux. Elles sont complices et semblent vraiment bien se connaître. Louise s'est inquiétée pour Chloé, partie la veille prendre des photos. La plupart du temps, elle s'en fait pour rien, c'est son activité favorite. Elle est soulagée de constater que tout va bien, même très bien, puisque Chloé ramène une conquête. Par contre, qu'elle n'ait plus de téléphone la stresse un peu, c'est si rassurant pour elle de pouvoir joindre ses amis à n'importe quel moment. Chloé lui passe une main dans le dos pour la réconforter et s'adresse à Mathéo. « Assieds-toi. Tu veux manger quelque chose ? Juste un petit casse-croûte, sinon nous n'aurons pas faim, et ce soir c'est Louise qui régale, c'est elle la meilleure cuisinière du camp.

— Au fait, Chloé, sais-tu qui a gagné ?

— On a perdu. » Louise fait la grimace. Les sourcils de Mathéo se soulèvent jusqu'à la racine de ses cheveux. Une fois de plus il ne comprend rien à ce qui l'entoure. « J'ai bien fait de rester là alors, dit Louise dépitée, ça m'aurait énervée. » Chloé réapparaît avec un plateau chargé de pain, de fromages, de charcuterie et d'une carafe d'eau. « Tout à l'heure, il y avait un monde fou dans les bars et les Basques, eux, sont en train de fêter la victoire ! Louise est une fanatique, sa drogue à elle, c'est le rugby. Nous sommes auvergnates, l'ASM a perdu contre les Biarriots tout à l'heure.

— Alors moi, le sport, c'est pas trop mon truc, soupire le jeune homme.

— Ah bon, et c'est quoi ton truc ? » renchérit Louise.

Il enfourne précipitamment un morceau de pain et de chorizo, histoire d'avoir le temps de réfléchir à cette pertinente question. Chloé tend l'appareil photo à son amie. « Regarde ces images, c'est génial.

— Vous croyez que c'est pareil dans toutes les villes de France ? interroge la fougueuse Louise.

— Je l'espère bien ! rétorque Chloé. Qui est aux manettes en ce moment ?

— Manu. Tu vas le rejoindre ?

— Mathéo, tu veux venir voir notre station de radio ? propose Chloé.

— Vous avez une station de radio ?

— Oui, dans la caravane là-bas. Je vais te faire visiter et t'expliquer ce que nous essayons de faire ici.

— Moi, je me colle aux fourneaux, précise Louise, il y a cinq inscrits pour ce soir.

— Tu ajoutes Mathéo, s'il te plaît.

— D'accord. Et je file au potager voir Sylvain et son fils : ce sera salade, ratatouille et riz.

— Tu as besoin d'un coup de main ? demande Chloé.

— Non, ça va aller. Demain, ce sera ton tour, et il y a déjà quinze inscrits pour le repas du soir. »

Mathéo ne sait pas dans quel endroit il se trouve, cette maison basque, entourée par ces habitations de loisir et ces tentes mongoles, c'est un lieu atypique qui lui donne l'impression d'être en vacances. Les mobile homes sont disposés en quinconce sur la gauche de la maison. Entre chacun d'eux, il y a des haies, ce qui crée un petit espace d'intimité. Dans le fond, derrière la maison, trois yourtes forment une ronde aux couleurs chatoyantes. Du linge sèche sur des fils tendus entre les tentes. À côté, se trouve un grand hangar. Elle se dirige à droite, vers une longue caravane taguée aux couleurs de la nature, se fondant si bien dans le décor avec sa tenue de camouflage qu'il ne l'avait pas repéré. Il la suit en l'écoutant. « Nous sommes six à vivre ici toute l'année : Louise, Manu, Sylvain, Lili et Idriss, plus moi. Il y a cinq ans nous sommes venus passer quelques jours avec Louise et Sylvain, nous ne sommes jamais repartis. Mon mobile home c'est le

premier, ensuite c'est celui de Louise, puis d'Idriss et Lili, Manu et Sylvain ont chacun une yourte. La troisième, ainsi que la maison, servent pour les gens de passage. De l'autre côté, c'est la radio, l'atelier, et derrière, le potager. Viens, je vais te présenter Manu. » Mathéo regarde autour de lui, comme un enfant qui découvre la fête foraine. Tout cela lui semble improbable. Depuis qu'il a remis les pieds sur la terre ferme, il est comme emporté dans un tourbillon d'allégresse. D'abord, la révolution et ses montagnes de téléviseurs, puis sa rencontre avec Chloé, et maintenant ce lieu. Il se demande s'il n'a pas replongé et s'il n'est pas en pleine hallucination ! « Tout cela doit te paraître un peu étrange. Nous vivons simplement différemment, nous testons un nouveau modèle de société. En réalité : tu es dans une expérience.

— Une expérience ?

— Oui. Nous expérimentons un mode de vie collectif, fondé sur le partage, l'entraide, et l'échange, un peu comme ce qui se faisait en soixante-huit. Sauf qu'aujourd'hui, il est plus facile de relier entre elles toutes les initiatives, cela ouvre de nouvelles possibilités et permet une accélération et un développement qui n'était pas évident à l'époque. C'est une aventure humaine passionnante. Puisque tu sembles disponible, je t'invite à rester parmi nous quelque temps. Si tu en as envie.

— Surtout que personne ne me réveille, je suis en plein rêve !

— Ne te fais pas d'illusion. Ce n'est pas le paradis. » Elle glisse son bras sous celui de Mathéo et l'entraîne vers la radio. L'intérieur est séparé en deux. Une cloison transparente isole le studio du reste. En face de l'entrée, un grand tableau noir, comme à l'école, est recouvert d'horaires, de prénoms et de thèmes. Chloé appuie sur un bouton et une voix retentit dans la première pièce : « *Nous poursuivons avec un morceau de Tracy Chapman. Laissez-vous aller en cette belle fin d'après-midi, vous écoutez Radio Bulle. Je vous accompagne en musique jusqu'à dix-sept heures, puis nous nous retrouverons pour nos bavardages quotidiens.* » Un homme, la cinquantaine, au style baba-cool, un casque sur les oreilles, actionne deux manettes. Une, pour lancer le morceau, l'autre pour couper son micro. Il fait un petit signe dans leur direction, pouce en l'air, et Chloé entrouvre la porte. « Salut Manu, tout va bien ?

— Impeccable.

— Je suis avec un ami, Mathéo, je lui fais visiter.

— Salut. » Mathéo serre la main que Manu lui tend, il paraît sympathique avec son large sourire, ses cheveux en désordre et ses petites lunettes rondes. « Nous repasserons tout à l'heure, dit-elle en refermant la porte. » Manu tapote sur son clavier et actionne les manettes. « *Chloé est dans les murs, elle nous a amené un invité. Nous les retrouverons plus tard. Je vous propose un petit morceau de Yodélice, spéciale dédicace pour notre Chloé.* » Mathéo enlace Chloé, il se sent vivant, porté par cette force que seuls les moments de joie procurent. Leurs yeux se disent bien plus de vérités que leur bouche ne saurait le faire. Chloé prend la main de Mathéo et il la suit en faisant un petit signe à Manu qui les regarde de l'aquarium. « Allons au jardin voir Sylvain, notre maraîcher, horticulteur, musicien et moulin à paroles. » Derrière le hangar, il y a un grand potager où les mauvaises herbes ont leur place, rien à voir avec un jardin tel qu'on en voit habituellement. Il y règne une anarchie qui ne semble pas nuire à la production. Sylvain est avec Louise, il remplit un énorme panier de légumes, mélange de belles couleurs aux odeurs végétales entêtantes. « Salut Chloé, te voilà enfin, avec ton nouveau copain, commente le jardinier. Les nouvelles vont vite Mathéo, surtout avec radio Louise, explique-t-il. J'ai pas mal de fraises que Julien est en train de ramasser. Un peu d'aide serait la bienvenue.

— Avec plaisir, je serai enchanté de participer, postule le jeune-homme.

— Juju ? » appelle Sylvain.

La petite tête brune de son fils sort de derrière un imposant Dahlia.

« Mathéo va t'aider pour les fraises. Tiens Mathéo, prends ces barquettes, plus tu en ramasseras, mieux ce sera, mais uniquement les bien mûres. Juju, tu lui expliques, je compte sur toi. Ce que nous ne mangerons pas ce soir sera pour le marché de demain. Je termine de récolter les courgettes, les aubergines, les poivrons et les tomates, dans moins d'une heure nous avons l'émission. Veux-tu du basilic et du persil pour la ratatouille, Louise ?

— Oui et une salade aussi. Laquelle je prends ?

— Malheureuse, impossible de couper les salades à cette heure-ci ! Prends-en une dans le



hangar. Les salades ne se récoltent que le matin de bonne heure, sinon elles deviennent molles et ne se conservent pas, ce sont des êtres hypersensibles ! Savez-vous qu'après un orage il faut vite venir les arroser d'un fin jet d'eau pour qu'elles se calment et ne montent pas en graine ? Ben oui, elles sont vivantes, fragiles et émotives, comme nous. » Les filles fuient en direction de la maison pour échapper aux longues explications de Sylvain concernant la dure vie des laitues. Mathéo lui, boit les paroles de cet étrange jardinier. Louise n'attend pas d'être à la cuisine pour questionner Chloé. « Alors ? Vas-y, raconte ! D'où tu le sors, ce mec ?

— Nous nous sommes rencontrés par hasard et les choses sont allées très vite. Je ne pensais pas qu'il serait encore là ce matin. Je ne sais pas grand-chose, nous n'avons pas passé la nuit à discuter. Et toi, quoi de neuf ?

— Rien d'aussi intéressant, et c'est bien dommage. Merde ! Moi aussi je veux des câlins !

— Arrête de te plaindre. Je fais la vinaigrette, je coupe les tomates et je vais à la radio. »

Louise est contente pour son amie dont la mine épanouie fait plaisir à voir. Chloé n'a pas eu d'amoureux depuis si longtemps. Elle aussi voudrait trouver quelqu'un avec qui partager de la tendresse. Cela lui manque et elle se demande si c'est encore possible. Cette semaine, Carine, la sœur de Louise, et ses deux nièces viennent lui rendre visite. Julien, le fils de Sylvain, va être heureux d'avoir de la compagnie de son âge. Tous sont des enfants de couples séparés, et ce n'est pas toujours facile pour eux d'être bringuebalés entre leurs parents. Au camp, le temps des vacances, ils retrouvent un semblant de vraie cellule familiale. Louise note leur séjour sur le tableau qui se trouve dans la maison, il permet d'organiser les repas pris en commun et de savoir qui doit se charger de cuisiner. Elle pense à tous ces couples qui ne résistent plus à l'épreuve du temps. Toutes ces amours semblent si fragiles, si éphémères, pourtant elle n'arrive pas à se résigner. Elle veut un homme auprès d'elle ! Elle veut continuer à croire qu'on peut s'aimer longtemps, s'aimer vraiment. Elle regarde Chloé tracer à la craie le prénom de Mathéo et se demande s'il sera encore là dans huit jours...

« Carine et tes nièces viennent passer quelques jours. C'est chouette ! remarque Chloé. Je file pour l'émission. Tu nous rejoins ?

— Je ne sais pas, peut-être... »

Dans le studio, Manu lance *Question de peau* un morceau de Bernard Lavilliers en duo avec Tiken Jah Fakoly. Chloé s'installe à l'autre bout de la table devant un micro et enfile un casque.

« Tu as déjà perdu ton nouvel ami ?

— Il est au jardin avec Sylvain et Juju.

— Tu es resplendissante, ça fait plaisir à voir.

— Merci. Je reconnais que je me sens régénérée.

— On lance l'émission, c'est parti : *bonsoir, nous sommes en direct avec vous, comme chaque soir, sur Radio Bulle. Chloé vient d'arriver, nous serons en petit comité ce soir. Nous devrions avoir Sylvain, qui termine les préparatifs pour le marché de demain et Louise qui est aux gamelles et nous rejoindra en fin d'émission. Parlons aujourd'hui d'actualité, du franc succès de l'opération de libération qui a lieu en ce moment. Chloé qu'en penses-tu ?*

— *Je suis ravie et surprise par l'ampleur de la réaction au mot d'ordre lancé par le collectif "Brisons nos chaînes technologiques". Hier soir, je suis allée à Capbreton pour prendre la mesure de ce qui s'est propagé comme une traînée de poudre sur les réseaux sociaux. Je n'ai pas pu m'empêcher de penser au raz de marée "Je suis Charlie" et au regroupement gigantesque et instantané que cela avait déclenché. Je pense que nos dirigeants ont été sidérés ce jour-là, comme moi, de découvrir l'étendue du pouvoir que nous donnent ces nouveaux moyens de communication. Leur impuissance à contrôler cette extraordinaire possibilité d'organisation et de rassemblement se confirme aujourd'hui ! D'ailleurs, moi, qui viens de me séparer de mon portable, à cause de son côté laisse électronique, je reconnais qu'il est aussi un magnifique lien invisible qui relie tous les citoyens et je me demande si je n'ai pas fait une connerie.*

— *Dans la bouche de la militante anti-technologie du camp, c'est assez surprenant !*

— *Je ne suis pas anti-technologie ! Je ne suis pas non plus anti-télé, c'est l'usage qui en est fait qui me rend malade. Tant que les chaînes faisaient partie du service public, tout n'allait pas si mal. Ça a basculé en 1987 quand Jacques Chirac a vendu TF1 à Bouygues. Lui, n'en a rien à foutre du contenu des émissions, ce qu'il vend c'est de la pub, pas du savoir. Rendez-vous compte du changement : dans les années soixante, une présentatrice se faisait virer parce qu'elle montrait ses genoux, et Yves Mourousi a*

*choqué tout le monde parce qu'il osait commencer le très sérieux journal par un simple "Bonjour". Maintenant les femmes à poil font vendre tout et n'importe quoi et le 20h est devenu une fumisterie.*

*— C'est vrai que l'on a du mal à reconnaître la télé de notre enfance. Je me souviens qu'à la maison elle était en noir et blanc, il n'y avait que "la première chaîne", je regardais "Aglaé et Sidonie". On peut retrouver tout ça sur Internet d'ailleurs.*

*— Cela avait bien commencé, il y avait des émissions pour la jeunesse, comme "l'île aux enfants", avec des animateurs, des musiciens, des acrobates, des marionnettes, des clowns, de la pédagogie. Les générations suivantes n'ont eu droit qu'à des dessins animés japonais qui véhiculaient une tout autre culture "Au pays de Candy" pour les filles.*

*— Et "Goldorak" pour les garçons, je me souviens, puis plus tard "les chevaliers du zodiaque"...*

*— Ouais, la télé nous formate, c'est pour ça qu'il faudrait qu'elle reste entre de bonnes mains. C'est comme Internet, j'ai été une pionnière sur la toile, on nous offrait une telle possibilité de liberté d'expression, c'était incroyable, nous étions sur le cul. Mais on a vite compris. Ce n'était que pour mieux développer le commerce et nous manipuler qu'ils nous l'ont donné, pour faire toujours plus de fric. Le "Bug de l'an 2000" par exemple, quelle escroquerie...*

*— Je t'interromps, tu nous as ramené un invité, Mathéo, et il est en train de s'installer avec Sylvain. Nous attendons aussi vos appels chers auditeurs. »*

Mathéo s'assoit à côté de Chloé et ils se bécotent. Elle en oublie ce qu'elle voulait dire et soulève les épaules en direction de Manu. Sylvain réagit immédiatement et prend la parole : « Salut les amis ! C'est Sylvain. J'espère que vous avez passé un bon dimanche. Merci à ceux qui sont venus acheter mes bons légumes et mes belles fraises ce matin au marché ! Super ambiance, plein de soleil et de jolies filles en robes légères. Demain, c'est Manu qui vous vendra nos excellents produits.

*— Sympa Sylvain de me rappeler que demain matin c'est moi qui me lève à l'aube.*

*— C'est vrai que tu n'es pas le plus matinal de la bande. Nous essayons de respecter le rythme de chacun mais tu as perdu à la courte paille, donc c'est toi qui t'y colles. Chloé, tu nous présentes ton ami ?*

*— J'ai rencontré Mathéo hier. Il venait de débarquer d'un voyage en mer en solitaire coupé du monde. Autant vous dire qu'il était complètement perdu. Je me suis fait un plaisir de le lui expliquer et je l'ai ramené ici pour qu'il découvre notre petite expérience.*

— *Mathéo, tu devais bien être la seule personne hier à ne pas avoir entendu parler du mouvement. Tu as dû halluciner ?*

— *On m'entend, là ? C'est la première fois pour moi la radio. Je n'ai aucune idée de comment ça fonctionne.*

— *C'est simple, le voyant vert est allumé devant toi donc ton micro est ouvert et nous t'entendons.*

— *OK, c'est vrai qu'hier, en débarquant, j'ai eu l'impression d'être un extra-terrestre. Je voyais tous ces gens qui trimbalaien leurs télés dans les rues. Pour moi, soit tout le monde était devenu fou, soit j'étais en plein délire. Maintenant j'en ris, mais sur le moment j'étais scotché.*

— *C'est drôle ! s'esclaffe Manu. Tu as dû avoir un grand moment de solitude.*

— *Heureusement, j'ai croisé la route de Chloé. Depuis je vais de surprise en surprise, la révolution, cette belle rencontre, me retrouver ici avec vous, faire de la radio. J'ai l'impression d'avoir traversé une dimension parallèle ou de participer au tournage d'un long métrage.*

— *Je suis très heureuse que tu sois là, Mathéo, glousse Chloé.*

— *Bon, les tourtereaux, je propose un petit morceau de musique : Tryo et leur "Déchets télévisuels", ça s'impose ! »* intervient Manu.

Les lumières de tous les micros passent au rouge en même temps, Chloé dépose un baiser sur la joue de Mathéo, et Sylvain se lève. « Qui veut une petite bière pour fêter ça ? Tout le monde ? Parfait ! » Il passe dans la première pièce et sort quatre canettes du frigo, qu'il décapsule avec un briquet, avant d'en tendre une à Mathéo. « Tiens, bon retour parmi nous.

— Merci, les gars.

— Tu sais, nous avons un paquet d'auditeurs, précise Manu. Nous émettons sur le net depuis plusieurs années. Nous répondons chaque soir à leurs questions concernant notre expérience de vie en groupe. De plus en plus de gens envisagent ce genre de modes de vie, que se soit par goût ou par nécessité financière. Ils sont curieux de connaître les difficultés que nous rencontrons et comment nous tentons de les résoudre. Mais, ce soir c'est un peu différent, l'actu c'est la révolution. Nous devrions avoir pas mal d'appels. Allez on reprend ! *Quels visionnaires ces Tryo, on adore. Qui veut dire quelque chose ? Chloé, nous*

*t'écoutons.*

— *Je mettrai les photos que j'ai prises hier sur le site, vous pourrez juger de l'étonnement de Mathéo qui se lit très bien sur son visage, c'est amusant et vous ferez sa connaissance.*

— *Je suis allé faire un tour sur le net, enchaîne Manu, et je peux vous dire que ce qui a démarré hier chez nous est en train de se propager dans tous les pays. C'est une révolution mondiale. Cela doit faire grincer les dents de nos élites.*

— *Tu m'étonnes ! s'exclame Sylvain. Ils doivent être bien ennuyés, avec les élections qui pointent leur nez. Ça va compliquer leur travail de propagande. Nous n'avons pas fini de les voir parader sur le marché. En attendant, depuis la panne, je constate un changement dans les comportements. Là où les télévisions se sont éteintes, les yeux des gens se sont rallumés. Il n'y a pas de mot pour raconter, ça se voit, c'est tout. Et c'est beau !*

— *Je me demande comment ils vont s'y prendre pour remettre les gens devant, dit Mathéo. Ils ne vont pas se laisser faire, croyez-moi.*

— *Alors là, nous n'avons pas la réponse, s'amuse Sylvain. Mais c'est un sacré problème pour eux. Sans la manipulation médiatique nos esprits reprennent leur indépendance et les choses risquent d'être différentes.*

— *Je ne vois pas comment ils pourraient empêcher les gens de réfléchir et d'évoluer si tout le monde récupère cent pour cent de son temps de cerveau ! Allez, puisque nous n'avons pas les réponses à ces questions, écoutons le "j'accuse" de Saez ».* Manu lance le morceau au moment où Louise et Juju font leur entrée dans le studio.

« Sylvain, ton fils est un amour.

— Comment veux-tu qu'il en soit autrement ? Il a de qui tenir.

— Nous vous écoutions en cuisinant et nous avons eu très envie de vous rejoindre.

— Super ma Louissette, tu ne viens pas assez souvent, lui dit Chloé en souriant.

— C'est Juju qui m'a motivée.

— C'est bien mon garçon. Tu préfères faire de la radio plutôt que de jouer à la console, tu grandis et je suis fier de toi !

— Euh... Je jouerai quand même après manger...

— Allez c'est reparti. Trois, deux, un, décompte Manu. *Chers auditeurs et auditrices, nous attendons vos appels. Vous aussi, vous avez droit à la parole sur Radio Bulle. Je vous informe que Louise nous a rejoints, bonsoir Louise.*

— *Salut vous tous. J'écoutais l'émission à la cuisine et je veux apporter mon témoignage. C'est un secret pour personne ici, moi, je suis accro à la télé et aux nouvelles technologies.*

— *La preuve que l'on peut s'entendre et que les différences ne sont pas un problème,* souligne Manu.

— *C'est vrai !* confirme Louise. *J'ai toujours eu la télé et pour moi cette panne a été un vrai sevrage. Je veux le dire : moi, la télé je l'aime.*

— *Donc, tu n'as pas balancé ton poste...* lui reproche Chloé, mine de rien.

— *Pas question, je le garde !* rétorque Louise avec fermeté. *Il faut bien que quelqu'un puisse vous informer de ce qui se passe dans la boîte à images, maintenant que la révolution est en cours. Je serai votre espionne.*

— *OK, Louise 007 !* rigole Manu. *Ah, nous avons un appel. Bonsoir, cher auditeur. Qui es-tu ? C'est à toi, nous t'écoutons.*

— *Salut à tous. Chris de Bordeaux. J'ai envie de donner, moi aussi, mon avis d'accro au petit écran.*

— *Salut Chris, donc comme Louise, tu restes fidèle à "thé ou café", "Top chef" et "l'amour est dans le pré" ?* questionne Sylvain, un brin provocateur.

— *Je suis plutôt reportages et documentaires, mais oui, et je suis content d'avoir entendu Louise, il y a deux minutes, parce que je craignais que dans votre bulle il ne se trouve que des convertis de longue date.*

— *Tu oublies que nous menons une expérience dont le but est de prouver que nous pouvons tous vivre ensemble quand chacun y met du sien et s'applique à respecter l'autre.*

— *Donc vous avez encore la télé au camp. Louise j'aimerais savoir, depuis que les programmes ont repris, tu la regardes comment la télé ? Comme avant, ou pas ?*

— *Ben, pareil et pas pareil. »*

Manu soulève les sourcils et enchaîne : « *Tu peux préciser Louise, ta réponse n'est pas limpide.*

— *En fait, j'ai toujours allumé la télé le matin, les infos, la météo, bref, là aucun changement. Quand*

*je vous laisse le soir, c'est pareil, je me glisse sous ma couette et je regarde n'importe quoi. C'est ma façon à moi de décompresser. Par contre, quand mon regard se pose dessus, elle n'est plus la même, je la regarde avec un peu de méfiance, comme une vieille connaissance dont on ne se méfie pas assez et qui pourrait bien nous trahir. Mais une chose a changé, avant j'étais plus télé que lecture, et maintenant c'est l'inverse. Et toi Chris ?*

— *D'une certaine façon je me rends compte que souvent elle n'est qu'un bruit de fond. Qu'elle me donne l'impression d'une présence. C'est un leurre, un piège mais qui me rassure. Faut dire que nous sommes la première génération à avoir grandi avec elle. C'est comme un membre de la famille, ajoute-t-il en riant.*

— *Est-ce que depuis la panne, Chris, tu pratiques des activités que tu ne faisais pas avant ?* demande Chloé.

— *Oui, les mardis soirs je vais dans un café de mon quartier, nous faisons des tournois de tarot et les vendredis après-midi je suis dans une association pour donner un coup de main. C'est pas grand-chose, je vais animer un atelier de bricolage où nous réparons du matériel électronique.*

— *Pas grand-chose, mais au contraire, réparer c'est bon pour la planète, c'est super ! Vive la panne !* s'enthousiasme la militante.

— *C'est vrai, et je me suis aussi rendu compte que de rendre service aux autres m'apporte énormément.*

— *Là, on est tous à cent pour cent d'accord avec toi Chris. As-tu une autre question ?* interroge Manu.

— *Pas d'autre question, et puis je suis content d'être représenté sur l'antenne par Lonise. Bises à vous tous. Salut.*

— *Merci pour ce témoignage, à bientôt Chris. Nous avons un autre appel. Bonsoir.*

— *Salut la compagnie. Moi, j'ai balancé ma télé et cela m'a fait trop plaisir !*

— *Je suis ravie de l'entendre, se réjouit Chloé. Quel est ton prénom, charmante auditrice ?*

— *Bénédicte. J'appelle de Biarritz. Vous parliez de Capbreton tout à l'heure et bien sachez qu'à Biarritz aussi les places ont leurs montagnes d'écrans. C'est in-croy-able.*

— *Salut Bénédicte. Est-ce que tu aurais cru cela possible, avant la panne ? Tu en étais où, toi, dans ta relation avec ton petit écran ?* enchaîne Manu.

— *Ab non, franchement, il y a un mois de ça, on m'aurait dit « balance ta télé » j'aurais répondu « ça va pas bien non ! ».*

— *Que s'est-il passé ? Tu aurais pu faire comme Louise, Chris et plein d'autres, garder ton poste. Pourquoi l'as-tu jeté ?* poursuit Manu.

— *J'ai un mari et deux enfants, cinq et huit ans, nous avons redécouvert le sens du mot famille. Nous nous sommes rendu compte grâce à cette panne, à quel point elle nous avait éloignés les uns des autres. Cet arrêt brutal nous a obligés à passer plus de temps à faire des trucs ensemble. Les sorties, le ménage, la cuisine, les courses, les jeux de société, nous nous sommes rapprochés, retrouvés. Je reconnais que c'était de notre part une solution de facilité et que nous sommes responsables. Pour nous, la panne a été un déclencheur, sans elle je serais passée à côté de ma famille. Cela me semble impensable aujourd'hui. Et c'est tous les quatre que nous avons répondu à l'appel du collectif, nous en avons balancé trois hier soir.*

— *Ab quand même, presque un chacun. Ton témoignage me donne des frissons. Regardez, j'ai les poils des bras qui se dressent. C'est fort, Bénédicte, ce que tu viens de dire, s'émeut Sylvain.*

— *Il ne nous reste plus qu'à modérer la consommation de nos autres écrans, on essaye en tout cas. Nous apprenons à nous ménager du temps sans portable, sans internet, sans console, on appelle ça nos voyages dans le temps, c'est très amusant. Les enfants sont beaucoup plus calmes et nous constatons une vraie amélioration dans leur comportement. C'est trop bien !*

— *Merci Bénédicte, bisous à toute la famille qui nous écoute, je suppose, dit Manu, voyant un autre appel en attente.*

— *Oui, nous sommes tous là, tchao.*

— *Merci à vous quatre, à bientôt. Nous ne pourrons pas tous vous prendre à l'antenne ce soir, il y a de nombreux appels, s'excuse Manu. Bonsoir...*

— *Bonsoir, Jean-Marc de Bordeaux. Je viens pousser un coup de gueule !*

— *Vas-y, libère-toi, nous t'écoutons...* lance Manu en soulevant les sourcils.

— *Je travaille à la mairie et nous sommes un peu dépassés ! Alors faudrait arrêter les conneries !*

— *Oui, toutes les communes vont avoir un souci dans les jours à venir, c'est sûr, confirme Sylvain calmement pour tenter de désamorcer la colère qu'il entend dans la voix de l'auditeur.*

— *J'en appelle au bon sens, arrêtez ! Les téléviseurs contiennent des matériaux toxiques qui nécessitent*



*un traitement particulier avant recyclage. Cette idée à la con risque de se transformer en catastrophe écologique. C'est bien gentil tout ça, mais faudrait réfléchir avant de faire n'importe quoi !*

— *Jean-Marc, est-ce que tu veux dire qu'après avoir pollué nos esprits, les télé vont polluer notre environnement, c'est bien cela ?* tente Chloé qui ne veut rien lâcher.

— *C'est ça, faites les marioles ! Nous sommes confrontés à un très gros problème, beaucoup de mairies ne savent pas où elles vont évacuer ces montagnes de déchets ! Les déchetteries vont être rapidement saturées. Nous ne serons pas en mesure de nettoyer avant plusieurs jours, voire plusieurs semaines ! Vous vous prétendez écolos, non ?* s'énerve Jean-Marc.

— *Je comprends ta colère et en tant que jardinier, j'avoue que cela m'interpelle. Tu as raison de nous alerter. Je me joins à toi et j'invite tous ceux qui nous écoutent à ne plus alimenter les montagnes de déchets électroniques sur les places. Pensons à nos enfants, à nous, et prenons soin de notre mère nourricière la Terre ! Vous pourriez peut-être envisager de demander de l'aide pour le nettoyage,* propose Sylvain prenant immédiatement conscience de la mesure du problème soulevé par l'auditeur.

— *Nous n'en sommes pas là. Pour le moment, nous ne savons ni où ni comment nous allons évacuer tout ça. Il est réellement urgent que ça s'arrête...* s'inquiète Jean-Marc sans agressivité.

— *Message reçu, le rassure Manu. De toute façon, je ne crois pas que nous ayons envie que les places de nos villes et de nos villages restent trop longtemps dans cet état. Salut et merci Jean-Marc ! Le temps passe vite, nous prenons un dernier appel, allô, allô...*

— *Bonsoir. Claire de Mimizan.*

— *Bienvenue Claire, nous t'écoutons, l'encourage Sylvain.*

— *Je suis d'accord avec Jean-Marc, mes fenêtres donnent sur une montagne d'immondices. C'est une horreur ! Est-ce que tout le monde est devenu fou ?*

— *Que se passe-t-il, concrètement, sous vos fenêtres, Claire ?* demande Chloé, un peu moins combattante, percevant une fragilité dans la voix tremblotante de Claire.

— *Les agents des services communaux ont sécurisé la place. Des barrières ont été installées, car il y a un risque d'effondrement par endroit. Les forces de l'ordre expliquent le problème à ceux qui arrivent encore pour jeter leur poste et commencent à verbaliser.*

— *Vous voulez dire les gardiens de la paix, Claire ?* ironise Chloé.

— *Pardon, je ne comprends pas ?*

— *Vous dites : les « forces de l'ordre », moi je préfère dire : les « gardiens de la paix », cela m'aide à mieux respecter leur travail et leurs interventions.*

— *Ah ! Oui, vous avez raison de le faire remarquer, concède la douce voix de l'auditrice, donc « les gardiens de la paix » mettent des PV.*

— *Et vous, Claire, votre télé, vous ne l'avez pas passée par la fenêtre ?* la taquine Sylvain.

— *Certes pas ! J'ai quatre-vingt-six ans, et plus aucune visite. Je ne peux plus ni lire ni tricoter. Vous ne vous rendez pas compte, parce que vous êtes jeunes, mais nous sommes nombreux à ne plus voyager que grâce au Tour de France. C'est bien triste, mais c'est comme ça. Je n'ai plus qu'elle pour me distraire et garder l'impression de faire encore partie de cette société.*

— *Je ne sais pas vous, mais moi j'ai un peu honte quand je vous écoute,* dit Manu. *Merci beaucoup de nous avoir appelés, Claire.*

— *Je vous écoute souvent, juste avant "Question pour un champion", je vous embrasse tous et ne changez pas l'heure de l'émission surtout.*

— *D'accord Claire, c'est promis et n'hésitez pas à nous rappeler,* ajoute Chloé. *Les révolutionnaires retardataires sont prévenus. Attention ! Les autorités ont sorti les carnets à souche. N'en jetez plus, pensez à notre belle planète ! Opération réussie de toute façon ! Faites-en des pots de fleurs, des aquariums pour poisson rouge ou ce que vous oserez imaginer. Je vous invite à m'envoyer des photos de vos réalisations, je les mettrai sur notre site pour donner des idées à ceux qui n'en auraient pas... Et aller discuter avec vos voisins !*

— *Ma pauvre Chloé, les flics ont des tablettes. Et tu oublies que les télé sont plates. Comment veux-tu en faire des pots de fleurs ou des aquariums ?* s'esclaffe Manu.

— *Pfff, c'est vrai... Je m'en suis débarrassée depuis si longtemps...*

— *Nous allons nous quitter sur cet éclat de rire,* conclut Manu dans l'hilarité générale. *C'est fini pour ce soir. Salut et bonne soirée avec ou sans télé ! À demain, sur Radio Bulle, en direct du camp. Nous : nous passons à table. »* Devant eux, les voyants passent au rouge. Manu pianote sur les touches du clavier de l'ordinateur et lance une play-list.

« D'un peu plus, je pouvais même pas en placer une et on se fait engueuler, dit Louise en riant.

— Quand les gens appellent, nous leur laissons la parole, c'est le but, se justifie Manu.

— Je sais, mais c'est à chaque fois si différent, ajoute-t-elle en se levant.

— Oui, et parfois c'est bien utile d'avoir un moulin à paroles, glisse Sylvain. Alors Mathéo ? Cette première radio ?

— Très bien, j'adore.

— Nous passons à table dans une demi-heure, Juju une bonne douche va te faire du bien.

— Je peux la prendre dehors papa, au milieu des fleurs ? »

En sortant de la radio, tous s'éparpillent comme une nuée de moineaux. Mathéo suit des yeux Julien et son père qui se dirigent vers un coin du terrain où il aperçoit une douche extérieure installée derrière un paravent végétal. C'est plus beau que dans les publicités. Manu part dans l'autre direction, il va au hangar préparer le marché du lendemain. Chloé prend Mathéo par l'extrémité de ses doigts et l'entraîne du côté du premier mobile home. Derrière la haie de thuyas qui fait office de brise vue, l'ambiance est bucolique : sur une petite terrasse en palette de récupération se trouvent une table ronde en métal, recouverte d'une mosaïque multicolore et deux chaises pliantes en bois rouge. Dans des pots aux couleurs vives, des plantes aromatiques créent une atmosphère mentholée et citronnée, très agréable. La main sur la poignée de la porte, Chloé prévient : « Sois indulgent, c'est le bordel. Bienvenue, chez moi ! » C'est effectivement un joyeux bazar : des livres, des CD, des photos moitié couleur moitié noir et blanc, des peintures, des sculptures, des herbes sèches... Bien plus de choses que le cortex frontal de Mathéo ne peut en appréhender en quelques minutes. Ses yeux se posent dans ceux de Chloé et s'y arrêtent. Ils se sourient en silence et c'est comme une promesse d'infinies surprises entre eux. Le cerveau reptilien de Mathéo, en revanche, fonctionne à merveille, il est submergé par une foule d'émotions. Il se contente d'enlacer l'objet de ses désirs et de regarder autour de lui, en berçant leurs deux corps lentement. Une joie envahit son être, ce n'est pas une exaltation, c'est doux et tendre. Tout l'étonne, et en même temps, tout lui

apparaît comme une évidence. Il y a un accord entre l'intérieur et l'extérieur de lui. Chloé se détache de son étreinte et dégage un peu de place sur la table entre les deux banquettes. Ils s'assoient chacun d'un côté. Mathéo pose ses coudes sur la table, positionne ses mains devant lui, face à elle, et écarte les doigts. Chloé place ses mains grandes ouvertes sur celles de Mathéo et leurs doigts se referment, comme deux morceaux d'une même machine qui se rejoignent et s'accrochent l'un à l'autre.

« Je t'ai inscrit sur le tableau pour la semaine prochaine, annonce-t-elle.

— Tu m'ouvres ta bulle ! Rien ne peut me faire plus plaisir que de rester ici, avec toi.

— Allons rejoindre les autres ! Si nous restons cinq minutes de plus tous les deux, comme cela, je ne réponds plus de rien.

— Je peux t'embrasser quand même ?

— Ce ne serait pas prudent ! Je n'ai aucune volonté. »

Ils se lèvent en riant. Mathéo passe une main légère le long de la colonne vertébrale de Chloé et s'arrête sur le haut de sa chute de rein, puis la pousse délicatement dehors.

À la maison, tout le monde s'active. Sylvain et Juju mettent la table sur la terrasse. La température est estivale.

« Contente de vous voir revenir. J'avais un doute, avoue Louise.

— Tu sais bien que rien ne peut rivaliser avec ta cuisine, fayote ouvertement Chloé.

— C'est vrai, confirme Manu, la délicieuse odeur de ta poêlée de légumes m'a sorti de sous la douche, impossible de résister.

— Quelle journée ! Comment cette expérience a commencé ? Vous vous connaissiez tous ? questionne Mathéo en se laissant tomber sur une chaise.

— Tout cela est parti d'une folie, répond Louise. N'est-ce pas, Chloé ?

— Oui, ma Louissette, comme le disait La Rochefoucauld "*qui vit sans folie n'est pas si sage qu'il croit.*" »

Mathéo voit de l'amour dans le regard que Louise et Chloé échangent. Elles sont si différentes et pourtant, elles semblent ne faire qu'une seule et même personne par

moment. Manu coupe l'herbe sous le pied des deux femmes avant qu'elles ne se lancent dans l'historique du projet. « Pardon les filles, j'éprouve beaucoup de plaisir à évoquer tous ces souvenirs, mais demain je me lève très tôt... Si cela ne vous dérange pas je préférerais que l'histoire se fasse en deuxième partie de soirée. Par contre, Mathéo, si tu veux bien nous en dire un peu plus sur toi. Excuse-moi, mais je suis curieux. Tu débarques d'un voyage en mer en solitaire ? C'est pas banal comme aventure. » Manu est un homme discret et avenant, toujours à l'écoute des autres. À l'aube de ses cinquante ans, il a conservé la capacité enfantine de s'émerveiller de tout.

« Manu est un gros dormeur, Mathéo. Il faut bien comprendre que pour lui, le marché, c'est une corvée, explique Sylvain.

— Ce n'est pas le marché, c'est de m'arracher du lit de bonne heure qui me coûte. Je ne veux rien imposer à personne, ce n'était qu'une suggestion, les amis.

— Non, tu as raison Manu. Si les filles commencent à parler, nous ne pourrons plus les arrêter, ajoute Sylvain en riant aux éclats.

— C'est toi qui dis ça, Sylvain ? Non mais, je rêve ! s'insurge Louise, faussement outrée.

— Pour une fois que ce n'est pas moi qui me fais chambrer comme pipelette, j'en profite. Et surtout, nous non plus, nous ne voulons pas trop traîner, parce qu'avec Juju, demain, nous allons draguer les filles à la plage.

— OK les gars, intervient Louise, j'avoue que moi aussi j'aimerais bien en savoir un peu plus sur toi Mathéo.

— C'est maintenant que va démarrer un véritable interrogatoire, prévient Chloé en faisant un clin d'œil à son nouvel ami.

— Je trouve tout à fait normal que vous ayez envie de savoir qui je suis. J'arrive, vous m'ouvrez grand votre porte, je serais bien ingrat de ne pas accepter de vous en dire un peu plus. De toute façon, cela va aller assez vite. Au risque de vous décevoir, mise à part ma parenthèse aquatique, destinée à éliminer toutes les toxines que je m'étais mises dans le corps auparavant, je n'ai jamais rien fait d'exceptionnel. Pour tout vous dire, je rentre d'un sevrage, comme croisière il y a mieux. J'ai passé ma vie à me défoncer et je ne sais même pas par quel miracle je suis encore en vie. Mais, je m'en suis sorti, la drogue c'est

terminé.

— Eh bien dis donc, c'est un peu extrême comme solution, s'étonne Manu songeur. Il y a bien longtemps que je n'ai pas entendu parler de ce type de sevrage à la dure. Dans les années soixante-dix, quatre-vingt, on enfermait les camés dans une pièce et on les laissait souffrir, parfois mourir. Je croyais que les choses avaient évolué. Depuis combien de temps en prenais-tu ? Pourquoi ne t'es-tu pas fait aider par un médecin ?

— Une chose en entraînant une autre, les soirées, les copains, l'argent de poche, la facilité à se fournir, la fête qui ne s'arrête jamais... La dépendance s'installe et le rapport au produit change. Il n'est plus festif, il devient quotidien. J'ai fait plusieurs séjours en cure de désintoxication, sans succès. Ton médecin devient ton dealer de Subutex et rien ne change en définitive. J'ai replongé à chaque fois. J'ai cramé une partie de ma vie avec ces saloperies. Puis, est arrivé le drame, quelqu'un de... très cher... » Les yeux de Mathéo se perdent dans le vague. L'image d'une jeune fille étendue dans un linceul, plane devant lui comme un hologramme qu'il est le seul à voir. Sa vision se trouble. Il essuie d'un revers de bras la larme qui vient de s'échapper du coin de son œil. Louise voit qu'il a besoin d'une pause et brise le silence : « Plus personne ne veut de l'entrée ? Je vais chercher la suite. Qui vient m'aider ? » Sylvain se lève et secoue les cheveux de Juju en passant. Chloé se penche doucement vers Mathéo et dépose un baiser léger sur sa joue. Il la regarde. Ce petit geste tendre, le ramène autour de la table et fait disparaître son fantôme. Louise et Sylvain reviennent les bras chargés de plats fumants aux arômes méditerranéens. Il reprend : « En début d'année, j'ai enterré ma petite sœur, Tifenn , dix-sept ans, une overdose. » Il n'est pas nécessaire qu'il en dise davantage. La blessure de Mathéo est béante. Chloé prend sa main, leurs doigts s'emmêlent et se resserrent. « Je suis contente que tu n'aies pas fait naufrage », murmure-t-elle dans le creux de son oreille.

Le côté *Mère Teresa* de Louise entre en action, compatissante et décidée à chasser les idées noires de Mathéo, elle lève son verre : « À cette belle nuit d'été, à l'aventure, à la révolution et aux rencontres providentielles ! » Mathéo embrasse Chloé dans le cou, son odeur est devenue pour lui une symphonie de joie. Il lui baise la main avant de la lâcher et de se lever pour trinquer avec Louise à l'autre bout de la table. Sylvain entame une

tirade où il vante à Mathéo la qualité des produits qu'ils dégustent, tous parfaitement bios et savoureux, histoire de changer de sujet.

« Pas besoin de saletés chimiques dans le jardin si l'on sait associer les fruits, les légumes et laisser une place aux herbes folles et aux fleurs. La nature a tout prévu, c'est la magie de l'écosystème. Chaque plante a ses qualités et ses défauts, comme les humains, le secret est de savoir bien les mélanger. Dans le potager aussi, c'est la vie en communauté.

— Et voilà, c'est parti ! soupire Louise en rigolant.

— Arrêtez-le ! La drague ne sera pas fameuse, demain matin ça va être grasse matinée... ajoute Chloé.

— Vous exagérez les filles ! répond Sylvain, dépité.

— Tu ne vas quand même pas te servir de Juju pour attendrir les nanas ? demande Louise.

— Je vais me gêner ! Viens mon Juju, nous avons une stratégie à mettre au point. »

Julien lève les yeux au ciel et se tourne vers son père.

« Tu ne vas pas me parler toute la nuit ? »

Tous éclatent de rire.

« Je vais profiter du voyage moi aussi. J'ai un bon bouquin qui m'attend et il ne faut pas que je tarde à dormir, annonce Manu.

— C'est quoi ton bouquin ? lance Louise.

— *Les griots célestes* de Pierre Bordage, c'est excellent, je l'ai pris dans le salon. »

Sylvain, Juju et Manu débarrassent leurs couverts et laissent Louise, Chloé et Mathéo finir la soirée tous les trois. Les filles expliquent à Mathéo qu'ils laissent leurs livres dans le salon quand ils les ont lus. C'est la petite bibliothèque de la maison. Le propriétaire du livre inscrit son prénom sur la première page s'il souhaite que le livre reste ici. Sinon, une étiquette *livre en liberté* est collée dessus avec la date. Au bout d'un an, ils le mettent dans le camion puis le déposent dans un lieu public, un square, un arrêt de bus, dans la salle d'attente du dentiste ou chez le coiffeur, dans un bistrot, bref, n'importe où. Ils indiquent

sur le site internet l'endroit où ils l'ont laissé. La personne qui le prend fait la même chose une fois qu'elle l'a lu. Parfois ils regardent sur le site pour savoir jusqu'où voyagent les livres.

« C'est rigolo et surprenant, les bons côtés de la technologie ! balance Louise pour narguer Chloé.

— De la littérature en liberté, répond Mathéo séduit par la démarche. Tout est comme cela ici ? »

C'est si différent de ce qu'il a toujours connu, son milieu aisé où l'argent est le centre de tout. Il a l'impression d'avoir débarqué sur une autre planète où tout est réfléchi, partagé, on pense aux autres et à l'environnement. Finalement il se demande si être pauvre ce n'est pas plus planant que tous les shoots qu'il s'est fait en quinze années de dope. Un sourire niais se dessine sur son visage et Chloé s'empresse de le ramener à la réalité.

« Oui, tout est comme ça, mais il y a des règles pour la cuisine : celui qui doit préparer le repas le lendemain, doit aussi faire la vaisselle de la veille. La cuisinière, demain, c'est moi, alors action ! »

Il lui donne un coup de main pour débarrasser et faire la plonge. Louise propose une tisane et demande à Chloé ce qu'elle peut mettre dedans. Chloé récolte et fait sécher les plantes. Ils en vendent sur le marché en plus des légumes, des fruits et des confitures, c'est compris dans le forfait qu'ils acquittent à la Mutuelle Sociale Agricole. Mathéo est à nouveau sur le cul et s'esclaffe : « Je croyais que les tisanes étaient juste bonnes pour les maisons de retraite.

— Tu vas goûter et nous en reparlerons, lui répond Louise sans rigoler.

— D'où tu connais les plantes, Chloé ?

— J'ai appris un peu dans les livres et puis surtout avec des cueilleurs, sur le tas. Grâce au woofing. D'ailleurs, cette année au mois d'octobre, je vais une semaine chez un producteur de safran, pour apprendre et aider à la récolte. En fait, ce sont des agriculteurs, des artisans, des maraîchers, orientés bio, qui t'accueillent chez eux, et contre le gîte et le couvert, tu leur donnes un coup de main. C'est un échange de savoir et d'expérience, une entraide. Ce sont toujours de belles rencontres. Il nous arrive



d'accueillir des woofeurs ici aussi.

— Vraiment, cela existe ? interroge-t-il.

— Non mais d'où tu sors ? s'exclame Louise. Ils n'en font pas la publicité, mais quand même... Tu ne t'es jamais intéressé à rien. Enfin, vu ce qui se passe, les médias vont bien finir par relayer ce genre d'initiatives. Toutes ces montagnes de télévisions cassées sur les places publiques, c'est dingue ! »

Elle secoue la tête de gauche à droite et écarte les bras paumes vers le ciel pour marquer son incrédulité.

« C'est fou, mais c'est si beau un peuple en pleine action pacifique et intelligente ! ajoute Chloé en quittant son tablier.

— Hum, c'est bon votre breuvage, les filles.

— Tu vois, nous sommes tous pétris de préjugés. Les tisanes pour les vieux, non mais... C'est la pharmacie de la nature, tout est là. En plus, la cueillette des simples c'est aussi de belles balades, renchérit Chloé.

— Des simples ?

— Oui mon cher, c'est le pseudo des plantes médicinales. Il est plus joli que mauvaises herbes et beaucoup plus juste. Une mauvaise herbe cela n'existe pas, nous appelons ainsi les végétaux, et les humains, dont les qualités sont méconnues ou mal utilisées, dit Louise avec malice.

— Je me sens ignorant, j'ai presque honte... » s'excuse Mathéo.

Les deux femmes lui répondent que la vie est une école, qu'il n'est pas au bout de son apprentissage, mais qu'être conscient que l'on ne sait rien c'est de l'humilité, une noble qualité. Sur ces bonnes paroles Louise leur souhaite une douce nuit. Sur la commissure de ses lèvres se dresse un sourire taquin qui ne laisse aucun doute sur ce qu'elle sous-entend. Mathéo et Chloé ferment la maison et regagnent le mobile home.

« J'ai très envie de te serrer dans mes bras, je ne suis pas sûr que ta tisane me fasse dormir tout de suite...

— Ce n'était pas sa vocation, moi aussi j'ai très envie de toi. »

L'attirance physique qu'ils ressentent est ambiguë. Malgré la tendresse et la douceur dont ils font preuve l'un envers l'autre, avant ou après, pendant leurs rapports sexuels, il y a ce désir violent, primitif, qui les submerge. Chloé sent exploser sa libido éteinte ces dernières années. Ce qu'elle vit là, dans son corps, elle l'a déjà connu deux fois dans sa vie. La première fois, elle a cru que c'était quelque chose d'unique : le grand amour. La seconde fois, cela a été une révélation et une joie immense. Elle ne s'attendait pas à revivre cette fabuleuse expérience sensorielle. Elle est maintenant intimement convaincue que cela n'a rien à voir avec l'amour, mais que c'est la mystérieuse alchimie des corps. Ça peut se produire, mais c'est très rare. Qu'elle ait droit à un troisième tour de manège, c'est tout de même assez exceptionnel ! Épreuves ou récompenses ? Pour le moment elle a le sentiment que c'est Noël. Et elle reçoit ce cadeau avec beaucoup de gratitude.

Mathéo, lui, n'a aucun souvenir, sauf peut-être dans sa petite enfance, de s'être jamais senti aussi complet, entier. Depuis qu'il a décroché et médité sur le bateau, qu'il a rencontré cette femme, qu'il observe cette communauté bienveillante, tous les morceaux de lui, de son puzzle, semblent trouver leur place. Son esprit est clair et son corps envahi d'une énergie de vie extraordinaire. Ce désir, ce plaisir, à la fois physique et mental, le rassemble. Avec Chloé, il a attrapé des sentiments sexuellement transmissibles. Il n'est pas inquiet et n'a pas la moindre intention de se soigner, ni de guérir. Au contraire, il espère cette SST incurable. Il remercie mentalement la nature de ne pas l'avoir fait périr en mer et le hasard de lui avoir offert cette rencontre qui l'a conduit ici.

Tous deux gardent les yeux fermés. Ils profitent de la plénitude de cet instant. Aucun d'eux ne dit mot, aucun d'eux ne bouge, ils s'endorment ainsi, en partageant, silencieux et immobiles, ce moment rare qui fait de la vie un joyau aux mille facettes.

Le lendemain, seule au camp, assise devant son PC, Chloé reconnaît que cet écran-là, elle aurait bien du mal à s'en passer. Elle chasse cette réflexion qui la contrarie, et tape sur son clavier l'épithète des défuntes télévisions pour accompagner les clichés qu'elle a réalisés la veille. Les lecteurs du site et les auditeurs de la radio lui envoient des photos de postes recyclés. Certains ont transformé leurs écrans plats en tableaux d'affichage tapissés de belles images et de paroles intelligentes ; d'autres les ont tagués ou recouverts de jolis tissus. Les rides de ses zygomatiques se creusent devant ces adorables et naïves réalisations artistiques. En parcourant les sites d'information, le gros titre "**Une nouvelle révolution made in France**" attire son attention. Quelle belle idée que d'associer les mots rêve et évolution ! Puisque qu'un tout petit accent circonflexe peut décupler le sens d'un mot, tous les espoirs sont permis. Cette pensée réveille en elle des lumières, de la fierté, du patriotisme. L'article liste les autres parties du monde où se déroulent des événements similaires. Des montagnes de télés sortent de terre sur toutes les parties du globe, de l'Europe au Moyen-Orient, et de façon plus spectaculaire qu'ailleurs en Amérique du Sud. Le journaliste propose des liens vers des vidéos amateurs sur *YouTube*, les mêmes images défilent dans toutes les langues. "L'humanité se réveille d'une grande anesthésie générale", conclut le journaliste. Remontée à bloc, Chloé décide de consacrer une partie de sa matinée à répondre aux mails qui lui sont adressés via la boîte de la communauté. Elle explique à une certaine *MissTigri@free.fr*, qui la questionne sur ses motivations, qu'elle a entamé sa décroissance depuis plusieurs années déjà. Qu'elle y voit une manière de retrouver des plaisirs enfantins en réapprenant à se contenter de peu, en s'employant à identifier ce qui lui apporte bien-être et bonheur. Elle lui raconte le moment où dépenser a cessé d'être synonyme de loisir ou de plaisir pour elle. Que depuis, elle n'achète que ce dont elle a besoin et qu'elle est devenue très vigilante. Que connaître les personnes qu'elle fait vivre lorsqu'elle consomme est important, exception faite du papier toilette, parce qu'elle n'est pas retournée vivre à l'âge de pierre et ne se torche pas le fondement avec des feuilles de châtaignier. Savoir comment est traitée la terre où poussent les légumes qu'elle mange, ne plus participer aveuglément à la

destruction de la planète, ni être complice du véritable génocide animal actuel, tout cela, elle le sait, contribue à son bonheur. Elle précise qu'elle n'est ni végan, ni végétarienne. Qu'elle préfère partager les repas en commun, ne renoncer à rien, ne pas se priver, mais être raisonnable. Le plus grand avantage de la vie en communauté c'est qu'on apprend beaucoup de choses sur soi-même, parce qu'il faut savoir s'adapter et se réadapter en permanence. Les propos qu'elle tient, sur le site et à l'antenne, en agacent plus d'un. Un *Donald.T@gmail.com* se lâche et l'accuse de vouloir inciter tout le monde à vivre à la bougie, la traitant de mal baisée et de vieille aigrie. Chloé ne fait pas l'impasse sur ce genre de message, au contraire. Elle s'applique à lui répondre : "Ce qui te dérange, c'est que je t'incite à te remettre en question. Il ne s'agit pas de renoncer aux avantages de la vie moderne mais de respecter l'environnement et les autres terriens, toutes espèces confondues. N'avais-tu pas, toi aussi, des grands-parents qui ne gaspillaient rien ? Maintenant, pour faire fonctionner l'économie et avoir toujours plus de croissance, tout est devenu jetable et le monde se périmé. L'Occident est passé de la privation à l'orgie. Ne vois-tu pas que cette surconsommation n'est possible qu'avec la misère du Tiers-Monde ? Que nos belles maisons, nos grands immeubles, nos centres commerciaux, reposent sur des fondations qui ne résisteront ni au temps ni à la honte. Quand j'utilise de l'électricité, je n'oublie pas les déchets nucléaires que je génère et dont personne ne sait quoi faire. Donc, je n'en abuse pas et tu ferais bien d'en faire autant ! Je ne suis ni mal baisée ni aigrie, mais toi tu n'es qu'un enfant gâté. Je te suggère de ne pas mourir idiot et de tester l'ambiance créée par l'éclairage aux chandelles, ça favorise les échanges sincères et constructifs, toujours dans le calme et la bonne humeur." Jetant un coup d'œil en bas à droite de son écran, elle aperçoit 11 :12, l'heure de s'occuper du déjeuner. Avec pour seule richesse son temps de vivante, et le bonheur de pouvoir en disposer comme elle l'entend, elle est heureuse. Peut-être que son implication ne représente qu'une goutte d'eau parmi la multitude qui composent l'océan, mais comme le colibri de la légende amérindienne, qui seul lutte contre l'incendie, au moins, elle a le sentiment de faire sa part. Son index clique en bas à gauche sur "Arrêter" et l'ordi s'exécute dans un soupir de ventilation.

Pour ce midi, les victuailles du garde-manger lui inspirent un plat de lasagnes végétales.

Elle préparera aussi deux gros pâtés de carottes râpées et poudre d'amande, qu'il lui suffira de trancher pour les servir froids, ce soir, avec une bonne mayonnaise maison et de la laitue. Au camp, la nourriture a repris sa place d'honneur, elle est sacrée. Ils produisent ce dont ils ont besoin et ne vendent que l'excédent. Le plus important c'est de ne rien laisser se perdre. Les légumes et les fruits qu'ils récoltent sont stockés dans l'entrepôt et proposés le lendemain matin sur le marché. Les invendus sont transformés en confitures, conserves ou congelés pour l'hiver. Les épluchures et autres rebuts sont eux aussi valorisés. Sylvain fait du terreau avec le compost du jardin. Mais c'est Mathieu, leur propriétaire et voisin, qui récupère tous leurs déchets comestibles pour sa belle basse-cour, dernier vestige de sa longue carrière d'agriculteur. Ses poules, ses canards et ses oies, heureuses et délicieuses volailles qui se promènent toute la journée dans les prés jouxtant sa ferme, contribuent fortement à la diminution des ordures ménagères. En échange, il fournit les œufs et de la viande. La communauté lui loue la maison, où est installé le camp, qui fait partie intégrante de son exploitation. En épluchant plusieurs kilos de légumes Chloé pense tendrement à cet homme incroyable. À soixante-dix printemps, il n'est plus en mesure physiquement de faire tourner la ferme, mais il est toujours partant pour donner un coup de main et un bon conseil. Il sait à qui il faut s'adresser en cas de besoin, connaît tous les meilleurs spots à champignons à des kilomètres à la ronde et la région comme sa poche. Il passe tous les jours au camp, dont il est devenu le patriarche. Il a cessé son activité à la mort de sa femme, un an avant leur arrivée, et souhaite maintenant prendre officiellement sa retraite. Sans enfant, il veut rester vivre dans sa maison et que les repreneurs de l'exploitation habitent au camp. La communauté cherche une solution pour pérenniser l'expérience. La création d'une association ou d'une Société Coopérative d'Intérêt Collectif est à l'étude, mais rien n'est encore décidé. Tout en cuisinant, Chloé réfléchit. Peuvent-ils se lancer dans cette nouvelle aventure ? En ont-ils les compétences, la motivation, le temps ? Sylvain envisage de développer un peu plus la production de fruits rouges. Louise rêve d'un petit troupeau de chèvres. Manu pense qu'ils devraient s'intéresser à la production de Spiruline, cette algue très riche en protéine végétale. Ce qui est sûr, c'est que dans tous les cas, ils manquent de bras et de savoir-faire. Ils ont rédigé une petite annonce pour trouver des volontaires qui apporteront de nouvelles idées. Quoi qu'il en soit, il faut

donner un statut légal à tout cela et que Mathieu y trouve son compte. Il s'est progressivement investi dans l'aventure, aujourd'hui il la porte avec eux. Elle sourit en se remémorant le jour où, lors d'une de leurs petites réunions, l'idée de prendre un âne pour travailler au jardin a été évoquée par Sylvain. Mathieu a commencé par les avertir : « Un âne, ça braie très fort et ça s'ennuie vite à ne rien faire. C'est une bête qui n'apprécie ni la solitude ni l'hiver, il lui faut un abri et du foin... »

Après ses mises en garde, il s'était retiré sur son vieux vélo. Pendant deux jours, personne ne l'avait vu. Sylvain et Manu étaient alors partis à pied, avec les chiens, du côté de chez lui pour s'assurer que tout allait bien. Ils l'avaient trouvé occupé à faire tremper tout un tas de brides de cuir afin de les nettoyer et les ramollir.

« C'est un vieux harnais qui permettra d'atteler notre futur ami, l'âne, à une charrette que j'ai dans la grange, leur avait répondu Mathieu. La petite écurie sera très bien pour le rentrer à la mauvaise saison, même un peu grande pour un seul âne. J'ai l'intention d'arrêter le cyclisme et de venir chercher les déchets verts avec la charrette tirée par notre nouvel associé. »

Sylvain et Manu s'amusèrent beaucoup à l'écouter annoncer hilare ce qu'il mijotait.

« J'imagine déjà la tête de Jules quand l'âne crottera devant son bistrot. Et celle des gendarmes lorsque je rentrerai, un canon dans le nez, avec ma chariotte sans permis. »

Ne restait plus qu'à trouver l'âne ! Manu lança un appel sur les ondes et Chloé raconta leur nouveau projet sur le net. Un mois plus tard, l'écurie de Mathieu aurait été trop petite pour accueillir tous les équidés qu'on leur proposait. Ce fut Mouche, un vieux cheval de trait, que son propriétaire ne se résignait pas envoyer à l'abattoir, et Gaby, un âne de deux ans, dont les maîtres ne supportaient plus les bêtises, qui furent adoptés. À leur arrivée à la ferme, ils se snobèrent un peu, puis furent, très vite, inséparables.

Mathieu est toujours intarissable quand il parle d'eux.

« Gaby refuse de rester tranquille quand je harnache Mouche pour l'atteler. Il ne se calme que lorsqu'une longe lui est passée et qu'il est attaché à l'arrière de la charrette. Je pilote un convoi exceptionnel ! Quand Jules me voit arriver, il se plaint : "J'ai encore le tiercé gagnant aujourd'hui !", mais en vérité il est ravi parce que sa terrasse ne désemplit pas

quand mon équipage est stationné devant son café. Je suis devenu très populaire à l'école du village, les gamins veulent que je fasse le ramassage scolaire, ils sont malins, ils disent que le bus pollue trop. Si je me présentais aux élections, je remporterais la mairie haut la main juste grâce à mes deux bourricots... »

Dès les premiers jours, avec son nouveau véhicule tout terrain, il lui arrivait de débarquer avec une cargaison enfantine pour une visite pédagogique du camp. Tous les mômes des environs ont appris comment fonctionne la communauté et ils l'ont expliqué à leurs parents, plutôt réfractaires concernant cette invasion de hippies. Les mômes sont devenus des ambassadeurs et cela a bien aidé à notre intégration, parce qu'au départ tout le monde se méfiait, se souvient Chloé en alternant les couches de ses plats de lasagnes. C'est grâce à eux que leurs parents comprirent la démarche et achetèrent les premiers légumes. Ils devinrent aussi les clients de Chloé sur son stand de vêtements d'occasion pour enfants. Chloé avait démarré cette activité, plusieurs années auparavant, sur les marchés en Auvergne. À l'époque, elle avait entamé sa décroissance et répondu à une annonce pour une colocation dans une grande maison. C'était de là-bas que tout était parti. Ils cohabitaient à trois dans cent soixante mètres carrés avec grange, atelier et terrain. À cette période, Thomas, le fils de Chloé, vivait avec elle et ils étaient venus ensemble tester la vie en colocation avec un inconnu. Sylvain, leur coloc, était quelqu'un de très agréable à vivre et de très bavard. Ils partageaient souvent de longues soirées philosophiques et culturelles au coin du feu. Ce passionné de permaculture avait mis en place un beau potager. L'arrivée de Chloé et de son fils lui avait redonné un peu d'enthousiasme. Séparé depuis peu de sa compagne, cette rupture l'avait beaucoup éprouvé. Se faire plaquer deux semaines avant son mariage et ne plus être qu'un père à temps partiel, l'avait entraîné sur les chemins tortueux de la déprime. L'arrivée de Chloé et de Thomas lui laissait un peu moins de temps pour ressasser le passé. Cette bâtisse auvergnate était idéale, chacun avait son territoire, les communs étaient spacieux et lumineux. Le partage des frais permettait de belles économies. Celui des idées, de la cuisine, du ménage et du jardin était également très appréciable. Tous trouvaient leur compte dans ce mode de vie. De fil en aiguille, Louise, l'amie de Chloé, était devenue la colocataire du mardi soir. En ce temps-là, qui semble bien lointain à Chloé, Louise

travaillait dans une boîte qui appareillait les gens en perte d'audition, elle se déplaçait beaucoup. Cette petite escale du mardi lui permettait d'éviter un bon nombre de kilomètres et de rendre visite à son amie. Elle avait tout de suite trouvé cette idée de colocation à son goût. Elle aurait volontiers adopté ce mode de vie si elle n'avait pas été propriétaire d'une petite maison et surtout du crédit qui allait avec. Au travail, sa hiérarchie lui infligeait de nombreuses pressions, elle refusait de se laisser démonter, luttant seule contre une entreprise qui souhaitait l'amener à démissionner. Côté sentiments, après plusieurs expériences de couple qui s'étaient mal terminées, Louise se torturait dans une histoire d'amour avec un homme marié, père de trois enfants, pendant que Chloé expérimentait la vie en colocation sans ambiguïté. Les choses en étaient là quand Louise avait reçu sa lettre de licenciement. Le harcèlement moral n'était donc pas le fruit de son imagination. Ce fut un soulagement, car elle se demandait si elle ne devenait pas paranoïaque. Elle oscillait entre deux émotions ambivalentes : la peur de ne pas pouvoir honorer les échéances de son emprunt et le bonheur de ne plus faire partie de cette entreprise qui avait failli la rendre dingue. C'était Louise qui rit et Louise qui pleure. Au mois de juin, au chômage, elle avait décidé de s'accorder un peu de temps pour faire le point. Elle avait trouvé une location dans les Landes et fin juillet était parti en vacances avec sa mère, sa sœur et ses deux nièces. Chloé se souvenait parfaitement de l'appel de Louise ce 15 août, seule pour deux semaines encore dans la maison qu'elle louait, elle avait proposé à ses colocataires du mardi de venir passer cette dernière quinzaine avec elle. Chloé s'était dit qu'après tout, dans commerçant ambulant, il y a ambulant, et avait accepté de descendre avec sa petite entreprise sur le dos. Sylvain avait son fils Juju pour les vacances et avait été, lui aussi, partant. Voilà comment ils s'étaient retrouvés tous les trois dans cette maison louée par Mathieu en pays landais. Tout en poursuivant le fil de ses souvenirs, Chloé mélange les œufs d'oies, le lait de soja, la poudre d'amande et cisèle les herbes aromatiques pour ces pâtés. Sylvain, dès son arrivée, n'avait pas arrêté de répéter qu'il y avait moyen de créer un sacré potager. Chloé travaillait très bien sur les foires et Louise rouspétait à l'idée de rentrer. Elle commença à épilucher les offres d'emploi du secteur, il n'y avait pas grand-chose. Mais après tout, elle avait devant elle deux années d'indemnités de chômage. Si elle mettait un locataire dans sa maison en Auvergne et que Chloé et Sylvain restaient, pourquoi ne pas envisager une



colocation ici ? Chloé se revoit, avec Louise et Sylvain, aller trouver Mathieu pour discuter d'une location à l'année.

« C'est que mon notaire m'a conseillé, tant que je suis encore en activité, de ne louer que pendant les vacances, avait répondu le paysan. C'est plus intéressant fiscalement. Il est vrai que je souhaite prendre ma retraite... alors, pourquoi pas. Je vous promets d'y réfléchir et de vous donner rapidement une réponse.

— Ce serait tellement génial ! avait insisté Louise. Venez dîner avec nous, ça nous permettra de faire connaissance. »

Il avait accepté bien volontiers. Le tempérament de feu et le franc-parler de Louise lui avaient plu. Elle lui rappelait sa femme au caractère bien trempé et il s'amusait de ses expressions verbales très fleuries. Cette soirée que Mathieu passa avec eux, fut pour lui une bouffée d'oxygène. Sylvain s'était chargé de préparer un barbecue et il lui avait donné un coup de main. En discutant, Mathieu qui avait toujours laissé le soin à sa femme de s'occuper du jardin, avait compris pourquoi sa défunte Mathilde, mettait des fleurs à côté des tomates et des fraises. Ce n'était pas un truc de bonne femme comme il l'avait toujours pensé, mais ce que Sylvain appelait du compagnonnage végétal. Les capucines attirent les pucerons, ce qu'apprécient les courgettes, les concombres et les cornichons ; les limaces n'aiment pas le thym ; la carotte met en fuite la mouche du poireau, tandis que le poireau éloigne la mouche de la carotte. Chloé elle, récoltait des plantes sauvages, comme la grand-mère de Mathieu qui était connue pour sa médecine quand il était petit. Elle lui semblait être la plus calme des trois et détenir ce que le monde agricole appelle le bon sens paysan. Elle voyait les choses à sa manière mais employait des mots justes. Ils avaient bien arrosé leurs discussions, ils avaient ri et chanté. Il leur avait raconté, par la suite, ce qui l'avait décidé à leur louer la maison à l'année : il les avait trouvées bien jolies ces deux femmes... Depuis la mort de Mathilde, sans féminité autour de lui, Mathieu trouvait la vie pesante. Ces deux-là, amenaient une légèreté très agréable dans le paysage. Les choses s'étaient enchaînées si naturellement, se remémorait Chloé en montant sa mayonnaise. Elle se souvenait aussi très bien de la tête de leur entourage proche, quand elle et Louise parlèrent de ce nouveau projet, ils ne furent pas nombreux à les encourager. Ce fut un concert de : « Mais vous êtes folles, c'est n'importe quoi ! » Chloé

avait bien remarqué, avec le temps, que lorsque de l'avis général ce qu'elle entreprenait était une folie c'est qu'elle était sur la bonne voie. Depuis toujours, elle est à contre-courant, à contre sens, et ne s'en porte pas plus mal. Alors, ses grains de folie elle les sème, les cultive et les récolte. Tout en disposant les assiettes sur la table, cette dernière pensée la ramène à Mathéo. Ce matin, avec Louise, il est parti découvrir la ressourcerie. Le vent porte le son des cloches du village voisin, midi sonne. Tout est prêt, Chloé s'allonge dans la balancelle, ferme les yeux, écoute chanter les oiseaux. Le film de ses souvenirs s'interrompt pour céder la place à un moment de non-pensée. Elle se laisse aller, bercée par le mouvement et la symphonie du petit peuple ailé... Le ronronnement d'un moteur, puis le crissement de pneus sur les cailloux de la cour, parasitent sa méditation. Elle se redresse doucement, s'assoit en tailleur, ouvre les yeux. Pensant voir la camionnette, elle découvre surprise une énorme berline noire aux vitres fumées. La portière arrière s'ouvre et un homme élégant en descend. Chloé se lève et s'avance sur la terrasse avec un sourire accueillant.

« Je peux vous aider ? Vous êtes perdu ? »

L'homme la toise de la tête aux pieds, la ride du lion bien prononcée entre ses deux sourcils.

« Je veux voir Mathéo. Où est-il ? » demande le type d'un ton sec.

Depuis longtemps Chloé ne se laisse plus impressionner par les apparences. Son sourire s'efface, elle plante ses yeux dans ceux de l'homme qui lui fait face. Bien qu'elle ne le connaisse pas, son visage produit une drôle d'impression, une impression de déjà vu.

« Il ne devrait pas tarder, répond-elle froidement.

— Vous ne m'avez pas répondu : où est-il ? insiste l'intrus.

— *Bonjour. Excusez-moi de vous déranger. Je cherche Mathéo, je suis...* Vous auriez entamé la conversation avec un minimum de savoir-vivre et de politesse, j'aurais sans doute répondu à votre question. Mais ni vos manières ni votre ton ne me plaisent. Vous êtes dans une propriété privée. Je n'ai aucun doute quant au fait que vous connaissiez parfaitement les lois. Aussi, à moins que vous n'ayez une carte tricolore et que l'état d'urgence soit à nouveau en vigueur dans ce pays, je vous invite à remonter dans votre voiture et à aller l'attendre sur la voie publique. Au revoir monsieur. »

Au même moment, la camionnette passe sur la route. Manu est au volant, Louise au milieu, mais curieusement, au lieu de rentrer dans la cour, ils continuent tout droit en direction de chez Mathieu sans même ralentir. Chloé comprend que l'homme, planté devant elle, bien droit dans ses bottines cirées, est un oiseau de mauvais augure. Le sourire narquois qui se dessine sur ses lèvres révèle une ride d'expression, qui à sa connaissance n'a pas de nom, mais pourrait bien s'appeler la ride du vautour. Il s'engouffre dans sa voiture en lançant d'un ton autoritaire : « Dites à Mathéo que je l'attends à la capitainerie ! » Chloé s'assoit à table, en face de l'entrée, et regarde la berline s'éloigner. Elle aperçoit alors Manu sur le vélo de Mathieu. « Ils sont partis ? questionne-t-il en descendant en marche de la bicyclette. Quand Mathéo a vu la voiture dans la cour, il a plongé sous le siège comme un repris de justice en cavale. Il nous a demandé de continuer. Il a dit que c'était son père et qu'il ne voulait pas le voir. » Chloé commence à entrevoir l'étendue des dégâts. Ce n'est pas un père, c'est un dictateur cet homme-là. En tout cas, il n'a pas mis longtemps à le retrouver. En même temps, avec le bateau dans le port, l'émission de radio et les photos sur le site, cela n'a pas dû être très difficile. « Tout va bien Chloé ? s'inquiète Manu face au silence de son amie. Ils sont chez Mathieu. Je les appelle pour leur dire que la voie est libre ?

— Oui, Manu, ça va. C'est juste que le courant n'est pas très bien passé avec le père de Mathéo... Et toi, ton marché ce matin ?

— Un monde fou, à onze heures je n'avais plus rien. Cela m'a laissé le temps de discuter. En particulier avec un gars qui laboure ses champs avec deux chevaux de trait. Et une nana qui a un projet d'horticulture alimentaire, elle prétend qu'il y a une forte demande du côté des restaurants étoilés. »

Chloé retrouve sa bonne humeur en écoutant Manu. L'annonce sur le site et sur les ondes a déjà des retombées, cela promet de belles rencontres. Louise gare la camionnette à l'ombre sous le hangar, Mathéo descend et semble abattu. Ils rejoignent Chloé et Manu sur la terrasse.

« Je suis désolé. J'aurais dû vous prévenir... gémit Mathéo en fixant le bout de ses chaussures comme un gamin qui s'attend à être grondé.

— Nous prévenir de quoi ? Que ton père pense pouvoir tout diriger, tout contrôler ? tente de le rassurer Chloé. Mangeons ! Il ne va pas nous couper l'appétit. Il m'a demandé de te dire qu'il t'attendait à la capitainerie.

— Je n'irai pas ! Je ne veux plus le voir ! » panique le jeune homme.

Mathéo se métamorphose, se renferme, se bloque. Chloé passe derrière lui, l'embrasse doucement sur la joue et lui demande : « Il fait quoi dans la vie ?

— Directeur des programmes sur une grande chaîne, seul le fric est important pour lui...

— S'il est venu te chercher, c'est peut-être bien que tu comptes un peu aussi, suggère Chloé sans trop y croire elle-même.

— Il veut juste que je rentre sans faire de vague dans les médias, soupire Mathéo.

— Les médias, en ce moment, ce n'est plus ce que c'était ! Directeur de programme à la télé : il travaille pour l'ennemi. Me voilà avec deux bonnes raisons de ne pas l'apprécier », plaisante-t-elle. Chloé sourit à Mathéo qui lui répond inquiet : « Tu n'imagines pas tout ce qu'il peut faire. Les gens comme lui ont du pouvoir. » Louise s'énerve et son vocabulaire s'enrichit aussitôt de mots élégants : « Ah ouais, et ben j'aimerais bien voir ça ! Bordel de merde ! C'est pas lui qui va venir décider du programme chez nous. Mange Mathéo, prends des forces, nous irons le trouver ton paternel, il va pas être déçu du voyage ! C'est pas un PDG qui va venir nous faire chier ! »

Pensant que face à Louise, son père pourrait passer un sale quart d'heure, le visage de Mathéo se détend.

« Des nouvelles de Sylvain et Juju ? les coupe Manu.

— Non. Ils ont enlevé leurs noms sur le tableau. Ils casseront la croûte à la plage et rentreront sûrement en fin de journée », suppose Chloé.

Elle sort du four un magnifique plat de lasagnes dont l'odeur apaise instantanément tout le monde.

« Chloé, sais-tu que Mathéo a fait l'école des Beaux Arts ? annonce Louise. Et il est partant pour animer un atelier à la ressourcerie.

— Je ne savais pas que tu étais un artiste ?

— Parce que je ne le suis pas... Mais il va bien falloir que je fasse quelque chose de mes dix doigts, et c'est la caverne d'Ali Baba cette ressourcerie, précise Mathéo dont les yeux pétillent de nouveau. Louise m'a expliqué le concept des trois R : Réduction à la source, Réemploi et Recyclage. L'éducation, la sensibilisation, j'ai plein d'idées, et collaborer avec des adolescents ça me plairait bien.

— Bon. Eh bien, il n'y a que des bonnes nouvelles alors ! s'exclame Chloé. Vivement ce soir, Idriss et Lili, notre couple de choc, rentrent au bercail. Ils vont ramener du bon fromage qui pue dans leurs valises.

— Carine et les filles arrivent ce soir elles aussi, avec Mathieu nous serons quinze, se réjouit Louise qui adore les grandes tablées. Nous allons être bien, les copains ! Je sais pas vous, mais moi c'est sieste ! Et après Mathéo, si tu veux, nous irons au port.

— C'est gentil, Louise, mais je ne veux pas t'imposer ça.

— T'en fais pas. De toute façon, il te faut bien un taxi, c'est pas un problème.

— Merci.

— Je fais la vaisselle, Mathéo tu veux bien m'aider ? l'interpelle Chloé.

— Bien sûr. »

Il est tendu, Chloé ressent son stress. Elle a de la peine pour lui, sa relation avec son père semble tellement compliquée. Avoir un père aimant, c'est être déjà bien armé pour affronter les difficultés, et là ce n'est pas le cas.

« Ne t'en fais pas trop », dit-elle en l'enlaçant tendrement.

Il pose son front sur sa frêle épaule. Elle le serre un peu plus fort et lui murmure : « Je ne connais même pas ton nom de famille ?

— Bertrand. »

Chloé se raidit. Ce visage, ce n'est pas possible... Elle hésite, puis se recule et le regarde droit dans les yeux.

« Le prénom de ton père, ce n'est pas Gabriel ?

— Si. Comment le sais-tu ? » s'étonne-t-il.

Elle avait senti l'orage arriver avec cette berline. Mais là, c'est le ciel qui lui tombe sur la tête. Gabriel Bertrand ! Elle a, à présent, une excellente raison de détester cet homme. Elle avait tellement voulu l'oublier qu'elle ne l'a même pas reconnu.

« Chloé ? Tu connais mon père ?

— Oui. Enfin non... C'est une vieille histoire. Si vieille, que j'ai l'impression que c'était dans une autre vie. D'ailleurs, c'était dans une autre vie !

— Je ne comprends pas grand-chose là... Tu veux bien m'expliquer ?

— Non. Désolée, je n'en ai pas envie.

— Quoi ? »

Il écarquille de grands yeux et la regarde sans comprendre. Elle tente un sourire et lui pose un baiser sur la joue.

« Finissons de ranger et allons balader les chiens, propose-t-elle.

— Tu plaisantes ?

— Non. Ne te tracasse pas, tout va bien. La seule chose qui compte c'est le présent. Allons faire un tour et ne me pose pas de question, s'il te plaît. »

Mathéo ne sait plus quoi penser. Après les semaines de solitude sur le voilier, il est étourdi par toute cette agitation. Pour la première fois depuis son retour, ressurgit en lui une angoisse. Il se sent en danger. Une peur sournoise est en train de s'installer dans son esprit. Il se retrouve dans l'état d'avant le sevrage, tenté par une ligne... Il regarde Chloé, cette femme est un mystère. D'où connaît-elle son père ? Le passé le rattrape et la bête au fond de lui crie famine. Il a le vertige.

« Mathéo, ça va ?

— Je ne sais pas... Je me sens fatigué d'un seul coup...

— Tu préfères t'allonger un moment ? »

Il opine de la tête. Elle le regarde partir en direction du mobile home, ses épaules tombent, il avance lentement, faisant peine à voir. Chloé attrape son panier de cueillette, les chiens comprennent immédiatement qu'ils vont pouvoir profiter d'une escapade et

courir à perdre haleine dans l'espace sans barrière de la campagne avoisinante. Elle prend à gauche après la maison, par là se trouve du millepertuis et de l'achillée. C'est le moment de les récolter pour renouveler son stock de tisanes. Glaner des plantes sauvages dans la nature lui vide la tête. Les chiens courent déjà loin devant. C'est un bonheur de les regarder savourer goulûment ce moment de liberté. Elle marche tranquillement en observant les herbes folles autour d'elle, il y a beaucoup de lotier cette année, c'est excellent pour dormir mais il ne faut pas en consommer de façon régulière, aussi elle n'en ramasse pas. Par contre, elle récoltera presque tout ce qu'elle aperçoit plus loin, si c'est bien ce qu'elle espère. Le mélilot est sa plante préférée pour son goût dans les infusions. Elle gonfle ses poumons. La cueillette lui déclenche toujours ce réflexe de respiration profonde, comme si elle inspirait de l'énergie positive et se déchargeait de tout le négatif en expirant, une sorte d'aération intérieure. C'est bien du mélilot, elle cueille avec délicatesse les sommités fleuries si odorantes. Tout en occupant ses mains à cette activité ancestrale, elle se souvient... Elle se souvient de cette autre vie, celle de Sandra, son amie de lycée. Elle n'avait pas pensé à elle depuis longtemps, pauvre Sandra... L'amour peut être destructeur et certaines femmes ne savent pas, ou n'ont pas les armes pour, se battre. Elle siffle les chiens, et après avoir remercié intérieurement notre bonne Mère Nature, elle prend le chemin du retour. Louise, sur la terrasse, pimpante après sa sieste, l'observe.

« Je vais au hangar mettre les fleurs à sécher et je réveille Mathéo, lui indique-t-elle en passant. Tiens, jette ça dans de l'eau bouillante pour une tisane, si tu veux bien. »

Le jeune homme est couché en chien de fusil sur le lit, recroquevillé sur l'oreiller qu'il tient collé contre son torse. Chloé s'allonge le long de son dos et se serre contre lui.

« Réveille-toi.

— Hum...

— Comment tu te sens ? »

Il se déplie, pivote et l'enlace.

« Mieux. »

Tous deux restent, un court moment, immobiles. Mathéo voudrait que le temps s'arrête

net à cet instant précis.

« Louise nous attend.

— Hum...

— Tu veux prendre une douche ?

— Hum... »

Il l'embrasse sur le front, se lève et se dirige sans se retourner vers la salle de bain.

« Rejoins-nous quand tu seras prêt. »

Chloé secoue la tête doucement de gauche à droite et reste quelques minutes allongée sur le dos. Ses yeux lisent le plafond : "*Les riches oublient qu'ils ne sont que des pauvres avec de l'argent. Jim Fergus*" Elle a peint un peu partout des petites phrases, croisées lors de ses nombreuses lectures, dans lesquelles elle puise des forces. Puis, dans un soupir elle se lève et repart.

« Ça infuse...

— Cool, ça va, toi, ma Louissette ?

— Oui, j'ai eu des nouvelles de ma sœur et de mes nièces. Elles devraient être là vers vingt heures.

— Et Lili et Idriss ?

— Lili a envoyé un message, ils sont sur la route. »

Mathéo traverse la cour et retrouve les filles.

« Tu es d'attaque ? murmure Chloé à son oreille.

— La sieste et la douche m'ont fait du bien », chuchote-t-il.

Ils boivent leur tisane calmement, en silence, à l'ombre de l'appentis.

« C'est le jardin d'Éden, ici », se pâme Mathéo.

Louise et Chloé répondent en cœur : « Non. C'est le jardin des possibles ! Les deux femmes pouffent et Mathéo sourit en savourant son infusion. Chloé se lève, ramène les tasses à la cuisine et Louise donne le top départ : « Allez, je veux passer à la ressourcerie,



j'ai préparé un sac de fringues pour mes nièces. On y va ? » Elle prend le volant de la camionnette. Mathéo est silencieux, il ne sait pas comment les choses peuvent tourner avec son père mais il ne s'angoisse plus. Il a décidé de ne laisser personne le tirer en arrière. Depuis les épreuves remportées face à la drogue sur l'océan, il sait qu'il est fort. Avant de s'assoupir, il a eu un petit entretien privilégié avec son Grand-Père Ciel, et il a compris : quand on réussit à dire « non » à la drogue, dire « non » à son père n'est qu'une formalité. Il a retrouvé sa capacité à espérer et ne bradera plus son existence. Quant à Chloé, il la respecte et surtout il lui fait confiance. Si elle veut garder ses secrets, c'est son droit.

Louise se gare sur le parking-visiteur de la capitainerie, tous les trois descendent et se dirigent vers le port.

« C'est lequel ton bateau ? demande Chloé.

— Celui-là, au fond, avec les bandes bleues.

— Pouah, il est balaise ! À manœuvrer, tout seul, ça doit pas être simple, remarque Louise.

— J'ai commencé à pratiquer la voile à dix ans, je suis un bon skipper.

— On dirait qu'il n'y a personne, s'étonne Chloé.

— Tant mieux, je vais en profiter pour récupérer mes affaires. »

Mathéo grimpe à bord et disparaît dans la cabine. Les filles entendent des pas rapides derrière elles, se retournent et se trouvent nez à nez avec deux agents portuaires.

« Vous êtes avec monsieur Mathéo Bertrand ?

— Oui, il est sur le bateau... »

Il apparaît sur le pont, un gros baluchon sur l'épaule.

« Monsieur Bertrand, veuillez nous suivre à la capitainerie, s'il vous plaît. Nous avons des papiers à vous faire signer. »

Les trois amis obtempèrent sans dire un mot.

« Vous êtes arrivé il y a deux jours, n'est-ce pas ? Nous allons remplir un formulaire. Et

votre père a demandé qu'on le prévienne quand vous seriez là. »

Quelques minutes plus tard, la grosse berline noire s'arrête juste devant eux. Gabriel Bertrand ouvre la portière et de l'intérieur s'adresse à Mathéo : « Monte !

— Oui, je vais bien, merci papa.

— Monte ! Ne me fais pas perdre mon temps. »

Louise n'en croit pas ses oreilles et explose : « Putain ! Mais, c'est pas possible ! Vous parlez à votre fils ou à votre chien ? C'est quoi ce connard ! Allez, venez, on se casse ! » Elle prend la direction du parking, Mathéo et Chloé lui emboîtent le pas.

« Mathéo ! Reviens ici et monte ! »

Gabriel Bertrand est descendu et se tient debout appuyé à la portière. Mathéo, Chloé et Louise ne se retournent pas.

« Mathéo, ne m'oblige pas à venir te chercher ! » insiste-t-il en haussant le ton.

Louise effectue alors une volte-face et fonce d'un pas décidé droit sur l'homme en costume cravate à la mine dédaigneuse.

« Quel genre d'homme êtes-vous ? hurle-t-elle à deux centimètres de son visage. Votre fils est vivant, il est clean et heureux ! Et vous croyez qu'il va monter dans votre corbillard ?!

— Madame, cela ne vous regarde pas ! siffle l'autre entre ses dents, le regard mauvais.

— Si, ça me regarde ! Et vous savez pourquoi ? Parce que je n'aime pas les cons ! Votre fils est majeur et vacciné, alors allez vous faire foutre !

— Comment ? Restez en dehors de cela ! Espèce d'hystérique. Mathéo, monte dans cette voiture ! »

Mathéo et Chloé s'approchent, elle attrape le bras de Louise pour l'inciter à laisser tomber. Gabriel Bertrand est un peu choqué. Ses mâchoires sont serrées. On voit bien qu'il n'a pas l'habitude qu'on lui parle ainsi et encore moins que son fils ose l'affronter.

« Écoute Papa, je ne rentrerai pas avec toi. Je reste ici.

— Très bien ! Je te coupe les vivres ! Tu viendras vite pleurer dans les jupes de ta mère.

Pour la dernière fois : monte dans cette voiture. Tu me fais perdre mon temps ! »

Face à un tel manque de communication, une telle froideur et tant d'arrogance, Chloé craque. Poussée par une espèce de volonté extérieure, elle s'avance et plonge son regard dans celui de Gabriel : « Quelque chose me dit qu'il n'y a pas que votre temps que vous perdez Monsieur Bertrand, déclare-t-elle d'un ton sec et menaçant. Vous perdez aussi beaucoup de monde... Votre fille Tifenn, mon amie Sandra... Je n'aurais jamais pu imaginer que je vous rencontrerai un jour. Vous vous souvenez de Sandra ? Je crois que vous devriez monter dans votre voiture et disparaître. »

Gabriel reste interloqué, les yeux plantés dans ceux de Chloé qui ne cille pas.

« De quel droit...

— Réfléchissez bien ! l'interrompt-elle. N'avez-vous pas l'impression que vous semez la mort autour de vous ? »

Gabriel cette fois reste coi. Elle lui tourne le dos et les trois amis partent vers la camionnette. Lorsque la grosse berline sort de la capitainerie, Louise démarre et les sourcils froncés se tourne vers Chloé : « C'est quoi cette histoire ? C'est qui cette Sandra ?

— Une amie qui va peut-être enfin pouvoir reposer en paix, soupire Chloé.

— Je ne comprends toujours pas...

— Sandra est un fantôme qui appartient au père de Mathéo. Ne t'en fais pas, lui, il a très bien compris.

— Mais dis-moi... Sandra, c'est pas ton amie de lycée qui s'est suicidée... il y a dix ou quinze ans ? réfléchit Louise.

— Si, c'est elle.

— Ben, qu'est-ce qu'il a à voir là-dedans, l'autre con ?

— Treize ans, oui, que Sandra s'est taillée les veines, se décide enfin Chloé à raconter. Je l'ai vue s'enfoncer, s'engluer dans cette histoire impossible. C'est moi qui l'ai trouvée baignant dans son sang. Cette image ne s'effacera jamais de ma mémoire. C'était un suicide et il n'y a pas eu d'enquête, pourtant parfois certains suicides ont leurs criminels.

J'étais au courant de la relation amoureuse qu'elle entretenait avec un homme marié. Sandra restait toujours très discrète, elle n'avait jamais mentionné que le prénom de son amour : Gabriel. La mère de Sandra n'a pas eu la force de vider l'appartement de sa fille et elle m'a demandé de m'en charger. J'ai trouvé son journal intime, celles qui en tiennent un, savent toutes les bêtises que l'on peut y écrire. J'ai décidé de ne pas le montrer à sa mère. Les dernières pages ne sont que souffrances sentimentales et désir de mort. Il y avait aussi quelques photographies et tout un tas de détails sordides concernant son histoire avec Gabriel Bertrand.

— Quoi ?! s'exclament les deux autres.

— Je suis désolée, Mathéo. »

Un lourd silence s'installe. Ils passent en coup de vent à la ressourcerie et font le voyage du retour perdu chacun dans leurs pensées. Mathéo est abasourdi. Il se souvient de l'année de ses dix-sept ans, de l'ambiance familiale et surtout de la première dépression de sa mère. Elle n'a plus jamais été la même après cette année-là. À l'époque, il n'avait rien compris, mais à la lumière de ce qu'il vient d'apprendre, il commence à entrevoir des explications. Chloé se sent bizarre, c'est comme si son amie Sandra avait été là, tout à l'heure, à ses côtés, ressuscitée l'espace d'une minute. Ce n'est pas une vengeance, c'est une justice. Pas celle des hommes, non, celle de l'au-delà. Comme si les fantômes de Sandra et de Tifenn avaient parlé à cet homme par l'intermédiaire de sa voix. On ne peut pas faire le mal impunément autour de soi sans qu'un jour cela ne vous rattrape. Louise n'arrive pas à le croire. Cette histoire est tout à fait inimaginable. Mathéo et Chloé se rencontrent par hasard et quelque chose d'aussi fort que la mort de Sandra les relie tous les deux. C'est stupéfiant ! Quand ils arrivent à la maison, un camion est garé dans la cour. Une petite brune saute de joie en leur faisant de grands signes.

« Alors les amis ! Comment va ? s'époumone-t-elle.

— Salut Lili, trop contente que vous soyez rentrés ! dit Chloé en l'embrassant.

— Moi aussi ! sautille Louise. Il est où ton gros Idriss ?

— Avec Manu à la radio. Bonjour. C'est qui c'jeune homme les filles ?

— Mathéo, un ami, très intime, de Chloé, précise Louise, soulevant les sourcils plusieurs

fois en direction de Lili.

— Holà ! Enchantée Mathéo. Mais, c'est qu'y s'est passé plein de trucs pendant qu'on n'était pas là...

— Oui, il y a eu la révolution, avec un accent circonflexe, répond Chloé en riant. Allons faire un bisou à Idriss. C'était le bazar aussi dans la Loire ?

— Pour sûr, et comme on n'a pas pris l'autoroute pour rentrer, on a vu des tas d'téles cassées dans tous les bleds qu'on a traversés, même les p'tites villes. C'est trop génial ! Mon gros est hystérique. La voilà enfin c'te révolution qu'on attendait d'puis nos premières manifs étudiantes. Alléluia ! »

Mathéo sourit, Lili lui plaît bien, elle a une pêche d'enfer. Ils entrent tous dans le studio.

« Vous tombez bien, je lance l'émission dans dix minutes, qui s'y colle ? interroge Manu.

— Je vais préparer à manger c'est mon tour, se défile Chloé. Mathéo tu veux rester ici ? propose-t-elle.

— Non, je viens t'aider.

— Alors, je bise mon gros Idriss et nous y allons. Tu vas bien mon groos ?

— Oui, ça allait bien, jusqu'à ce que t'arrives avec tes "mon gros", t'es chiante ! C'est qui lui ?

— Mathéo, mon nouvel amoureux.

— Ah et bien bon courage mon vieux ! » plaisante Idriss avec un clin d'œil en lui serrant la main.

Mathéo et Chloé s'échappent, les autres s'installent pour le rendez-vous quotidien autour des micros et Manu lance l'émission : « *Bonsoir à tous. Ce soir nous retrouvons Idriss et Lili qui nous arrivent de leur terre natale, la Loire. Louise est là également. Chloé et Mathéo sont à la préparation d'un repas qu'on espère délicieux, et Sylvain n'est pas encore rentré de sa journée à la plage avec son fils. Nous attendons vos appels. Alors Idriss, dis-nous, est-ce qu'on t'a manqué ?*

— *Oh que non, pas du tout, s'esclaffe le gros.*

— *Tu es toujours aussi diplomate, balance Louise.*

— *Des fois, ça fait du bien de partir d'ici, de bouger, de voir d'autres têtes, faut être honnête, surtout la tienne,* répond Idriss en envoyant un baiser silencieux à Louise qui réagit du tac au tac.

— *Tu as raison. On s'apprécie tous beaucoup, mais vivre les uns sur les autres, tout le temps, c'est parfois lourd.*

— *C'est ça, nous faisons l'expérience de la vie en communauté, égalité, fraternité, c'est formidable, mais faut pas oublier la liberté !* renchérit Idriss. *Nous ne pouvons pas vous laisser croire, chers auditeurs, que c'est toujours facile. C'est aussi, par moment, agréable de foutre le camp.*

— *Qu'est-ce qu'ils ont, les deux là ? Z'êtes toujours comme chien et chat, c'est fatiguant,* intervient Lili.

— *C'est rien ma Lili, mais il faut dire que vivre en communauté, c'est comme tout, ce n'est pas idéal,* se justifie Idriss, un peu penaud.

— *Ab bon, pourquoi qu'on n'est pas restés plus longtemps dans la Loire, alors ? C'est toi qu'a insisté pour rentrer !* l'interroge sa chérie agacée.

— *C'est vrai. Je crois que je ne supporte plus la vie sans le sens que lui donne notre petite expérience, le quotidien sans la solidarité. Mais j'étais aussi très content quand nous sommes partis, j'en éprouvais le besoin.*

— *Je suis complètement d'accord avec toi,* proclame Louise.

— *Ma Louisette ! Ce n'est pas si souvent que nous sommes du même avis tous les deux,* se réjouit Idriss.

— *Tu délires ! Nous avons des caractères forts, donc nous défendons nos opinions. Cela met un peu de piquant à l'existence, non ?*

— *C'est bien ce que je dis : ce n'est pas de tout repos,* insiste Idriss.

— *Ouais, allez, un brin de musique pour adoucir les mœurs... »* conclut Manu.

L'émission résonne dans la berline noire, Gabriel Bertrand ne regarde pas le dossier posé sur ses genoux. Il fixe la route. Il ne comprend pas très bien ce que cette bande de déjantés racontent à la radio. Qu'est-ce que Mathéo fabrique là-bas ? Tous des drogués sans doute, ou une secte... Les deux femmes qui étaient avec lui tout à l'heure n'avaient pas l'air hagardes pourtant. Et d'où elle sortait cette histoire à propos de Sandra ? Tifenn,

bien sûr, Tifenn c'est Mathéo qui avait sans doute étalé ses états d'âme, étalé sa misérable vie. Il avait bien besoin de cela en ce moment... La sonnerie de son portable envahit l'habitable et la photo de sa femme s'affiche. Super, il ne manquait plus qu'elle !

« Tu l'as trouvé, Gabriel ? Il est avec toi ? Comment va-t-il ? Passe-le-moi !

— Calme-toi ! Il n'est pas là. Ton fils n'a pas voulu rentrer. Il est resté avec sa bande de beatniks qui font les marchés.

— Quoi ? Non, mais Gabriel ! Tu avais dit que tu allais le chercher... Dans quel état est-il ?

— Est-ce qu'il était défoncé ? C'est ça que tu veux dire ? Non, je ne crois pas. En tout cas, je ne sais pas ce que lui font prendre ses nouveaux amis, mais il a bien changé.

— Comment cela ? Gabriel je veux voir mon fils !

— Écoute, tu m'emmerdes ! Je n'ai pas que ça à faire, là, j'ai assez perdu de temps ! Prends tes pilules... »

Il a déjà raccroché, Catherine ne supporte plus cette situation. Ce mari qui ne pense qu'à l'argent. Cette vie perdue : celle de sa petite Tifenn. Gravé dans sa mémoire, son corps allongé inerte, si blanc, si froid. Mathéo, son petit garçon, disparu depuis plusieurs mois et qu'elle craignait ne jamais revoir vivant. Toutes ces pilules justement, des roses, des bleues, des jaunes, une camisole chimique qui transforme son existence en une inexistence. Comment en est-elle arrivée là ? Sa vie devait être un conte de fées. C'est ce qu'elle croyait quand, folle amoureuse, elle avait épousé Gabriel. Ils étaient jeunes, elle était belle et lui très ambitieux, très protecteur. Dès le premier jour, les deux adolescents s'étaient aimés d'un amour pur et avaient formé un couple de lycéens inséparables. Les parents de Catherine avaient tout de suite adopté Gabriel, et avait peu à peu réussi à gagner la confiance de ce gamin très indépendant, dont la vie en institutions n'avait pas toujours été facile. Gabriel, le fruit d'un viol. Sa mère ne s'en était jamais remise et avait été internée. Les grands-parents n'avaient pas souhaité prendre cet enfant de la honte en charge et il avait atterri en foyer. Avec Catherine et ses parents, Gabriel avait trouvé une famille. Ils formaient un beau duo plein de projets. Quittant leur Bretagne natale, pleins d'espoir, ils étaient montés tenter leur chance à Paris. Lui avait été embauché à la

télévision, avait vite compris les ficelles du métier et pour évoluer s'était tissé un vaste réseau dans le milieu. Maintenant il dirigeait la chaîne, il était devenu quelqu'un d'important. Elle avait tout donné à cet homme. Les plus belles années de sa vie, deux enfants en parfaite santé, beaucoup d'amour et de dévouement. Mais cela ne suffit pas à Gabriel. Il en veut toujours plus, plus d'argent, plus de pouvoir, plus de femmes. L'amour, il n'a de cesse d'en demander aux autres mais il n'est plus capable d'en donner une miette. Il détruit tous ceux qui l'entourent. Catherine décroche son téléphone et appelle une station de taxi, cette fois c'est terminé !

« Bonsoir, je voudrais réserver une voiture pour demain matin, départ de Paris pour Capbreton.

— La voiture sera en bas de chez vous à neuf heures, madame. »

Cette décision l'apaise. Elle se fait couler un bain et se sert un verre de vin blanc. Elle va reprendre sa vie en main. Après toutes ces années à n'avoir été que l'ombre d'elle-même, l'ombre de son mari, pire l'ombre de son ombre... De quoi pourrait-elle bien avoir peur ? Quand on a perdu une fille de dix-sept ans, on n'a plus peur de grand-chose, le pire est déjà arrivé. Et puis, avec les attentats terroristes, elle ne supporte plus de vivre à Paris. Ces carnages l'ont traumatisée au-delà de ce qu'elle veut bien admettre. Elle n'a plus goût à rien depuis cette accumulation de terribles drames. Quelques semaines avant l'overdose de Tifenn, elle avait confié à Gabriel son désir de retourner vivre en Bretagne. Comme d'habitude, il avait balayé cette idée d'un revers de main, lui avait même suggéré de partir en cure dans un centre de thalassothérapie. Leur histoire d'amour, Catherine l'a enterrée en même temps que le corps de sa fille, elle s'en rend compte maintenant. Elle regrette de ne pas avoir eu la force et le courage de quitter Gabriel à ce moment-là et d'éviter peut-être la fuite de Mathéo. Elle s'en veut de s'être complètement laissée aller après la mort de Tifenn. Depuis plusieurs mois, elle n'arrête pas de se le reprocher... Mais là, elle va aller rejoindre son fils et tenter de réparer le mal qui a été fait. Son mari, qu'il aille au diable ! Il est certainement dans les bras d'une jeune maîtresse, afin de rassurer son ego et vérifier son pouvoir de séduction. Grand bien lui fasse. Il pourra même convoler en deuxième noce très bientôt, parce que, elle, c'est décidé, elle reprend sa liberté !



Au camp, lorsque Carine et ses filles arrivent, tout le monde est déjà autour de la table. Sylvain fanfaronne sur sa journée de drague à la plage avec son fils et se gausse d'avoir moissonné une bonne dizaine de numéros de téléphone. Juju est content de voir arriver les filles, surtout Angèle qui lui apprend toujours de nouveaux trucs. Romane, elle, à dix-sept ans, commence à basculer dans le monde des adultes. Louise indique à sa sœur et ses nièces l'organisation : « Toutes les trois, vous dormirez dans la yourte. Le mieux est de décharger la voiture tout de suite et de préparer les lits. » Carine, tout l'opposé de son aînée, s'installe sur la balancelle et lui répond en ronchonnant : « Eh oh, on est en vacances... Tu ne vas pas commencer à nous mettre la pression... Sers-nous un truc à boire, au lieu de nous donner des ordres.

— Je donne pas des ordres... Je te connais, tu vas poser ton cul et tu le relèveras que pour repartir. Et puis merde. Venez les filles, vous allez m'aider ! Votre mère est un mollusque. »

Mathieu observe les deux frangines, qui s'adorent, échanger quelques grimaces. Il est très heureux de constater que Juju et Angèle apprécient de se retrouver. Il sait qu'il va être d'astreinte pour les véhiculer avec Mouche et Gaby durant leur séjour et il s'en réjouit à l'avance. L'ambiance est détendue, conviviale, les rires fusent. Tout ce petit monde est heureux d'être là. Mathieu n'aurait jamais osé espérer cette grande famille recomposée. Si sa défunte Mathilde peut le voir, elle doit être jalouse... Il aurait tant voulu partager ces moments avec elle.

Le repas terminé, Idriss sort sa guitare, Manu et Sylvain les djembés, les femmes et les enfants dansent et chantent, enivrés par la musique et la joie d'être ensemble. Le doyen les quitte juste après le coucher des plus jeunes, qui lui ont fait promettre d'être là pour le petit déjeuner. Chloé l'aide à remettre Mouche dans les bras de la charrette et lui raconte discrètement leur rencontre avec le père de Mathéo. Ils lui disent tout, à Mathieu, il est devenu le roi de cœur de cette tribu. Gentiment, il l'embrasse sur le front et lui sourit.

« Merci pour tout, je serai là demain matin. Profitez bien de cette belle soirée. Ce qui est pris est pris, tu le sais bien.

— Oui, bonne nuit Mathieu. »

Chloé commence à débarrasser. D'autres lui donnent un coup de main et en quelques minutes, les filles se retrouvent dans la cuisine, à laver et ranger la vaisselle. Lili est heureuse de revoir ses amies. Très tactile, elle leur plaque un gros baiser sur les joues en les serrant dans ses bras, puis demande : « Alors Chloé, raconte ! Tu l'as trouvé où c'gars ?

— Il cherchait des réponses face à une montagne de télévisions éclatées, ma petite Lili, et depuis c'est la fête, il me fait un bien fou.

— J'veux bien le croire ! J'suis trop contente pour toi, t'as une mine rayonnante.

— C'est le sexe ça, ricane Louise.

— L'a l'air sympa... y va rester combien de temps ?

— Ah ça, Lili, je n'en sais rien. Pour le moment, il est là, donc, si vous vous dépêchiez un peu, j'irais bien me coucher de bonne heure. Je veux en profiter un maximum, qui sait, demain il peut décider de partir.

— C'est pas l'impression qu'il donne. Moi, je crois qu'il est là pour un moment, pronostique Louise.

— Bon, les commères, je vous laisse. Je vais essayer de le récupérer et je vous dis à demain. Au fait, qui va au marché ?

— Sylvain, répond Lili. Avec Idriss on ira à la ressourcerie, comme c'la Louise profitera d'sa sœur et d'ses nièces, et c'sera Manu le cuisinier.

— Parfait ! Alors nous, nous ferons la grasse matinée, se réjouit Chloé.

— C'est c'la. Va roucouler !

— Bonne nuit, les copines. »

Sur la terrasse ça discute musique et soudure.

« Les garçons, interrompt Chloé, je vous abandonne. Je vais au lit, bonne fin de soirée.

— Dans ce cas, moi aussi. Idriss, à quelle heure tu pars demain pour la ressourcerie ? se renseigne Mathéo.

— Sois prêt pour huit heures et demie. Chloé, tu ne nous l'épuises pas trop le jeunot !

— T'inquiètes mon gros... Il a de l'énergie à revendre. »

Mathéo arrache Chloé du sol et l'emporte dans ses bras en riant. Les autres ne traînent pas longtemps, très vite on n'entend plus que les grillons, et quelques rires d'enfants qui s'échappent des yourtes, dans la nuit.

Dans le taxi, l'autoradio diffuse les douces notes d'un violon tzigane. Cette musique, à la fois dynamique et douloureuse, correspond à ce que Catherine ressent. Plus les kilomètres l'éloignent de Paris, plus des émotions se réveillent en elle. Le paysage ennuyeux du bord de l'autoroute déroule sa monotonie, elle prend conscience de laisser beaucoup de choses derrière, pour toujours. À mi-parcours, elle s'autorise à quitter ses chaussures et allonge ses jambes sur la banquette arrière. Elle voyageait ainsi, petite fille, durant le trajet des vacances dans la voiture de ses parents. Étrangement, ce souvenir lui redonne un peu de souplesse, elle ramène ses jambes sous elle et presse le bouton d'ouverture de la vitre. L'air pénètre brutalement dans l'habitacle et fouette son visage. Son chignon serré n'y résiste pas, cela lui donne la sensation d'un grand dépoussiérage. Catherine soupire profondément. Elle n'en peut plus de faire semblant d'être encore belle, elle veut se contenter d'être digne. C'est en compagnie de ce sentiment de dignité renaissante que défile la route qui la mène dans les Landes. Partie avec pour seuls bagages une valise de vêtements, ses papiers, les clés USB contenant tous ses souvenirs en image, son ordinateur portable et sa carte bleue, elle se sent légère. Gabriel s'invite dans son esprit. Combien de temps lui faudra-t-il pour s'apercevoir de son départ ? Va-t-il comprendre qu'elle ne reviendra pas ? Comment pourrait-il imaginer une seule seconde qu'elle puisse le quitter ? Il est si sûr de lui... Même les papiers du divorce en main, il est capable de ne pas y croire, de les poser négligemment dans un coin et de ne plus y penser. Il se comporte ainsi avec elle depuis tant d'années ! Peut-elle seulement espérer provoquer en lui un simple pincement au cœur, une sueur froide, un frisson ? Non, elle sait pourquoi leur union a tenu jusque-là, et c'est douloureux de regarder la vérité en face quand elle est hideuse. Si Gabriel n'a jamais demandé le divorce, c'est parce qu'ils n'ont pas de contrat de mariage. Et pourtant, ce qu'ils possèdent, ils l'ont acquis ensemble. Sa seule souffrance sera causée par une hémorragie du porte-feuille. C'est inenvisageable pour lui de perdre la moitié de son patrimoine. Faible consolation. En comparaison son cœur, à elle, est boursoufflé par tant de cicatrices, tant de blessures. Elle entame une convalescence, suite à tous ces accidents cardiaques sentimentaux et

cérébraux, infligés par un mode de vie où l'argent et l'apparence règnent en maître absolu, le monde où Gabriel les a perdus. Catherine remonte la vitre, bascule sa tête sur le siège, ferme les yeux et se laisse porter, jusqu'au bout du voyage.

À midi, le taxi se gare à la capitainerie. Le chauffeur l'aide à porter ses affaires jusqu'au voilier où elle n'a pas souvent eu l'occasion de monter, car plutôt destiné aux plaisirs extra-conjugaux de son mari. Puis, il la dépose chez un loueur de véhicules. Grâce au podcast de la radio, écouté en boucle depuis qu'une "relation" de Gabriel a repéré Mathéo, Catherine se rend sur le marché où elle sait que la communauté vend des légumes. En furetant, elle se laisse séduire par deux fromages de chèvre, la productrice lui indique l'étal de ceux qui vivent en groupe. La mère, inquiète, se présente et demande à l'homme aux cheveux longs qui remballe le stand s'il peut lui indiquer où trouver son fils. Il répond qu'à cette heure-ci, il doit être rentré manger avec les autres, et qu'il ne peut pas dire si cette après-midi il retournera à la ressourcerie. Son débit de paroles est soutenu, Catherine l'interrompt et cherche son regard pour lui demander comment va Mathéo. Sylvain la rassure, lui certifiant qu'il se porte très bien. Un peu apaisée, elle le prie de l'informer de sa présence sur le voilier ; de le prévenir qu'elle a quitté son mari ; et qu'elle aimerait le voir. Il lui promet de transmettre son message. Elle le remercie d'un sourire et s'éloigne. Cet homme ne lui a pas fait mauvaise impression. Il est propre, courtois, et prétend que Mathéo est en bonne santé. Soulagée, elle se dirige vers le banc du primeur. Ce n'est pas qu'elle ait très faim, mais elle achète une salade pour accompagner ses petits crottins. Impatiente de voir son fils, elle préfère, malgré tout, lui laisser l'initiative de leurs retrouvailles. Elle ne doute pas qu'il viendra.

Au retour de Sylvain, Manu s'active sur la terrasse. Le barbecue fume et la table est mise. Il trouve Louise, Carine et Chloé au jardin, occupées à cueillir des fruits rouges.

« Salut les filles, tout va bien ?

— Bonjour Sylvain, oui, nous faisons la razzia pour le dessert et préparons des barquettes pour le marché de demain. Tu as des retours de marchandises ? Veux-tu de l'aide pour décharger ? demande Chloé.

— Je rentre à vide. Nous allons devoir agrandir le potager ! La clientèle augmente, faut qu'on y réfléchisse pour l'année prochaine.

— Attention, nous n'avons pas vocation à devenir une multinationale. Notre objectif c'est l'auto-suffisance, rappelle Chloé.

— Oui, mais bon, c'est frustrant de ne pas pouvoir servir tout le monde.

— Ce qui serait frustrant, ce serait de devoir jeter. J'ai lu quelque part, qu'au niveau mondial, un tiers de la nourriture produite est gaspillée. C'est énorme ! Vous vous rendez-compte ? Et puis on a bien assez de problèmes comme ça avec les autres camelots, tu ne crois pas ?

— Je ne comprends pas pourquoi il y a tant de jalousie entre commerçants, déplore le jardinier.

— Ils ont l'impression que l'argent qu'on gagne pourrait aller dans leurs poches. Souviens-toi de notre difficulté à obtenir un emplacement fixe. Trois longues années à déballer à des places différentes chaque jour, pas facile de fidéliser une clientèle dans ces conditions. Je ne voudrais pas, de nouveau, les voir se liguier contre nous. Si nous n'avons pas assez de produits frais pour tenir jusqu'à midi, ce n'est pas grave. Ça leur donne un bon prétexte pour se moquer et nous laisser tranquilles. C'est une vraie petite mafia, grimace Chloé.

— Heureusement qu'il y en a aussi quelques-uns de sympas, soupire Sylvain, comme Thierry le poissonnier. Au fait, ce matin, dans la famille Bertrand, j'ai vu la mère. Elle s'est installée sur le voilier, elle quitte son mari. Elle m'a demandé de faire la commission à Mathéo.

— Enfin ! s'exclame Louise. Je suis étonnée qu'elle ait attendu tout ce temps pour quitter l'autre connard ! Comment elle a pu supporter un type pareil ?

— En tout cas, elle a l'air gentille. Elle a commencé par demander des nouvelles de son fils, elle était inquiète.

— Tiens, les voilà qui rentrent de la ressourcerie. Allons manger, propose Chloé. Manu a peut-être besoin d'un coup de main à la cuisine. Il ne manque plus que Mathieu et les

gamins qui sont partis parader au village.

— Ils vont pas tarder, précise Louise. Il y a dix minutes, Romane a envoyé un message pour dire qu'ils partaient de chez Jules.

— Cette après-midi, je réquisitionne les jeunes pour un peu de désherbage, entre la sieste et l'émission de radio, annonce Sylvain.

— Je te laisse en parler aux filles... se défile Carine.

— Ne t'en fais pas, elles savent bien qu'ici tout le monde met la main à la pâte », conclut-il tout sourire.

Autour de la table, ça discute projet pour la ressourcerie. Mathéo et Idriss semblent très bien s'entendre. Les merguez et les saucisses poussent la chansonnette au-dessus des braises où Lili essaie de trouver de la place pour griller des aubergines.

« Alors Mathéo, la matinée a été intéressante ? s'enquiert Chloé.

— Oui, me retrouver au milieu de tout ce bric-à-brac m'inspire.

— Super. Je viendrai avec vous tout à l'heure.

— Bonne nouvelle, se rejouit Lili. J'ai attaqué la réparation d'un buffet d cuisine c'matin, un coup d'main pour le ponçage s'ra le bienvenu.

— Bien sûr. Je veux aussi préparer des caisses pour la brocante de dimanche, et prendre en photos les objets que nous avons réceptionnés pour les mettre sur le site, indique Chloé.

— Idriss et Lili sont d'accord pour me laisser carte blanche concernant un atelier artistique, cent pour cent récupe, annonce Mathéo. Mais il paraît qu'il faut que nous en parlions tous ensemble.

— Inscris-le sur l'tableau pour un soir d'la s'maine, l'encourage Lili. T'expliqueras c'que tu proposes à tout l'monde, on en débattrà et on votera. Ici, les décisions sont collégiales.

— Sans vouloir jouer les trouble-fêtes Mathéo, intervient Louise, tu es l'invité de Chloé, vous vous connaissez depuis quelques jours seulement, et l'accueil d'un nouveau membre est une décision importante pour la communauté...

— Je vais en discuter avec lui, l'interrompt Chloé. Je lui expliquerai comment nous fonctionnons. Nous ferons une petite soirée officielle avec ordre du jour en fin de semaine, si nécessaire.

— Ah, v'là la diligence ! Y sont pas mignons tous les quatre ? R'gardez, Mathieu est aux anges et c'est Romane qui tient les rênes. »

Le repas se passe dans la joie et la bonne humeur, puis tout le monde se sépare pour le rituel de la sieste. Mathéo et Chloé s'installent sur la terrasse, devant chez elle. Il est enthousiaste, la ressourcerie l'intéresse et il n'arrête pas d'en parler.

« Ta mère est passée au marché ce matin et a demandé à Sylvain de te dire qu'elle est là, sur le voilier et qu'elle aimerait te voir.

— Ma mère ? Sur le voilier !

— Oui. Elle a aussi dit qu'elle avait quitté ton père.

— T'es sûre ? Que ma mère quitte mon père, ça je ne le crois pas...

— Tant de choses que tu ne croyais pas possibles sont pourtant bien réelles aujourd'hui... Comme vivre ici, parmi nous, sans télé et sans drogue », plaisante-t-elle.

Il est certain que jamais Mathéo n'aurait pu imaginer tout ce qui lui arrive à présent. Alors, que sa mère décide de quitter son père, après tout... Sa mère, si effacée depuis toutes ces années. Il entrevoit ses probables souffrances et il a très envie de la serrer dans ses bras. Il se fera déposer au port par Idriss, tout à l'heure. Mais, pour le moment, c'est le projet d'atelier qui germe dans sa tête et accapare toutes ses pensées.

« J'aimerais que tu m'expliques cette histoire de vote.

— C'est assez simple. Pour qu'un nouveau membre intègre le camp, il faut que les autres soient d'accord à l'unanimité. Cela se passe en deux temps. Une première réunion et un premier vote à main levée, si tout le monde est "pour", c'est réglé. Sinon, il y a une deuxième réunion où l'on procède à un nouveau vote. Cela permet au prétendant de discuter et de convaincre ceux qui se sont abstenus la première fois. »

Chloé s'interroge : est-ce que les choses ne vont pas un peu vite ? Mathéo semble envisager très sérieusement de s'installer. Elle comprend qu'il se sente bien parmi eux,



mais c'est beaucoup trop rapide en ce qui la concerne.

« Si tu souhaites t'impliquer à la ressourcerie, il faut que tu l'envisages de façon pérenne et totalement indépendante de ce qui se passe entre nous. Afin que ce projet ait une chance de se concrétiser, tu dois trouver une solution d'hébergement. »

Le jeune homme a bien compris que sa nouvelle amie n'était pas du genre à tourner autour du pot. Avant, il se serait vexé, là, il se contente d'incliner légèrement la tête et un demi-sourire se dessine sur son visage.

« Es-tu en train de me dire, qu'en l'état actuel des choses, tu voterais "contre" ?

— T'accueillir ici, comme invité, est pour moi un plaisir. Mais il te faudra trouver un chez-toi, avant de t'engager à la ressourcerie, si tu veux que je vote "pour". »

Mathéo comprend sa réaction. Leur relation sera-t-elle durable ? Chloé est sur la défensive. S'il veut que cette idylle ait des chances d'évoluer, il ne doit pas la bousculer. Il est conscient que ce sont deux choses différentes, et qu'elle lui demande de les gérer séparément.

« Viens là, colle ton oreille ton oreille sur mon cœur, écoute. Je trouverai une solution ! »

Le ronflement du camion d'Idriss leur signale le moment du départ. Chloé et son amoureux les rejoignent et prennent la direction du port où ils déposent Mathéo.

« Il est sympa, lance Idriss. Son idée d'atelier artistique tombe à pic pour une collaboration avec le collègue. Qu'est-ce que t'en dis Chloé ?

— Je dis, que s'il doit rentrer dans l'expérience, il faut que ce soit sans lien avec notre petite aventure. Il est gentil, nous nous éclatons bien, mais entre lui et moi ça ne durera pas.

— Pourquoi tu dis c'la ? s'écrie Lili. T'as l'air épanouie, comment tu peux savoir ?

— Il a trente ans et il est adorable. Je suis contente de l'avoir rencontré. Il a ressuscité chez moi quelque chose que je croyais mort. Le désir. Mais, le désir ce n'est pas de l'amour.

— Ç'la commence par le désir, une histoire d'amour, non ? insiste Lili.

— Oui, mais l'amour ce n'est pas le sexe... Et tu sais que je n'y crois plus guère. Même si, tous les deux, vous êtes la preuve que ça existe, ajoute Chloé en leur adressant un petit sourire en coin. Ce que je ressens ressemble plus à de l'affection, comme pour un animal blessé.

— Heureusement qu'il ne t'entend pas, s'esclaffe Idriss. Ton romantisme est effrayant...

— Je crois qu'il l'a compris et que lui non plus ne ressent pas de l'amour. Nous nous apportons beaucoup, mais au bout de cette histoire ce sera une belle amitié ou rien.

— Si j'comprends bien, tu n'veux pas de lui dans ton mobile home ? questionne Lili.

— C'est exactement ça. Mais s'il trouve une solution concernant ce détail, je serai enchantée qu'il intègre la ressourcerie, car son projet me semble très intéressant.

— Moi, j'suis contente de t'voir si gaie Chloé. Y t'fait du bien et c'la nous fait du bien à tous.

— Merci Lili. Bon alors par quoi nous attaquons ? Les photos, les caisses ou le ponçage ?

— Je vais au bureau les filles, j'ai de la paperasse à faire, je vous rejoins plus tard, déclare Idriss en garant le camion.

— Tiens r'garde, c'matin y a eu un dépôt, Y a pas mal d'bouquins, si on commençait par les trier ? Vous auriez déjà des caisses pour dimanche », propose la petite brune.

Catherine, installée sur le pont, aperçoit la silhouette de Mathéo qui se dessine au bout du ponton. Elle le regarde avancer, il se tient droit et marche avec assurance dans sa direction. Sa barbe lui donne une maturité qu'elle ne lui connaissait pas. Les larmes lui montent aux yeux, une boule serre sa poitrine, elle lui sourit. Il monte sur le pont et la prend dans ses bras.

« Ne pleure pas maman...

— Ce sont des larmes de joie, ne t'inquiète pas mon chéri.

— Tant mieux, car je n'ai que de bonnes nouvelles.

— Mathéo, j'ai eu si peur.

— Pardon maman, je suis désolé.

— C'est à moi de me faire pardonner. Je n'ai pas été une bonne mère pour toi depuis... la mort de ta sœur.

— T'en fais pas, tout va bien. Viens, allons nous asseoir.

— Comme tu as changé. Que tu es beau !

— Toi aussi tu as changé. Je t'aime bien sans maquillage.

— Raconte-moi.

— Comme tu vois, la drogue c'est terminé. Cela n'a pas été facile sur ce bateau, mais c'est la seule solution que j'ai trouvée. Je ne pouvais en parler à personne, il fallait que je le fasse pour moi.

— Tu aurais pu mourir !

— Justement, c'est pour cela que ça a marché. Aujourd'hui, je sais que j'ai envie de vivre. Je le sais profondément. Je devais me retrouver, me rencontrer pour exister, enfin.

— Je suis si heureuse de te voir ainsi... »

Leurs mains se joignent et Catherine se détend.

« Alors dis-moi, tes nouveaux amis ? C'est quoi cette communauté ?

— C'est une expérience, ils vivent d'entraide et de partage. Ils expérimentent des modes de fonctionnement pour améliorer le quotidien de tous. C'est génial. Et puis j'ai rencontré une femme, elle est différente. Je vais me lancer dans un projet d'atelier artistique uniquement avec des matériaux de récupération et faire participer des ados. Pour la première fois, je sais ce que je veux faire de ma vie.

— Je suis contente pour toi ! Tu as l'air en pleine forme. Mais alors, où habites-tu ?

— Nous habitons tous ensemble. En fait, il y a une maison commune et plusieurs habitations mobiles sur un grand terrain à une quinzaine de kilomètres d'ici. Pour le moment Chloé m'accueille, mais il faut que je trouve une autre solution si je veux vraiment intégrer l'expérience... Et toi ? C'est vrai que tu envisages de quitter papa ? »

Catherine perd son sourire un fragment de seconde, puis se ressaisit.

« Oui. Moi aussi j'ai envie de vivre, et pour cela il est évident que je dois laisser ton père derrière moi. Je me suis beaucoup trop longtemps laissée aller. Mais aujourd'hui c'est fini.

— Tu as du courage, je suis fier de toi. Tu comptes t'installer sur ce bateau ?

— Pourquoi pas, puisqu'il t'a sauvé. Ce soir, je dormirai bercée par les bras de l'océan, ils seront toujours plus tendres que ceux de ton père. Après, je ne sais pas, faut que je consulte un avocat.

— Tu peux compter sur moi, je suis avec toi.

— C'est gentil, j'ai besoin de t'avoir à mes côtés.

— Je serai là, je te le promets. Mais tout de suite, ils m'attendent à la ressourcerie. Que vas-tu faire ?

— Profiter du soleil ! Tu vois cette chaise longue ? Elle et moi allons devenir les meilleures amies de la côte.

— C'est bien, prends soin de toi.

— Comment es-tu venu ?

— Idriss m'a déposé.

— Veux-tu que je t'amène quelque part ? J'ai une voiture de location. Je vais en profiter pour passer en ville prendre rendez-vous avec ma deuxième future meilleure amie, l'avocate.

— Tu es vraiment décidée ? Tu es sûre de toi ? Il ne te fera pas de cadeau !

— Mon petit, cette fois c'est moi qui ne vais pas l'épargner. »

Ils partent bras dessus, bras dessous, si heureux qu'ils semblent flotter sur le ponton. En arrivant à la ressourcerie, Mathéo invite Catherine à descendre pour lui présenter Chloé, Idriss et Lili.

« Regarde, j'ai plein d'idées, il y a tant de matières disponibles. J'aimerais détourner les objets du quotidien pour amener l'art dans notre quotidien. Les filles, je vous présente Catherine, ma mère.

— Bonjour Catherine, on range des livres. Vous voulez un peu d'lecture ?

— Pourquoi pas, un bon livre c'est une agréable compagnie et c'est exactement ce dont j'ai besoin.

— Maman, je suis dans le hangar, je vais trier de la ferraille pour mon premier projet.

— "Femmes qui courent avec les loups" de *Clarissa Pinkola Estès*, vous l'avez lu ? demande Chloé. Je vous le conseille. Ce n'est pas un roman, mais toutes les femmes devraient lire ce livre. Et celui-ci, "le dérèglement du monde" d'*Amin Maalouf*, une pure merveille, et très instructif concernant les attentats.

— Je vais suivre vos conseils, je prends les deux. Combien je vous dois ?

— Deux euros.

— C'est tout ! Il y a bien longtemps que je n'ai pas acheté quoi que se soit avec seulement deux euros.

— Notre but n'est pas de gagner de l'argent, enfin juste ce qu'il faut pour payer l'électricité, explique Chloé.

— Vraiment, et les locaux ?

— Ils ont été mis à notre disposition par la communauté de communes après d'âpres négociations. Nous contribuons à réduire les déchets et à préserver l'environnement. Nous travaillons aussi avec les services sociaux qui distribuent des bons d'achat à dépenser ici. Et surtout nous faisons de la sensibilisation dans les écoles. En fait, nous réalisons une partie de leur boulot, vous savez, la COP-bidule et tout le bazar, et ça les arrange bien.

— Mais, et les salaires ?

— C'est une SCIC, avec deux salariés à mi-temps, les autres sont tous bénévoles. Pour nous, l'argent n'est qu'une monnaie d'échange parmi tant d'autres et nous réapprenons à l'utiliser le moins possible. Le partage diminue les besoins de chacun, et proportionnellement augmente la joie de vivre », assure Chloé.

Catherine découvre un monde parallèle, totalement à l'opposé de celui dans lequel elle évolue depuis toujours avec Gabriel. Ce monde où l'argent détermine tout, les rapports

avec les autres et les activités journalières. Un monde où l'on est ce que l'on a. Ici, on lui propose l'inverse. Puisque le temps libre ne lui manquera pas et que se rendre utile fait toujours beaucoup de bien, elle s'imagine déjà venir pratiquer un peu de bénévolat avec Mathéo et ses amis. Après tout, quitte à changer... Puis, Chloé et Lili ont l'air sympathiques, et la gentillesse avec laquelle elles l'accueillent équivaut à un baume cicatrisant sur son cœur déchiré.

« Je suis contente de vous connaître, Chloé. Mathéo m'a parlé de vous comme d'une personne exceptionnelle. Quand je vois ce que vous accomplissez ici, je comprends mieux.

— Je ne crois pas que nous soyons exceptionnels. Peut-être juste un peu plus humains que la moyenne. Mathéo se plaît parmi nous.

— C'est ce qui pouvait lui arriver de mieux, de vous rencontrer.

— À moi aussi, sans doute. Voulez-vous venir manger avec nous demain soir au camp et faire la connaissance de toute la tribu ?

— Merci, cela me ferait tellement plaisir !

— Mathéo sera ravi aussi je pense, comme nous tous. Nous passerons vous prendre en partant d'ici, demain vers dix-sept heures. Cela vous convient ?

— C'est parfait. Qu'est-ce que j'apporte ?

— Ne vous en faites pas, il y a tout ce qu'il faut.

— Non, dites-moi ?

— Une bonne bouteille, puisque vous n'imaginez pas arriver les mains vides. Mais ce n'est pas nécessaire, pour nous, seule la personne compte.

— Je vais embrasser mon fils, merci pour tout, à demain.

— À demain Catherine, bonne journée. »

Catherine s'éloigne en direction du hangar d'où elle ressort ravie dix minutes plus tard, monte dans sa voiture et prend la direction du centre-ville.

« C'est vrai qu'il est sympa ce vieux buffet Lili ! concède Chloé en tournant autour.

— J'le kiffe.

— Tu penses le peindre ou le vernir ?

— J'sais pas, faut voir c'qu'on a en réserve... J'ferais bien des motifs au pochoir...

— Tu as le temps d'y réfléchir, il y a pas mal de boulot avant d'attaquer la peinture... Je vais voir Mathéo deux minutes et je reviens t'aider. »

Chloé trotte sous le ciel clair jusqu'au hangar.

« Hello, t'as l'air de savoir ce que tu veux faire, c'est quoi ? demande-t-elle au jeune homme concentré sur une tige en métal.

— En fait je trie, j'ai envie de commencer par une girouette.

— Une girouette ?

— Oui. Savoir d'où vient le vent et dans quelle direction il nous emmène, ça peut sauver une vie. Une girouette géante, pour dire à tout le monde qu'il ne faut jamais oublier l'essentiel et que l'essentiel n'est pas souvent ce à quoi nous accordons le plus d'importance. Et puis une girouette, ça bouge, c'est de l'art en mouvement.

— Elle me plaît ton idée. Tu as trouvé ce que tu cherchais ?

— Pas du tout. L'avantage ici, c'est que je n'ai pas besoin de chercher, ce sont les choses qui me trouvent. Donc, je ferai avec ce que j'ai.

— Excellent ! J'ai dit à ta mère de venir manger avec nous demain soir.

— Je sais, elle est enchantée. Elle m'étonne. Je n'ai pas le souvenir de l'avoir vue aussi sereine et déterminée de toute ma vie. Elle veut divorcer.

— L'idée n'est pas mauvaise.

— Tu as vu mon père. Vivre auprès de lui ce n'est pas vivre, c'est survivre.

— Dans le meilleur des cas...

— Oui, mais il va être fou de rage. »

Chloé effectue un demi-tour, Mathéo l'attrape par le bras et l'attire jusqu'à lui pour l'embrasser, puis sourit en la regardant s'éloigner. Cette femme dégage une lumière et

une chaleur capables de requinquer n'importe quel moribond. Quelle chance de l'avoir rencontrée en débarquant. L'aurait-il seulement regardée si leur route s'était croisée avant ? Sans doute que non, le hasard a donc bien fait les choses. Mais le hasard existe-t-il vraiment ? Il continue sa tâche tout en réfléchissant à tous les événements récents.

À seize heures, Monsieur Langlois arrive. Depuis un an, il vient deux jours par semaine pour réceptionner les dépôts et assurer l'ouverture jusqu'à dix-huit heures. Aujourd'hui, il n'est pas seul, deux de ses voisins, avec qui il a parlé de la SCIC, ont très envie de s'engager à leur tour dans quelque chose qui a du sens. La révolution continue. Même si plus personne ne balance ses écrans, une métamorphose s'est opérée. Doucement mais sûrement, de plus en plus de gens souhaitent s'investir dans des actions solidaires, humanitaires, environnementales. Les associations sont unanimes, les bonnes volontés affluent. Le changement profond de la société, prôné par Pierre Rabhi, passant par l'évolution des consciences, comme l'avait préconisé cette figure de l'Agroécologie en France, est en train de se réaliser.

Chloé, Lili, Idriss et Mathéo rentrent au camp pour l'émission de radio. Ce soir, c'est au tour de Sylvain de mitonner le repas. Le désherbage s'est bien passé et les jeunes ont préparé des crêpes. Quand Lili et Chloé arrivent au studio, Angèle est en train de raconter comment s'est déroulé son après-midi, et surtout ce qu'elle a appris au jardin. Manu invite les auditeurs à téléphoner pour partager leurs expériences "culturelles" avec Angèle. Lili donne des nouvelles de la ressourcerie et lance un appel concernant des fonds de pots de peinture pour son buffet. Chloé décrit les nouveaux dépôts, en particulier un ensemble de fauteuils en rotin, idéal pour une terrasse, et s'engage à mettre une photo dès ce soir sur le site. Ils passent quelques morceaux de musique sélectionnés par Romane, ce qui ne correspond pas exactement à la programmation habituelle. Les auditeurs qui appellent ont une moyenne d'âge de quatorze ans, une grande première très rafraîchissante. À dix-neuf heures, tout le monde est réuni autour de la table, les enfants sont très fiers et enchantés de leur journée. Manu émet la possibilité de leur ouvrir l'antenne plus souvent. Angèle propose immédiatement de parler du collège le lendemain : « parce que c'est trop nul ! » Tout le monde s'amuse beaucoup à écouter les doléances de cette révolutionnaire en herbe.



« Si nous laissons faire cette gamine, nous aurons bientôt des montagnes de cahiers sur les places publiques ! s'amuse Mathieu.

— Et toi Romane, qu'est-ce que tu en penses ? demande Manu.

— Je fais une playlist de musique pour demain.

— Moi, je sais faire marcher les micros et envoyer la musique, intervient Juju.

— Et bien voilà, avec Juju à la technique, l'équipe est au complet ! Bon ben les gars, je crois que vous êtes en train de vous faire piquer votre place par la nouvelle génération, ricane Mathieu.

— Après tout, pourquoi pas ? Laissons-leur les commandes et allons à la plage ! propose Sylvain.

— En tout cas, c'était un moment délicieux », s'extasie Manu.

Sur ce, Mathieu se lève, ébouriffe Juju et annonce : « Les amis, je rentre. Au fait, j'ai pris rendez-vous chez le notaire pour la semaine prochaine, faut que nous avancions sur le projet concernant la ferme. Chloé peux-tu le noter sur le tableau ? Ce sera jeudi prochain à quinze heures. J'aimerais bien que l'un de vous m'accompagne.

— Bien sûr Mathieu. Je note aussi une discussion à ce sujet demain soir et une autre mercredi prochain pour faire le point avant ton rendez-vous.

— C'est vrai que j'ai eu pas mal de contacts au marché et toi aussi Manu à la radio, non ? renchérit Sylvain.

— Oui. J'ai tout noté quelque part...

— Moi aussi, j'ai vu arriver des projets dans la boîte mail du site, dit Louise.

— C'est bien. Allez, bonne nuit la compagnie.

— Bonne nuit Mathieu, à demain. Tu passeras le matin ?

— Oui, j'emmène les gamins au village chercher le pain, c'est convenu avec les filles et Juju. »

Sylvain et les mômes se collent à la vaisselle avec Louise et Carine. Demain ce sera aux deux frangines de se mettre aux gamelles. Tous les autres ont regagné leurs pénates, le

calme s'est installé dans le camp. Après une journée bien remplie et un bon repas, chacun se retire dans son coin assez rapidement. C'est aussi cela la vie en communauté, des moments d'isolement.

Chloé termine de charger les photos sur le site de la ressourcerie. Elle répond à quelques mails de personnes intéressées par l'appel à projets concernant la ferme et note leurs coordonnées. Un message attire plus particulièrement son attention. Un couple, avec deux enfants, diplômé en agriculture, ayant de l'expérience, veut s'installer en bio pour monter une ferme traditionnelle : vaches, poules, cochons, lapins. Une ferme typique du début du vingtième siècle, celle de ses grands-parents. Il y a aussi une éleveuse de brebis et un naturopathe qui souhaite produire des plantes médicinales. Toutes ces personnes semblent très motivées et compétentes. Le choix ne sera pas facile mais enrichissant humainement. Elle opère déjà une première sélection, ne gardant que l'agriculture biologique, cela avait été précisé, mais il y a aussi quelques demandes en agriculture raisonnée. Quand elle éteint l'ordinateur et propose une infusion à Mathéo, il lui montre ses croquis de girouette.

« J'aime bien celle-ci, avec les formes géométriques.

— Ce sont des idées, je ne sais pas si elles seront réalisables, un point de départ. Demain Idriss doit m'initier à la soudure, j'espère que je ne me suis pas trop mélangé dans le tri des métaux.

— Moi, je resterai ici. Je veux aller glaner des plantes et préparer des sachets avec celles qui sont sèches. Nous en vendrons la semaine prochaine sur le marché. Il va me falloir de la place pour étaler la verveine citronnée, les pieds sont magnifiques, je vais commencer la récolte.

— Elle est délicieuse celle-ci ! Qu'as-tu mis dans ta potion ?

— Mélisse, coquelicot et verveine, cela détend et aide à dormir.

— Parce que tu veux dormir, toi ? »

Il se lève, rejoint Chloé assise de l'autre côté de la petite table, l'enlace et l'embrasse. Elle se blottit contre lui et pose sa tête sur son épaule.

« Tu sais Chloé, la semaine qui vient de passer est la plus heureuse de toute ma vie.

— Vraiment ?

— Tout n'est que pur bonheur ici avec toi. Je vis comme dans un rêve.

— Un rêve que nous faisons tous ensemble et qui du coup devient une réalité. C'est magique ! Il suffit de penser les choses pour qu'elles existent, mais il faut les penser à plusieurs. C'est ce que nous avons tous découvert ici, grâce à cette expérience.

— Il faut le vivre pour le croire.

— Oui, il faut expérimenter pour savoir. Tant que tu ne vis pas les choses elles n'existent pas vraiment, ça reste des concepts, c'est aussi simple que cela.

— En tout cas, d'être tombé sur toi l'autre jour, je n'en reviens toujours pas...

— Sans doute devions-nous nous rencontrer, c'est la vie qui décide. Nous avons quelque chose à faire ensemble qui va nous permettre d'évoluer tous les deux. Nous avons à apprendre l'un de l'autre.

— Pour moi c'est clair, mais toi, qu'est-ce que je peux t'apporter ? Je me sens redevable.

— Quelle drôle d'idée, tu ne me dois rien ! Tu as ressuscité une partie de moi que j'avais laissée mourir. Je n'avais plus fait l'amour depuis des années. Je n'en éprouvais ni l'envie ni le besoin, tu as réanimé ma libido. Crois-moi, c'est précieux.

— Je t'aime Chloé.

— Tututut... Non, tu aimes le bonheur, tu aimes l'état dans lequel tu te sens, tu aimes ce que tu envisages, tu aimes la vie. Moi, tu ne me connais pas. Tu crois que tu m'aimes parce que je suis le déclencheur de tout ça.

— Qu'es-tu en train de me dire, que je ne t'aime pas, ou que tu ne m'aimes pas ?

— Je dis que l'amour c'est pas ça. En huit jours, ou huit semaines, ou huit mois on ne peut pas aimer quelqu'un. On peut simplement avoir envie de continuer de l'accompagner et partager des moments avec lui. L'amour n'est ni un besoin, ni une envie, ni un coût, l'amour c'est un cadeau ! Aimer quelqu'un c'est lui donner tout en échange de rien. Et je crois que pour en arriver là, c'est long. Aimer implique beaucoup

d'engagements, cela ne devrait jamais être dit à la légère... Pour moi l'amour c'est un gland, dit-elle avec malice. Il faut beaucoup de temps pour qu'une toute petite graine devienne un chêne solide et vigoureux. Il faut beaucoup d'attention, de soin et de persévérance. Si le mot amour n'était pas utilisé à tort et à travers, cela éviterait bien des malentendus et bien des souffrances. Moi, je ne veux vivre l'amour qu'un jour après l'autre, au présent seulement, et que tous ces moments remplissent ma vie.

— Comment te dire ce que je ressens pour toi, si je ne peux pas te dire que je t'aime ?

— En t'efforçant d'entrer dans les détails, tout en finesse et avec précision. Par exemple, je peux te dire que là, tout de suite, je suis bien, blottie dans tes bras, que cela me détend, me rassure, que je me sens en sécurité. Je peux te dire que j'aime ton odeur, ton visage, ce que je vois dans tes yeux. Que je désire sentir ta peau contre la mienne, ton corps dans mon corps et m'endormir près de toi. »

Mathéo, ému et troublé, soulève Chloé et l'emmène dans la chambre. Il est fou de désir pour cette femme qui sait déclencher chez lui des explosions de sensations. Elle lui transmet une vision des choses qui transforme tout en or pur.

Sur le bateau, Catherine, pensive, prend son petit déjeuner. Elle contemple l'étendue d'eau qui bouge sous elle et remplit l'horizon. Quel étrange paradoxe de se sentir sereine face à la puissance de cette énorme masse liquide magnifique et envoûtante. Dans les moments où le désespoir nous engloutit, seule la force de la nature arrive à nous réconcilier avec la vie et avec nous-mêmes. La beauté nous guide de l'improbable vers le possible. Elle est le mystère qui nous inspire, grâce à elle nous ressentons notre âme au travers de nos sens, comme l'exacte réplique du beau et du bon. Prendre le temps de regarder c'est augmenter nos chances de découvrir le plaisir, de voir simplement l'essentiel, se dit-elle. Ce matin, elle redevient actrice sur la scène du monde, consciente d'avoir un rôle à jouer dans cette pièce, où soudain la possibilité d'une vie plus belle fait sens. La brève rencontre de la veille avec son avocate s'invite dans ses pensées. Son conseil, d'ouvrir immédiatement un compte et d'y déposer des fonds, l'intrigue. Docile, elle s'est rendue directement dans une banque et y a transféré la somme correspondant à l'héritage de ses parents, décédés l'année précédente. Elle se demandait à quoi bon, puisque leurs comptes étaient communs. Maintenant elle comprend, si elle a pu si facilement effectuer cette opération, alors Gabriel, lui aussi, peut vider tous les comptes en un fragment de seconde, c'est ce que son avocate redoute. "Les divorces ressemblent plus à de véritables combats qu'à de simples partages", tels ont été ses mots. Dès qu'il apprendra qu'elle le quitte, il la mettra sur la paille, sans l'ombre d'un scrupule. Elle prend conscience de n'avoir aucune rentrée d'argent personnelle, de n'être qu'un objet qui appartient à Gabriel, de dépendre totalement de lui. Elle s'est laissé enfermer, elle y a consenti. Comme tant de femmes, depuis la nuit des temps, elle n'est qu'une prisonnière avec pour geôlier son mari. Comment a-t-elle pu passer au travers de la libération féminine ? Elle va devoir mener seule ce combat à retardement. Catherine frissonne. Elle ne doit pas se laisser envahir par la peur, ne doit pas renoncer. Elle va s'évader, elle ne réintégrera pas sa cage dorée ! Elle décide de réunir toutes les informations sur leurs biens matériels. Sur internet elle trouve une agence de leur banque à Biarritz, appelle et obtient un rendez-vous dans la journée. Il faut avancer ! Tant que Gabriel pensera qu'elle

est juste venue voir Mathéo, elle aura le champ libre. La meilleure défense c'est l'attaque ! Elle saisit son portable, il ne répond jamais à ses appels, il n'a pas une minute à lui consacrer, et effectivement après cinq sonneries elle s'adresse à sa messagerie : « Gabriel, je cherche Mathéo ! J'ai effectué un virement sur un compte et quand je l'aurai trouvé je lui donnerai cet argent ! Je te connais, tu vas lui couper les vivres et je ne suis pas d'accord. Je ne sais pas quand je rentrerai. » Elle se ressert une tasse de thé. Il n'y a pas de salle de bain sur ce bateau, elle va devoir se contenter d'une toilette à l'ancienne. Mais après tout, à la guerre comme à la guerre ! Cela lui rappelle pour la deuxième fois ses vacances en famille au camping. Ces souvenirs reviennent de loin... Catherine se redresse un peu, l'important c'est le présent, ce soir elle découvrira où et avec qui vit son fils. Elle se sent pleine d'espoir, capable de tout transformer, elle a l'impression d'avoir aujourd'hui vingt ans de moins qu'hier. Un nuage passe devant le soleil et le ciel s'assombrit, elle le regarde tristement et murmure : « Tifenn, ma chérie, tu me manques tellement... » Une goutte d'eau salée ruisselle le long de sa joue, glisse dans le sillon d'une ride, et finit sur ses lèvres. Depuis hier elle n'a pas pris une seule de ses pilules et ses émotions la submergent. Pas question de replonger dans cette petite anesthésie. Elle aussi n'est qu'une droguée, une camée aux antidépresseurs, aux anxiolytiques, à cette camisole chimique que le médecin, complice des laboratoires pharmaceutiques, lui prescrit depuis plus de dix ans... Elle doit tout de suite occuper ses mains avant que le chagrin ne s'empare d'elle et ne la tétanise. Direction le cabinet de toilette ! Elle se lave au gant dans l'évier de poupée, puis se maquille légèrement. Face à la glace elle se reprend, bientôt ce sera adieu pilule et maquillage et bienvenue à l'authentique Catherine. Depuis toutes ces années, elle a failli mourir étouffée par la pression du regard des autres, sacrifiée sur l'autel de la représentation. L'enfant, qu'elle a été, est en train de reprendre de l'oxygène et c'est tout son corps qui respire. Cette petite fille oubliée revient dans la course et ses yeux candides et bienveillants se posent sur la femme de cinquante-huit ans qu'elle est devenue. Ensemble, elles vont retrouver leur chemin. Après tous ces égarements, ces détours inutiles et destructeurs, elles vont sortir de cette impasse nauséabonde et s'ouvrir à un autre monde. Dans le miroir de sa trousse à maquillage, c'est le sourire espiègle de l'enfant qui se dessine par-dessus son visage ridé. Son portable sonne, la photo de Gabriel apparaît. Catherine le regarde, laisse sonner, et pour la

première fois depuis qu'ils sont mariés, elle ne lui répond pas.

« Bon sang, Catherine, qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Cette fois-ci tu perds complètement la tête. Tu veux donner tout cet argent à un drogué qui vient de se faire récupérer par une secte ! Tu as déjà laissé ta fille mourir, tu veux aussi achever ton fils ?! Prends un taxi et rentre immédiatement ! » Qu'est-ce qu'elle fabrique cette folle ?! Qu'est-ce qu'il a fait pour mériter une famille pareille ? Cette fois, elle dépasse les bornes ! Depuis plusieurs années, il est persuadé que ce serait mieux pour tout le monde qu'elle soit enfermée, il est évident que le moment est arrivé, il ne la contrôle plus. Énervé, il appuie sur le bouton de l'interphone et ordonne à son assistante de joindre son avocat et de lui passer l'appel.

Le rendez-vous de Catherine se déroule bien. Une jeune conseillère la reçoit et lui fournit toutes les informations qu'elle demande sans opposer de difficultés. La jeune femme tique un brin lorsqu'elle constate un mouvement de fonds vers la concurrence, mais se contente de satisfaire ses demandes et lui imprime les états de tous leurs comptes. À l'heure du déjeuner, Catherine s'installe en terrasse dans le centre de Biarritz et commande une salade. Elle épie un couple de sa génération, assis deux tables plus loin. Des gens ordinaires, ils se parlent gentiment, se sourient, ils ont l'air heureux. Elle pense aux feuillets dans son sac, tout cet argent qui ne fait pas le bonheur, ne l'a jamais fait et ne le fera jamais... Maintenant elle va laisser son avocate s'en occuper et entamer la suite. Son repas se termine par deux boules de glace à la pistache avec du chocolat chaud et de la chantilly, un dessert qui ravit la Catherine de dix ans qui l'habite. Elle retourne à sa voiture, mais au lieu de regagner le bateau, elle se saisit du livre de *Clarrissa Pincola Estès*, opère un crochet dans une boutique, enfile un maillot de bain et achète une serviette. Il fait doux, le ciel est voilé, c'est l'idéal pour lire sur la plage. Les grandes vacances commencent.

À midi, Gabriel consulte leur compte courant afin de savoir dans quel hôtel sa femme est descendue, mais à part un retrait d'argent liquide, elle n'a effectué aucune opération avec sa carte bleue. Il tente de faire opposition au virement mais le délai est dépassé. Quelle journée de merde ! Son téléphone sonne.

« Oui ! » décroche-t-il agacé.

— Maître Fabre est au tribunal pour une audience, on m'a assuré qu'il vous contacterait dès que possible. Votre rendez-vous pour le déjeuner vient d'arriver.

— Faites patienter. »

Gabriel se laisse tomber lourdement contre le dossier de son magistral fauteuil. Il est impératif qu'il se ressaisisse, ce repas est important, ce sont de gros clients potentiels et les négociations sont difficiles. La panne et toutes ces heures de travail parties en fumée ont entraîné une baisse du chiffre d'affaires de la chaîne. Cet événement sans précédent a déclenché un véritable cataclysme, le monde des médias est sur les dents. Vendre du temps d'antenne pour la publicité, avec les montagnes de téléviseurs qui apparaissent à tous les coins de rue, est devenu impossible. Déjà que l'arrivée d'internet avait considérablement réduit ses confortables revenus publicitaires, là ce n'est plus la crise, c'est l'apocalypse. Gabriel n'a pas très bien compris ce qui s'est passé, on a beau lui expliquer qu'ils ont été la cible de hackers, des passionnés à la pointe de la technologie qui ont réussi à pirater tous les systèmes médiatiques télévisuels et à stopper les programmes, cela lui semble de la pure science-fiction. Ils avaient pensé à un attentat terroriste de Daesh, puis ils ont tous reçu ce message de revendication : *« Nous vous rendons l'antenne, mais faites-en bon usage ! Œuvrez pour la collectivité ou bientôt vous n'existerez plus. Que choisirez-vous, une collaboration en douceur dans l'intérêt de tous, ou votre disparition programmée ? Hackers for a human world. »* Pour le moment les médias ne l'ont pas relayée, mais cette information ne tardera pas à filtrer. Chacun piaffe dans son coin, le microcosme des responsables de chaînes et leurs gros actionnaires sont traumatisés. Au vu du message cela ne vient pas de l'extérieur, le ver est dans le fruit. Ces hackers semblent être un groupuscule de militants révolutionnaires anticapitalistes, altermondialistes, anarchistes, les triples A, ironisent les banquiers entre eux. En réalité, personne n'est en mesure d'expliquer comment, techniquement, ils ont réussi à prendre le contrôle de tous les serveurs en même temps. Une chose est sûre, ils peuvent recommencer... De toute façon, ils ont déstabilisé tout le haut de l'édifice et il reste à peine un quart des téléspectateurs devant leur poste. Les répercussions de cette secousse du monde médiatique au monde politique sont inquiétantes. Les élites tremblent à l'idée de ce qui pourrait advenir si une telle attaque se reproduisait. La menace a déclenché un



mouvement de panique qui se propage au sein des élus du peuple. Certains commencent déjà à adopter des idées anti-libérales pour tenter de sauver leur peau et leur siège. Ils sont terrifiés, paniqués. Cette simple perspective les amène à se demander s'il ne serait pas plus sage de se mettre rapidement au service de l'intérêt général, ce pour quoi ils ont été élus, finalement. Gabriel essaie, lui, de garder son calme. Il est persuadé que les chaînes vont sécuriser leurs réseaux informatiques et que tout va rentrer dans l'ordre. C'est d'ailleurs, ce dont il a réussi à convaincre ses clients et il revient plutôt satisfait de son déjeuner. Son assistante lui signale que maître Fabre a essayé de le joindre, Gabriel le rappelle immédiatement et lui explique sa situation.

« Si je comprends bien, vous souhaitez entamer des démarches pour placer votre femme et votre fils dans des institutions spécialisées ? résume l'avocat.

— Voyez-vous une autre alternative, Maître ? s'impatiente Gabriel.

— C'est une grave et lourde décision, monsieur Bertrand, répond impassible l'homme de loi.

— C'est une décision qui s'impose. J'attends de vous que vous fassiez le nécessaire.

— J'aimerais bien, mais ce n'est pas de mon ressort. Avez-vous contacté son médecin ?

— Que voulez-vous que je lui dise ? Malgré la somme d'argent considérable qu'il a encaissé ces dernières années, le résultat est plus que décevant ! Je n'ai jamais eu confiance en ces psychiatres.

— Je comprends votre douleur, Monsieur Bertrand, mais si quelqu'un peut ordonner rapidement le placement de votre femme, c'est lui. Moi, je ne peux rien. D'autant plus que ce n'est pas ma spécialité. D'ailleurs, je peux vous recommander un confrère.

— Bon, donnez-moi les coordonnées de ce confrère que j'en finisse.

— Je vous les envoie par mail. Je reste à votre disposition bien sûr.

— Bien sûr, au revoir Maître.

— Bonne journée, monsieur Bertrand. »

Bonne journée, tu parles ! Comme si j'avais le temps de m'occuper des conneries de ma femme et de mon fils, marmonne Gabriel excédé.

« Audrey, trouvez-moi le numéro de téléphone du psy de ma femme.

— Mais monsieur...

— Débrouillez-vous ! »

Catherine est impressionnée par ce qu'elle lit, ce bouquin tombe à pic, c'est vraiment génial. Elle a le sentiment pour la première fois de sa vie d'être comprise, d'appartenir à un clan. Ce livre parle à son instinct, *Clarissa* arrive à communiquer avec la "femme sauvage" qui est en elle. Pour Catherine c'est une évidence, elle est d'accord, elle est "la loba", la louve. Elle jette un œil à sa montre, le temps passe vite quand on est bien. Seize heures, elle se redresse, s'assied en tailleur et reste encore quelques minutes face à l'océan, sauvage, lui aussi. Puis elle se rhabille et secoue sa serviette, à dix-sept heures Mathéo va passer la récupérer. Elle rentre au bateau. Sur la route elle s'arrête acheter une caisse de bon champagne. Elle se sent vivante, à sa place, forte, galvanisée par sa lecture et par ce qu'elle a entrepris ces dernières quarante-huit heures. Son fils apparaît au bout du ponton, lui fait un signe de la main. Comme la veille, il est radieux.

« Comment vas-tu maman ?

— Très bien. Et toi ?

— Impeccable. Tu es prête ? Les autres sont rentrés mais nous avons le temps. As-tu quelque chose à m'offrir ? Je meurs de soif.

— Allons boire un verre quelque part, je t'invite.

— Qu'as-tu fait de ta journée ?

— Plein de choses, mon chéri, toutes agréables, et je suis contente de passer la soirée avec tes nouveaux amis.

— Installons-nous en terrasse.

— Si tu veux. Comme je suis bien, loin de Paris.

— Et de papa ?

— Oui, et de Gabriel. Tiens d'ailleurs, il a laissé un message que je n'ai pas écouté...

— Il sait que tu le quittes ?

— Pas encore, j'avais quelques précautions à prendre et des détails à régler avant de le lui annoncer. »

Catherine écoute Gabriel éructer avec méchanceté des mots comme des coups de couteau. Une lueur d'animal féroce traverse son regard. Elle éteint son portable.

« Je vais laisser le soin à mon avocate de lui faire part de ma demande de divorce. Je ne veux plus l'entendre !

— J'ai du mal à te reconnaître.

— Sans doute parce que, comme toi, je ne suis plus la même. Raconte-moi, ta journée ?

— Super, j'ai commencé à souder. Je m'éclate, et demain j'aurai bien avancé sur ma girouette, je suis content de moi.

— Tu souhaites vraiment rester ici, n'est-ce pas ?

— Je ne me pose même pas la question. Enfin si, parce que je dois trouver une solution d'hébergement. Chloé m'accueille mais il me faut un autre point de chute. Une solution durable pour avoir une chance d'intégrer l'aventure, m'investir correctement dans la ressourcerie et obtenir la validation de mon projet par la communauté.

— Moi aussi, je cherche un logement. Le bateau c'est plus amusant que l'hôtel, mais j'ai envie de m'installer dans un petit chez-moi. Par ici, avec une place pour toi... Pourquoi pas ?

— Ah ben, je ne dis pas non ! Mais, je n'ai pas d'argent, je ne veux pas vivre à tes crochets. Il est plus que temps que je sois indépendant.

— De dépendant à indépendant, cela prend un peu de temps... Ne t'en fais pas, nous trouverons un arrangement.

— Merci Maman. Tu sais, je m'inquiète pour toi. Ce divorce, j'ai peur de la réaction de papa...

— Nous en avons bien assez bavé à cause de lui et de la vie qu'il nous a fait mener, tout cela pour sa carrière. La roue tourne mon fils. De l'argent, j'en ai à ne savoir qu'en faire, cela financera notre indépendance ! C'est lui qui nous doit quelque chose. Son argent c'est aussi le mien, le tien et celui de ta sœur. Nous devons bien cela à Tifenn... Si elle

peut nous voir, je veux qu'elle soit fière de nous ! Je vais remettre les choses en ordre. Je comprends que tu sois sceptique. Je n'ai pas toujours fait ce que j'aurais dû. Maintenant, c'est moi qui décide et ton père pourra bien s'agiter autant qu'il voudra, je m'en fous.

— Je ne t'ai jamais entendu parler comme ça.

— C'est bien dommage et j'évite de me le reprocher. Je préfère regarder devant plutôt que derrière. Vivons le présent et vivons-le bien. Tous les trois nous sommes les dommages collatéraux de sa réussite. Nous, nous l'avons aimé. Lui, ce qu'il aime c'est l'argent et le pouvoir. Je vais frapper là où ça fait mal. Tu sais, ta disparition m'a achevée, ces derniers mois j'ai vécu en enfer. Mais ton retour, de te voir si heureux, c'est aussi mon retour à la vie, le cauchemar est terminé. Tu es passé à l'action, maintenant c'est à mon tour. J'ai douté de toi, je t'ai cru mort, j'ai imaginé le pire... Ne fais pas la même chose avec moi, s'il te plaît, fais-moi confiance !

— Quand je vois la lionne que j'ai en face de moi, mes doutes et mes inquiétudes s'effacent.

— Pas une lionne, une louve ! On va rejoindre tes amis ? »

Au camp, Manu, Sylvain, Idriss, Lili et Chloé terminent de répondre aux questions des auditeurs. Le dernier appel concerne « l'expérience ». Une auditrice envisage de créer une communauté participative, comme la leur, sur un domaine de plusieurs hectares dont elle vient d'hériter. Elle souhaite des renseignements concrets sur leur organisation. Sylvain l'invite à venir vivre avec eux le temps de se rendre compte sur place du fonctionnement.

Louise, Carine, Mathieu et les trois jeunes sont installés sous l'appentis, le charbon de bois est prêt pour les grillades. Quand Mathéo et Catherine descendent de voiture, les autres arrivent du studio.

« Bonsoir Catherine, venez, l'accueille Chloé. Je vous présente la maman de Mathéo que j'ai invitée à dîner avec nous, annonce-t-elle.

— Bienvenue Catherine, asseyez-vous. Je suis Mathieu, enchanté.

— Merci Mathieu, je m'attendais à n'être entourée que par de la jeunesse...

— Ici, vous oublierez vite les différences d'âge. Depuis trois jours, je passe mon temps

avec ces trois-là, donc en ce moment j'ai environ douze ans d'âge mental.

— C'est drôle, depuis ce matin, j'ai moi aussi l'impression d'en avoir dix et c'est très agréable !

— Tout à fait d'accord. Ce soir, nous discutons de mes projets. Je suis propriétaire d'une ferme à deux kilomètres, ainsi que de cette maison et des terrains alentour. Nous cherchons une solution pour que je cède tout ça aux gens ici présents et que je profite enfin de ma retraite.

— Vous êtes agriculteur ?

— Oui. Et vous ?

— Moi aussi, je prends ma retraite. J'étais femme au foyer et je divorce, ironise-t-elle.

— Vous êtes venue ici pour voir votre fils ? Il nous a un peu expliqué sa vie, c'est un bon gars !

— Vous êtes bien la première personne à me parler de Mathéo en ces termes.

— Vraiment ?

— Je vous assure. Et c'est très agréable à entendre ! »

L'ambiance est décontractée. Comme d'habitude, ça rigole et ça se taquine. Manu, assis face à Catherine, décide de lui expliquer rapidement ce qui se passe dans ce campement : la radio, l'émission, le site internet, le jardin, les marchés, la ressourcerie, les tisanes, les yourtes, les mobile homes, la maison...

— Ça ressemble à une belle aventure humaine, s'extasie la nouvelle venue.

— Oui, enfin, tout n'est pas rose, tempère Manu. Ce n'est pas facile de vivre en communauté. Ce qu'il faut bien comprendre et mettre en pratique c'est que nous avons tous besoin de nous écouter les uns les autres pour que cela fonctionne. La première de toutes les règles c'est le respect : respect de soi, respect des autres et respect de la nature.

— Tout à fait ! s'exclame Sylvain. D'ailleurs, c'est même d'abord le respect de la nature, notre mère nourricière...

— STOP ! hurle Louise en levant les bras au ciel. Si nous le laissons démarrer nous ne

l'arrêterons plus et nous serons bons pour un cours complet de jardinage. Alors, plus que des mots, si tu allais nous chercher tes magnifiques fruits rouges pour le dessert Sylvain ? »

En deux temps trois mouvements, la table est débarrassée et les saladiers de fraises et de framboises apportés de la cuisine.

« J'propose que nous démarrions la discussion, lance Lili. Donnons-nous deux heures, ça m'paraît pas mal. Qu'est-ce qu'vous en pensez ? J'me porte volontaire pour prendre les notes. Qui prend la cloche ?

— Moi, déclare Chloé. Pour Mathéo et Catherine qui découvrent, j'explique : la cloche est là afin de demander le silence quand parfois les discussions deviennent confuses. Puisque c'est une réunion à l'initiative de Mathieu, c'est lui qui tient le bâton de parole. Il commencera à parler, ensuite, quand quelqu'un souhaitera intervenir, il lèvera la main. On ne doit s'exprimer que lorsqu'on a le bâton. Mathieu décidera à qui il le transmettra. Par contre, vous deux, vous ne pouvez pas interférer, vous êtes nos invités, des observateurs. C'est parti, Mathieu nous t'écoutez.

— Comme vous le savez tous, je veux mettre les choses au clair, des fois que la grande dame me faucherait par surprise. Ce que vous construisez ici est remarquable et je veux que vous puissiez continuer après mon départ. Je n'ai pas d'enfant, je veux que tous les papiers soient faits de mon vivant pour être absolument certain, qu'à ma façon, moi aussi, j'œuvre à cette extraordinaire expérience. J'ai donc pris rendez-vous chez mon notaire mardi prochain. Il faut que nous réglions cette affaire au plus vite. Je veux que la ferme reprenne une activité. Vous tous ici, sur ce morceau de terrain, dans et autour de cette maison, vous avez montré de quoi vous êtes capables. Vous êtes tous et toutes de belles personnes, et pourtant au départ je n'étais pas convaincu, dit-il en direction de Catherine. Je veux que vous puissiez poursuivre ce que vous avez commencé. Je veux que d'autres viennent nourrir vos rêves. Je veux continuer de vivre dans la maison sur la ferme jusqu'à mon dernier souffle, à vos côtés. Alors comment faisons-nous ? »

Louise lève la main et Mathieu lui passe le bâton.

« Merci Mathieu, sans toi rien de tout cela n'aurait été possible ! Nous avons un peu

regardé sur le net avec Chloé et plusieurs solutions sont envisageables. La première serait une vente en viager, mais c'est un peu compliqué. Cela remet en cause tout notre fonctionnement. Devenir propriétaire alors que nous militons pour que la terre n'appartienne à personne et que seule la propriété d'usage s'applique, cela ne cadre pas avec nos principes. La seconde pourrait résoudre le problème, nous avons contacté une association qui travaille à sauvegarder l'activité paysanne. Ils achètent des fermes et les mettent en gérance, ça permet à de jeunes agriculteurs de démarrer une activité, en bio, sans passer par les banques. L'idée c'est de sauver les petites exploitations de la spéculation des terres agricoles qui finissent par toutes appartenir à de gros, très gros propriétaires. Notre présence sur les lieux sort du cadre par rapport à leur fonctionnement habituel, mais ils sont prêts à venir nous rencontrer pour en discuter. »

Idriss lève la main, Louise lui passe le bâton.

« En gros, cette association achèterait le domaine et nous le louerait en gérance ? »

Chloé lève la main, le bâton circule.

« C'est l'idée. Mais nous devons peut-être monter une SCIC, comme pour la ressourcerie. »

Sylvain, Manu et Lili lèvent la main. Chloé pose le bâton sur la table et Sylvain démarre :  
« Cela me paraît une bonne idée, presque trop facile, s'inquiète le jardinier.

— Une SCIC, non, non, non ! La ressourcerie c'est différent. Ici nous y habitons !

— Tu as raison Lili. Comment intégrer l'expérience et tous ses satellites dans le cadre d'une SCIC ? Est-ce bien le but ? » ajoute Manu.

Chloé agite la cloche et reprend le bâton.

« Peut-être que nous devrions rencontrer les gens de l'association avant d'aller plus loin. Ils nous proposent un rendez-vous lundi. Ils viendront ici pour mieux se rendre compte. Qui est "pour" ? »

Toutes les mains se lèvent, sauf celle de Mathieu. Chloé lui tend le bâton.

« Une association ? Je ne suis pas très chaud. Faudrait pas qu'on se fasse bernier et qu'ils revendent tout une fois que j'aurai signé. »

Louise, lève la main. Mathieu lui tend le bâton.

« T'inquiète pas, les rencontrer ne nous engage en rien. On les écoute et on verra après ?  
C'est une assoce qui a une bonne presse.

— Le viager me semble plus prudent, quand-même, répond Mathieu à qui Louise a rendu le bâton. Mais bon, puisque vous êtes tous d'accord, rencontrons-les.

— Adopté, à l'unanimité, note Lili dans le cahier.

— Maintenant autre chose, poursuit Chloé. Nous avons des réponses pour l'appel à projets. Un couple, avec deux enfants, voudrait s'installer pour monter une ferme traditionnelle en bio. J'ai aussi une célibataire pour un élevage de brebis et un naturopathe, producteur d'herbes médicinales et aromatiques, diplômé en botanique. »

Manu lève la main.

« J'ai eu, également, des contacts à la radio. Un couple pour une safranière et deux nanas pour un élevage de chèvres et de poules. »

Mathieu demande le bâton.

« La safranière ce n'est pas possible. La terre ne convient pas. Enfin, je veux dire, c'est trop grand, ou alors, il faudrait juste cultiver la parcelle au Priou. »

Louise et Idriss lèvent la main, Mathieu pose le bâton sur la table.

« Les poules, les chèvres, Mathieu t'en pense quoi ? demande Louise.

— Je ne sais pas, pourquoi pas, c'est possible, tout le reste est envisageable. Il faut privilégier ce que nous pouvons entreprendre avec les bâtiments existants.

— Peut-être, oui, acquiesce Louise.

— C'est sûr, même ! » enchérit Idriss.

Chloé agite la cloche et reprend le bâton avant que le débat ne se lance entre Louise et Idriss.

« Logiquement, le plus simple serait ce couple, avec leur projet de ferme traditionnelle », dit-elle.

Louise lève la main.



« Quel âge ont les enfants ?

— Dix-huit mois et trois ans, je crois, précise Chloé.

— Sans passer, encore une fois, pour la chieuse de service, deux mômes dans le camp, puisqu'ils habiteraient ici avec nous, cela ne me fait pas sauter de joie », ose Louise.

Sylvain demande le bâton.

« Les brebis, quel âge la célibataire ? demande-t-il en tendant le bâton à Chloé

— Très drôle, Sylvain ! Moins de trente. Bon, que faisons-nous ? Nous les rencontrons tous ? »

Manu lève la main et récupère le bâton.

« Il faut que Mathieu soit présent. Si tu es d'accord Mathieu ? Tu leur fais faire le tour du propriétaire. Puis, nous buvons un coup ici, avec eux, à l'heure du repas. Quand nous les aurons tous rencontrés, nous déciderons. »

Mathieu lève la main, le bâton circule.

« Cela me paraît bien, mais faut pas oublier qu'eux, leur but, c'est peut-être de gagner de l'argent ! »

Idriss demande le bâton.

« Tu as raison. Ce que nous voulons, c'est que la ferme redémarre, mais dans l'esprit du camp. La nouvelle activité nous concernera tous, il faudra donner la main et les gains devront rejoindre le pot commun. Il faut vraiment valider cela avec les nouveaux. L'objectif c'est de vivre en harmonie avec la nature et les autres. »

Mathieu lève la main, Idriss lui rend le bâton.

« Il faut les rencontrer. Voyons tout le monde, sauf le safran ? Qui est "pour" ? »

Toutes les mains se lèvent.

« OK, à l'unanimité », prononce Lili en notant.

Chloé lève la main et récupère le bâton.

« Je m'occupe de confirmer le rendez-vous avec l'association lundi. Pour les autres, je les

contacte, je tâte le terrain niveau motivation et je propose un rendez-vous à ceux qui adhèrent à l'expérience. Il est vingt-deux heures quinze, les amis : fin de la séance. »

Lili récupère le bâton, la cloche, puis range le matériel dans le bureau du salon avec le cahier où elle a pris les notes.

« Qui veut une tisane ? demande Chloé. Catherine ?

— Avec plaisir, je peux vous aider ?

— Si on se tutoyait ? Ce serait plus sympa. Je veux bien un coup de main pour amener les tasses. Les autres ? Oui, à l'unanimité, c'est parfait ! »

Mathieu, comme tout le monde, sourit bêtement. Il adore ces petites séances de parole sans bâton rompu, si démocratiques et tellement efficaces. Mathéo interrompt sa béatitude : « Belle démonstration d'efficacité, mais cela me met la pression. Je n'avais pas imaginé ça comme cela, vos réunions...

— Ne t'en fais pas. Tu la programmeras quand tu seras prêt, ta petite discussion, tout se passera bien.

— Mathieu, ma mère cherche une maison à louer dans le coin, tu n'aurais pas un plan ?

— Euh... Je ne sais pas... Faudrait poser la question à Jules. C'est la gazette du coin. Elle cherche quoi ?

— Ben, une baraque avec piscine, jacuzzi et tout le tintouin. »

Les sourcils de Mathieu se soulèvent puis se froncent.

« Mais non, je plaisante ! ricane Mathéo. Une maison agréable, avec un jardin, mais aussi deux chambres, c'est important. Tu comprends, si Chloé se lasse de moi, je pourrais aller dormir chez ma maman. »

Mathieu secoue la tête de droite à gauche en pinçant les lèvres.

« Je vais me renseigner. Mais où est-elle, en ce moment, à l'hôtel ?

— Non, elle s'est installée sur le voilier. »

Chloé arrive avec deux énormes théières.

« Je vous propose mélilot, coquelicot et aubépine. Est-ce qu'il y en a qui ont du mal à

digérer ?

— Pourquoi ? Tu nous sors une gnôle avec la tisane ? la taquine Idriss.

— Non, espèce d'alcool. Je rajoute juste de la badiane, mon GROS.

— Sacrée Chloé, tu me feras toujours rire avec tes potions magiques, pouffe-t-il. Oui, mets de la badiane dans celle-là, je vais en prendre.

— Alors Mathéo, ton initiation à la soudure ? s'enquiert Louise.

— Bien, pas évident, mais je crois que je vais me débrouiller.

— Nous verrons demain, mon pote, à huit heures trente sur le pont ! précise Idriss.

— Pas de problème.

— Moi aussi je vais à la ressourcerie avec vous demain, case Louise. Préparer les caisses pour la brocante de dimanche.

— Cool ma Louissette, j'ai commencé hier, l'informe Chloé.

— Moi, d'main j'reste là, enchaîne Lili. C'est moi qui suis aux gamelles.

— Qu'est-ce que tu vas nous cuisiner de bon ? se renseigne Sylvain.

— Aucune idée. Qu'est-ce t'as mis dans la souillarde ?

— Plein de beaux légumes. Et demain soir, nous aurons des moules. Un troc avec le poissonnier.

— Super ! Sur ce, j'vous laisse, j'suis crevée », déclare Lili.

Manu, Sylvain et les mômes s'esquivent également. Chloé et Louise lavent la vaisselle. Catherine leur propose de l'essuyer, mais elles refusent et lui suggèrent de se détendre dans la balancelle. Mathieu en profite pour se renseigner : « Alors Catherine, vos impressions sur l'endroit où Mathéo s'est échoué ?

— Je comprends qu'il soit heureux. Il ne pouvait pas mieux tomber.

— Je suis content que tu sois là, avec nous, maman.

— Moi aussi, Catherine, je suis content que vous soyez là. Vous aviez raison, notre génération manque un peu de représentants.

— C'est très gentil.

— Vous pouvez dormir ici, Catherine, propose Chloé de retour de la cuisine. Il y a une chambre très confortable pour les invités dans la maison.

— Merci, je ne dis pas non. Et si, en plus, je pouvais prendre une douche, ce serait le grand luxe.

— Mais bien sûr. Venez, je vous montre.

— Je vais, moi aussi, aller dormir. Mathéo, tu m'aides à mettre Mouche dans les brancards ?

— Ouah, moi les chevaux...

— Quoi ? Tu en as peur ? Viens m'aider, tu auras appris quelque chose aujourd'hui.

— À mettre un cheval dans une charrette ?

— Non, que le cheval est le meilleur ami de l'homme, gamin. »

Quand Mathieu et Mathéo reviennent avec les équidés, les sourcils de Catherine forment deux grandes pyramides au-dessus de ses yeux écarquillés.

« Le percheron, c'est Mouche et son inséparable ami, c'est l'âne Gaby, lui explique Chloé. Mathieu a vendu sa voiture et ne se déplace plus qu'avec eux, pour le plus grand bonheur des enfants du coin.

— Ma chère Catherine, à demain, passez une bonne nuit, lance Mathieu. Chloé, fais de beaux rêves, toi aussi Mathéo.

— Bonne nuit Mathieu, claironne Chloé et Mathéo.

— Merci Mathieu pour votre agréable compagnie. Bonne nuit à vous aussi », ajoute Catherine conquise.

Mouche démarre lentement et sort de la cour, au pas. Ils entendent, quelques minutes encore, le cliquetis des sabots de son petit trot sur le goudron. Chloé et Mathéo laissent Catherine s'installer dans la maison. Ils regagnent le mobile home et ne mettent pas longtemps à s'endormir dans les bras l'un de l'autre.

Le lendemain, à presque neuf heures, Catherine émerge d'une nuit réparatrice et rejoint Lili sur la terrasse.

« Bonjour. Thé, café, tartines, miel, confiture, fruits ? Servez-vous, tout est sur la table, l'invite celle-ci. Manu, Carine et les mômes font la grasse mat. Ah, tiens, v'là Mathieu ! Il est en avance...

— Bien le bonjour, mesdames.

— Les gamins n'sont pas encore l'vés... T'es tombé du lit ?

— Sers-moi un thé veux-tu, au lieu de poser des questions, mon petit. Bien dormi, Catherine ?

— Merveilleusement.

— Mathéo m'a dit que vous cherchiez un logement.

— Oui, le voilier c'est agréable, mais j'ai décidé de m'installer par ici. Il me faut donc quelque chose de plus... conventionnel.

— Si cela vous dit, venez avec moi et les enfants chercher le pain au village. Je vous invite à boire un café chez Jules, mon ami qui tient le bistrot. Nous lui parlerons de vos projets, s'il y a une bonne affaire, il sera au courant.

— Avec plaisir, c'est adorable. Je vous avoue que je meurs d'envie de monter dans votre carrosse.

— Je m'en doutais un peu... En attendant que les enfants se lèvent, voulez-vous visiter ma ferme ? C'est à dix minutes en calèche.

— Oh oui, je suis prête dans un instant ! »

Gabriel est fatigué. L'appartement vide et le lit pour lui tout seul le remplissaient de joie la veille au soir, mais la chaleur du corps de sa femme lui a manqué. Il a passé une mauvaise nuit. Ce soir, si elle n'est pas rentrée, il ira dormir chez sa maîtresse ! Aucun message sur son portable, Catherine n'a pas rappelé. Cela le surprend un peu. Il prend une douche, enfile son costume et erre deux minutes dans la cuisine déserte, il n'a

aucune idée de là où elle range le café, il le prendra au bureau.

Audrey, son assistante, arrive en même temps que lui. Rien qu'à sa mine froissée, elle devine que sa journée, à elle, ne va être simple. Cet homme est insupportable, détestable et bien sûr misogyne. Lorsqu'il s'adresse à elle, ce n'est qu'avec condescendance. Il la tolère uniquement parce que les clients apprécient qu'une jolie paire de fesses leur serve leurs boissons. Aucune reconnaissance pour ses qualités d'organisation et de rédaction. Pour lui, elle n'est rien d'autre que du petit personnel domestique. Elle le supporte en pensant que l'heure de la retraite va bientôt sonner pour ce dinosaure. Son successeur n'aura pas de mal à être plus acceptable. C'est donc avec un minimum de délicatesse qu'elle pose une tasse de café, devant lui, sur le bureau.

« Audrey, je vous ai demandé hier le numéro de téléphone du psychiatre de ma femme. Où est-il ?

— Monsieur Bertrand, je suis votre assistante professionnelle, cette recherche ne fait partie ni de mes compétences ni de mes attributions.

— Pardon ?!

— Votre vie privée ne me concerne pas. Vous me prenez pour votre employée de maison ? Voici vos rendez-vous pour la journée. »

Sans lui laisser le temps de répondre, elle sort en claquant la porte. Gabriel est sidéré, tout va à vau-l'eau. Cette Audrey est sûrement lesbienne. Il compose le numéro de son médecin traitant, une aimable secrétaire lui répond. Gabriel explique rapidement le but de son appel, elle promet de se renseigner auprès du docteur et de le rappeler le plus vite possible.

Quelques minutes plus tard, Audrey lui passe un appel personnel.

« Monsieur Bertrand. Bonjour, docteur Misial. Ma secrétaire m'a informé de votre requête, mais je n'ai pas très bien compris de quoi il s'agissait. Catherine ne va pas bien ?

— Non, ma femme ne va pas bien du tout, le recadre Gabriel agacé par la familiarité du généraliste. Pouvez-vous me communiquer le nom et le numéro de son psy ?

— Je n'ai pas cette information. Mais, pourquoi ne le demandez-vous pas à Catherine

directement ? Je ne comprends pas...

— Comment cela ? Vous ne savez pas qui elle consulte ! Mais qu'est-ce qu'il y a dans vos dossiers ?

— Pardon. Monsieur Bertrand, êtes-vous certain que ça va ?

— Oui, moi je vais bien. Mais ma femme est partie retrouver son fils et ils sont en train de "déconner" ! J'ai besoin de contacter son psychiatre pour procéder à une hospitalisation.

— Comment cela une hospitalisation ? Où est votre femme ?

— Dans les Landes, dans la nature, et peut-être déjà sous l'emprise d'une secte !

— Une secte ?

— Comment je fais, si vous n'êtes pas fichu de me dire quel médecin pour maboules ma femme consulte toutes les semaines depuis tant d'années ? s'énerve-t-il.

— Permettez-moi de vous retourner la question monsieur Bertrand, rétorque le docteur Misial excédé. Quel mari ne connaît pas le nom du spécialiste qui suit sa femme depuis dix ans ? Votre cas est désespérant monsieur Bertrand. Je me réjouis d'apprendre que vous avez enfin des nouvelles de votre fils et ce qui me surprend c'est que votre femme ne vous ai pas quitté plus tôt. Au revoir monsieur.

— Quitté ! » répète hargneusement Gabriel outré.

Comment cela quitté ? Non, mais il est malade ce type ! Il débloque lui aussi... Tout en râlant intérieurement contre son interlocuteur fantôme, Gabriel se dit qu'il vaut mieux prévenir que guérir. Il se rue sur son ordinateur et en quelques clics, transfère le contenu de leurs comptes communs sur un compte uniquement à son nom. Un souci de moins. Elle ne pourra plus faire de conneries avec l'argent, et va vite se manifester. Cette précaution le détend un peu. Après tout, c'est plus simple, pas besoin de psy, reste plus qu'à patienter. Il ordonne à Audrey d'introduire son rendez-vous.

En fin de matinée Gabriel est tendu, les gros comptes se succèdent dans son bureau ces derniers jours. Cette panne et les réactions en chaîne qui ont suivi bouleversent le monde des affaires. Sans ce support publicitaire de premier choix qu'est la télévision, les

retombées économiques ne sont plus les mêmes, les ventes chutent dans tous les secteurs. Un pan complet du business s'écroule et cela se répercute sur le CAC 40. Sans piloter les rêves des consommateurs, ils ne peuvent plus maintenir l'addiction, grâce aux images qui passent en boucle dans les médias. C'est même un peu plus compliqué que cela, puisque la panne est réparée, les images sont de nouveau présentes mais plus personne ne les regarde. Les ventes ne reprennent pas. Pourtant, en voyant la masse populaire jeter ses écrans sur les places publiques, les fabricants de téléviseurs et les sociétés de crédits à la consommation se frottaient les mains. Ils pensaient à tous ces postes à remplacer dans les semaines, les mois à venir ! Mais cela ne se déroule pas du tout comme ils l'avaient imaginé. Heureusement, il reste Internet, mais pour l'ancienne génération, celle qui détient le plus de pouvoir d'achat et le temps pour le dépenser, le Net ne remplace pas la télé. Le manque à gagner sur cette frange de la population est énorme, ils achètent beaucoup moins. Et puis, la télé ce n'est pas seulement de la pub, c'est aussi un endoctrinement permanent. Sans les séries policières, les journaux, les documentaires le climat d'insécurité s'estompe. Suite à ce dérèglement médiatique, cette partie du peuple, qui ne rechigne pas à se déplacer jusqu'aux urnes, n'est plus sous contrôle. Le risque est grand pour les élites et les politiques de tous bords qu'éclate la tempête. Le système ultra-capitaliste est à la dérive. Qui peut dire ce qu'il va advenir si les gens ne retournent pas sagement poser leur cul, sur leur canapé, devant la boîte à mirages ? Le plus important territoire conquis au vingt-et-unième siècle, le porte-monnaie des téléspectateurs, est en train de leur filer entre les doigts. Dans l'immédiat, les choses se présentent mal, les fabricants d'écrans plats ont beau casser les prix, les ventes stagnent. Les esprits, eux, par contre, semblent s'être remis en marche et cela inquiète en haut lieu. Les gens se parlent et apprécient même, semble-t-il, leurs différences. Avec les élections qui approchent, sans un peu de manipulation, les choses seront extrêmement compliquées. Ne pas occuper le terrain, c'est laisser la place aux idées nouvelles et à l'espoir. On sent déjà comme une lame de fond, monter la contestation concernant les inégalités et le partage des richesses. C'est la fin d'un système mis en place par les riches, pour les riches : un véritable tsunami ! L'insécurité a basculé, elle a changé de camp et l'ambiance est très tendue dans l'hémicycle. Gabriel va devoir s'accrocher s'il ne veut pas être emporté par la tourmente.



Dans les Landes, le temps est au beau fixe, Catherine et Mathieu ne se sont pas quittés de la journée. Il lui a montré son domaine et sa charmante maison, très rustique. Ils se sont rendus chez Jules avec les enfants. À midi, ils ont improvisé un pique-nique aux alentours de la ferme et ont trempé leurs pieds dans l'eau fraîche d'un cours d'eau, pendant que Mouche et Gaby broutaient paisiblement. Ils ont surtout beaucoup ri. Mathieu est un homme simple, plein de charme et d'attentions.

Catherine regagne le voilier, enchantée de sa journée. En arrivant, elle se prépare un thé et s'installe paisiblement sur sa chaise longue. Heureuse. Elle espère que Jules lui communiquera rapidement les coordonnées des propriétaires d'une maison qui semble correspondre à ce qu'elle recherche. Elle avait oublié à quel point la solidarité peut être efficace. Elle repense à la soirée de la veille, à la réunion, à la façon dont fonctionne le camp. Autant d'humanité, d'humilité, cette expérience est une grande leçon pour le monde actuel. Qui ne voudrait pas vivre comme ces gens, dans le respect des uns et des autres, où l'argent n'est pas le décideur mais un moyen parmi d'autres d'accéder à une vie meilleure ? Demain, elle ira à la ressourcerie pour participer concrètement, elle aussi, à cette belle aventure. Pour l'instant, elle plonge dans son livre.

À dix-neuf heures Gabriel est sur les rotules. Il appelle sa maîtresse et lui annonce qu'il est libre pour la nuit. Elle n'est pas aussi enthousiaste qu'il l'avait imaginé. Ils se retrouvent pour dîner au restaurant où elle l'écoute dire du mal de sa femme et de son fils.

« Je vais les faire enfermer tous les deux. Crois-tu que c'est facile pour moi de supporter leurs âneries. Je ne mérite pas ça, se lamente-t-il.

— Les faire enfermer ? Mais Gabriel, on ne fait pas enfermer les gens parce qu'ils vous quittent...

— Mais enfin, personne ne quitte personne ! Qu'est-ce que vous avez tous avec ça ? Ma femme est partie chercher mon fils alpagué par une secte. Au contraire, je veux qu'on prenne soin d'eux, les protéger.

— Ah oui, consent-elle sceptique. Et comment comptes-tu t'y prendre ?

— Quand j'aurai enfin trouvé son psy, je l'appellerai, lui expliquerai la situation et lui

demanderais de prendre les mesures nécessaires. C'est son boulot, non ?

— Ce n'est pas aussi simple que ça, mon cher, et heureusement. Tu devras demander une SPDT et deux certificats médicaux seront requis, préconisant des soins ainsi qu'une surveillance constante en milieu hospitalier.

— Une SPDT quoi ?

— Une SPDT, Soins Psychiatriques à la Demande d'un Tiers, précise-t-elle.

— Non, mais le psy s'en chargera, moi je n'ai pas le temps.

— Hum... Tu n'as pas le temps de t'occuper de ta femme et de ton fils... Et tu crois que d'autres vont le faire à ta place ? Gabriel, tu ferais mieux de le prendre, enfin, le temps de t'occuper de ta famille, soupire-t-elle exaspérée. Il est même peut-être déjà trop tard.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Et puis, comment tu connais ça, toi, la SPDT ?

— Par une amie qui a dû procéder à l'internement de son père, suite à plusieurs tentatives de suicide après la mort de sa femme, et que j'ai soutenue durant cette terrible épreuve.

— Tu as bien de la chance de n'avoir pas grand-chose à faire de tes journées.

— Que veux-tu, j'ai des amis, moi, et effectivement ça me prend un peu de temps.

— Tu as terminé ? Rentrons, je suis fatigué. »

Chez elle, il file sous la douche et se glisse dans ses draps. Ils font l'amour, lui pour se défouler et elle sans conviction, espérant qu'il ne mettra pas longtemps à se soulager. Leur relation dure depuis plusieurs années. Elle en a d'autres, des maris infidèles comme lui, dans son lit, tous riches, qui ne lui offrent que des escapades sexuelles dans les hôtels étoilés de la région. Mais ses vingt années de moins l'autorisent à espérer une rencontre un peu plus intéressante. Le sentir étendu à ses côtés l'inquiète, elle craint qu'il ne constitue un frein à ses projets. Il ne s'imagine tout de même pas qu'elle envisage de remplacer sa femme, maintenant que celle-ci l'a laissé tomber, même s'il semble qu'il ne l'ait pas encore admis ? Elle s'endort en se promettant que dès demain, elle se débarrassera de lui.

« C'est incroyable tout ce dont les gens se débarrassent...

— La société de consommation dans toute sa laideur, ma Louïette. Je suis bien contente que tu sois là pour préparer les caisses, souligne Chloé. J'ai déjà trois cartons de bouquins. Il reste à s'occuper des bibelots et de la vaisselle.

— Regarde cette lampe, j'adore. Elle me rappelle mes années lycée, s'esclaffe Louise.

— Waouh, cet orange, c'est kitsch ! Qu'est-ce qu'on emmène comme grosses pièces ?

— Je ne sais pas, le petit vélo, le bureau d'écolier, le banc en bois, ils nous serviront de présentoir pour le petit bazar. Rassemblons tout dans ce coin à l'entrée, ce sera plus facile pour charger samedi soir.

— Tiens, les jeux de société, puisque les gens ne regardent plus la télé cela devrait les intéresser.

— À quelle heure faudra-t-il que l'on soit sur place dimanche ?

— Sept heures trente, maximum.

— Rien de prévu pour la soirée, heureusement... Les bons côtés du célibat.

— Tu as raison, faut voir le côté positif des choses ! la félicite Chloé.

— Toi, c'est le top avec Mathéo ?

— Je profite. Je ne me pose pas de question. Je ne me prends pas la tête. Tu sais, le "ici et maintenant".

— Oui et tes petits exercices taoïstes... J'inspire, j'expire...

— Commence pas à te foutre de moi...

— Je ne sais pas comment tu peux croire à tout cela, c'est tout.

— Mais je ne crois en rien justement, j'essaye et ça marche. C'est simple.

— Tu sais bien que tous tes trucs sur la respiration m'angoissent. Mais bon, si tu dis que cela fonctionne pour toi, soupire Louise.

— Oui, ça m'aide à me sentir bien. Mon cerveau passe en mode veille et du coup : no stress.

— Ça marche effectivement ! Plus zen que toi, je ne connais pas. Mais moi, ce qu'il me faut, ce ne sont pas des exercices de respiration...

— Oui, je sais, je sais... Tu veux un mâle !

— Non pas un mâle ! LE mâle ! Gentil, drôle, beau et qui m'aime ! J'en ai marre de ces histoires d'amitiés incestueuses. Pourquoi je n'ai pas un homme attentionné à mes côtés ? Toi maintenant tu as Mathéo. Et moi ? Je le rencontre quand l'homme de ma vie ? gémit-elle.

— Tu as encore le temps de le trouver ton prince, rugbyman, fêtard, romantique, charmant, énumère Chloé sarcastique.

— Tu crois ? Mais alors vite ! Parce que j'en ai marre d'attendre.

— Regarde, moi, Mathéo m'est tombé dessus sans prévenir.

— Le rêve : un mec jeune et amusant !

— Les hommes préfèrent les femmes plus jeunes qu'eux, c'est certain, mais les femmes je ne crois pas que ce soit le cas. Si, passé la quarantaine, c'est toujours flatteur de plaire à un homme de trente ans, je ne trouve pas cela rassurant ! Dans quinze ans, il sera au top et moi à l'âge de la retraite... Et puis, je ne veux pas mater.

— Pour cela, je crois que Catherine est là.

— Tant mieux, j'en suis ravie. Mais, Mathéo il lui faut une compagne avec qui il aura des enfants. Donc, le présent me suffit, je m'en contente.

— Tout le monde ne désire pas avoir d'enfants. Je ne sais pas comment tu fais si tu ne te projettes pas.

— Louise, je le connais depuis si peu de temps, autant dire que je ne le connais pas du tout. Il est adorable, il me fait un bien fou. Mais, il est sur la ligne de départ dans sa vie.

— Et toi ? Tu es sur la ligne d'arrivée peut-être ?!

— Disons que nous ne disputons pas la même course... Je suis heureuse, j'accepte ce cadeau, mais je ne veux vivre cette histoire que dans le présent, comme tout le reste.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Tu as bien des projets. L'expérience, elle a bien un avenir,

tu te projettes bien dans le futur !

— J'ai un seul et unique projet, ma Louissette, c'est d'être heureuse. Cela n'implique pas que les choses restent les mêmes et qu'il n'y ait pas de changement.

— Quels changements ?

— Aujourd'hui, je fais partie de l'expérience et cela me rend heureuse. Mathéo me rend heureuse. Nous sommes là, toutes les deux, à réduire la quantité de déchets et à rendre service à nos concitoyens et tout cela me rend heureuse...

— Quels changements ?!

— Je ne sais pas... Peut-être que je peux partir en voyage, que Mathéo peut tomber amoureux de quelqu'un d'autre... Et tous ces changements ne m'empêcheront pas d'être heureuse.

— Chloé, ne me dis pas que tu envisages de partir !

— Pas aujourd'hui, non.

— Merde, on est bien là ! On a créé un super truc tous ensemble, tu ne vas pas t'en aller...

— Je dis juste que les changements ne me posent pas de problème, Louise.

— Moi, je pense que Mathéo est très amoureux de toi !

— Bon, tu m'agaces, arrête de penser et remplis les caisses. Tiens, tu ne le veux pas lui, pour te tenir compagnie dans ton mobile home ? »

Chloé agite un tigre en peluche sous le nez de Louise qui le saisit du bout des doigts, le lève au niveau de son visage et pousse un cri de hyène.

« Alors les filles, on s'amuse ? s'exclame Idriss moqueur. C'est l'heure du casse-croûte, fermons la boutique et allons pique-niquer sur la plage. Je vais chercher de quoi préparer des sandwichs et direction l'océan. Vous récupérez une couverture dans le camion ?

— Je vais avoir trop chaud, habillée ainsi, se plaint Louise. Il n'y a pas une robe sympa sur ces penderies ? Chloé ?!

— Je vais chercher Mathéo, fouille et trouve-moi une casquette, s'il te plaît. »

Louise déniché une robe à fleurs très champêtre et un chapeau de paille. Ces quatre touristes, quelque peu atypiques, ne passent pas inaperçus. Ils s'en fichent et ils rigolent. Les deux gars ne résistent pas et piquent une tête pendant que les filles font la sieste.

L'après-midi passe vite et à dix-sept heures ils rentrent au camp, enchantés de se poser sous l'appentis pour siroter une bière pour les uns, un sirop de pissenlit pour les autres, avant de rejoindre Manu pour l'émission. Chloé et Sylvain, eux, vont au jardin pour préparer le marché du lendemain. Il a promis à son fils et aux filles de les emmener se baigner et Chloé assurera l'intérim. Elle aime bien le remplacer sur le marché, revoir les camelots qu'elle apprécie avec qui elle partage de franches rigolades. Ils garent la camionnette au frais dans le hangar et cagette après cagette, les marchandises s'entassent. Sauf les salades que Chloé coupera le lendemain matin juste avant de partir, à cause de leur hypersensibilité. Lorsqu'ils reviennent du jardin avec les légumes destinés à leur consommation personnelle, Mathieu et Lili sont attablés avec un géant noir qui leur adresse un sourire à faire chavirer toutes les filles de dix à quatre-vingt-dix ans. Il se lève, s'approche de Chloé et attrape ses deux cagettes.

« Un peu d'aide ?

— Merci, c'est très gentil. »

Chloé interroge Lili et Mathieu du regard.

« Pierre, il a fait l'tour du propriétaire avec Mathieu, il a un projet d'élevage d'cochons en plein air, les informe Lili.

— Ah bon, je ne savais pas que quelqu'un devait passer ce soir... s'étonne Sylvain.

— En fait, je me suis renseigné au bar du village et je me suis permis de venir à l'improviste, explique Pierre décontracté.

— Alors, est-ce que la ferme vous a plu ? interroge Chloé.

— À première vue, c'est parfait. Il y a assez de place. Mathieu m'a expliqué qu'il souhaite continuer d'habiter la maison et il m'a parlé de vous et de l'expérience. Ce n'est pas banal et cela m'interpelle. »

Le sourire de Pierre est une arme redoutable, Chloé et Lili se regardent et partent d'un

fou rire communicatif. Toute la tablée est hilare quand le reste de la troupe débarque du studio. Louise repère immédiatement le nouveau venu.

« Bonsoir. C'est vous qui mettez cette ambiance de folie ? Enchantée, moi c'est Louise.

— Pierre. C'est moi qui suis enchanté, vous êtes ravissante, très jolie robe.

— Enfin un gentleman ! Et avec un sourire comme le vôtre... pincez-moi que je sois sûre que vous êtes bien réel.

— Pierre est éleveur d'cochons en plein air. Il mange avec nous c'soir. D'ailleurs, faudrait aller chercher les filles et Juju dans la yourte...

— Je m'en occupe ! annonce Louise. Pierre, accompagnez-moi, on fera le tour du camp.

— Avec grand plaisir. »

Ils s'éloignent en direction du jardin. Louise est passée immédiatement en mode séduction, tout le monde pense la même chose, mais personne ne commente. S'il se met Louise dans la poche, cela va être compliqué pour les autres candidats.

La soirée se déroule pour le mieux, Pierre est gentil, drôle et son parcours est cohérent avec son projet. Il tient un discours écolo et s'intéresse à chacun. Tous ont l'impression qu'il a déjà intégré la troupe, quand les uns après les autres, ils vont se coucher. Lorsque Mathieu lance sa calèche sur la petite route, Louise et Pierre commentent le dernier match de rugby.

« Je suis ravie de ma soirée Pierre, même si nous ne serons jamais supporters de la même équipe, nous partageons la même passion pour le ballon ovale.

— Et donc les mêmes valeurs.

— Oui. Alors que penses-tu de notre petite communauté ?

— J'ai découvert un trésor ici ce soir. Je t'ai découvert toi.

— Attention, ne me provoque pas sinon dans cinq minutes je t'arrache ta chemise avec les dents ! prévient-elle en gloussant.

— J'adore ton humour !

— Mais je ne plaisante pas, je suis ultra romantique ! J'ai très très envie que tu

m'embrasses, que tu me serres dans tes bras et que tu me dises des mots tendres... »

Sans la laisser finir, il se lève et plaque ses lèvres sur les siennes, leurs langues se goûtent avec fougue.

« Je ne pensais qu'à cela depuis que je t'ai vue tout à l'heure, trésor. »

Elle lui prend la main et l'entraîne jusqu'à sa tanière.

Tôt le lendemain, Chloé n'est pas surprise de constater que la voiture de Pierre est restée dans la cour.

« Je le trouve sympa ce Pierre, on dirait que le courant est bien passé avec Louise, dit Mathéo encore un peu somnolant.

— Tu as raison, je crois que nous allons avoir plein de porcelets sous peu...

— Vraiment ? Remarque, des cochons en semi-liberté, ça peut être amusant.

— En tout cas, son projet est cohérent. »

Chloé craint que Louise, comme à son habitude, ne s'emballe mais reconnaît que cet homme providentiel semble bien sous tous rapports. Ils remplissent des cagettes de salades puis Mathéo propose de prendre le volant. Ils se dépêchent afin d'arriver avant le fromager pour réussir à se faufiler sur leur emplacement. Avec les sachets de tisane, les confitures et les sirops, ils auront assez de marchandise pour tenir jusqu'à la fin de la matinée.

« Je suis content de venir sur le marché avec toi. J'aime bien lorsque nous faisons des choses tous les deux, glisse tendrement Mathéo en tournant la clé de contact de la fourgonnette.

— Tous les deux, tous ensemble et seul, c'est toujours différent et c'est ce qui me plaît, énonce Chloé placide.

— Ma mère va prendre une location dans le coin. Je m'installerai officiellement avec elle. Est-ce que cette solution sera recevable pour mon projet ?

— C'est au groupe qu'il faudra poser la question. Mais dans ce cas-là, mon vote t'est



d'ores et déjà acquis, le rassure-t-elle.

— Je suis trop heureux ! Je t'aime... Euh, non, je veux dire : tu es magnifique ! »

À leur arrivée, le marchand de jouets a garé son camion de telle sorte qu'il barre l'accès pour la halle. Chloé le connaît bien, c'est un vrai connard. Mathéo patiente tandis qu'elle descend et se dirige vers le café. Il est attablé, comme à son habitude, avec trois autres camelots de l'ancienne génération.

« Salut, Philippe. Ce serait possible que tu pousses ton camion ? le prie-t-elle en claquant la bise à tout le monde.

— Mais bien sûr ma chérie. C'est toi aujourd'hui, l'autre abruti ne s'est pas réveillé ?

— Tu bloques le passage...

— Fallait arriver plus tôt mon chou ! T'as vu l'heure ? C'est pas le Club Med ! pérore-t-il.

— Allez, bouge, s'il te plaît. Tu es toujours le premier arrivé, seulement tu es aussi, toujours, le dernier à déballer. Sauf quand ta femme est là bien sûr, et que c'est elle qui fait tout le boulot », balance Chloé avec un grand sourire pour amuser la compagnie.

Et effectivement, personne ne se gêne pour rire. Philippe est connu pour se montrer adorable avec les femmes célibataires, mais beaucoup moins avec la sienne. À l'époque où Chloé est arrivée avec ses fringues pour gamins, il lui cédait même un morceau de sa place. C'est un faux-cul de première qui maintenant s'emploie à emmerder les "babas", comme il les appelle avec dédain.

« Bon, allez, c'est bien parce que le charcutier va arriver. Il ne fait pas mumuse lui ! Remets la tournée, chef, je reviens », hurle-t-il.

En sortant avec Chloé, il aperçoit Mathéo au volant.

« Ah, vous avez récupéré un nouveau SDF ? Eh ben, c'est une véritable invasion... Tout ce beau monde est déclaré ? Ça m'étonnerait. J'imagine que vous faites partie de ceux qui ont foutu le bordel avec les télés. Encore heureux que la place du marché n'a pas été embousée, sinon vous auriez rebroussé chemin jusqu'à votre petite *Notre-Dame-Des-Landes*, c'est moi qui te le dis. »

Ses provocations restent sans réponse. Chloé s'engage à pied entre les structures des

étals partiellement installés, adresse un signe à Mathéo et le guide jusqu'à leur place. Elle enrage de ne pouvoir envoyer balader tous ces vieux de la vieille mais, ils graissent la patte du placier alors qu'eux refusent de se plier à cette coutume. C'est un monde à part, une autre sorte de communauté, et les traditions ont la vie dure. En saluant celles et ceux avec qui elle partage des valeurs et de franches rigolades, son calme revient. Mathéo l'aide à déballer. La clientèle des fidèles se mélange aux touristes à la recherche de produits locaux. Le novice découvre les joies et les peines du marchand, les « bonjour », les « il fait beau », les « merci », à répéter un nombre incalculable de fois et toujours avec le sourire. Le commerce, mieux vaut l'avoir dans la peau, sinon c'est lui qui finit par avoir votre peau, plaisante le jeune homme qui se rend compte que ce n'est pas du tout son truc.

Pendant ce temps, au camp règne l'euphorie. Louise pétille, l'amour la transcende. Pierre est exactement ce qu'elle espérait. Parti depuis à peine deux heures, il envoie déjà un message pour l'inviter à passer chez lui le soir-même. Elle ne se fait pas prier et accepte, précisant qu'elle s'occupera de tout concernant le repas. Il répond qu'il est comblé, adore manger, mais n'est pas un cordon-bleu...

À leur retour, Chloé et Mathéo trouvent Louise et Manu attablés. Manu explique que Catherine et Mathieu sont partis visiter une maison à dix kilomètres et qu'ensuite ils pique-niqueront, tous les deux, chez Mathieu.

« Je me demande s'il n'y a pas anguille sous roche entre Mathieu et ta mère, claironne Louise.

— Tu ne penses qu'à cela, s'esclaffe Chloé. Et toi, comment ça se présente avec Pierre ?

— Il est parfait ! C'est l'homme de ma vie !! Nous avons passé une de ces nuits !!! s'exclame-t-elle. Je le retrouve ce soir.

— Hier, du moment où tu es entrée dans son champ de vision, il ne t'a pas quittée des yeux, s'amuse Manu. Nous avons même pu voir l'éclair du coup de foudre entre vous.

— N'en rajoute pas trop ! répond Louise grimaçante.

— J'en rajoute pas, hein Chloé, tu l'as vu toi aussi ?

— Moi, j'ai surtout vu sa voiture dans la cour ce matin... Et ça, c'est un signe !

— Je suis si heureuse ! Je vous aime les amis », clame Louise, les serrant tour à tour dans ses bras.

Le repas se passe sereinement, bien que Louise soit survoltée.

En fin de journée, la petite communauté se retrouve de nouveau autour de la table, un verre de champagne à la main. Ils trinquent au bonheur de Louise, partie à son rendez-vous avec Pierre, mais aussi à la nouvelle adresse de Catherine. Elle agite gaiement les clefs d'une petite maison lovée dans un écrin de verdure, dont elle aussi est tombée amoureuse.

« Demain Mathéo, j'aurai besoin de toi. Il faut que j'achète du mobilier. Je veux emménager le plus vite possible.

— N'vous en faites pas Catherine, en une journée, avec la ressourcerie, nous vous installerons ! » assure naïvement Lili.

La mère de Mathéo frémit un instant en imaginant son intérieur composé de meubles d'occasion. Puis, les larges sourires et la bonne volonté de ses nouveaux amis anéantissent ses a priori bourgeois.

« C'est très gentil, Lili. Merci beaucoup.

— Merci à vous pour ce breuvage délicat, chère Catherine, très bon cru, trinque Idriss.

— Je vous invite à ma crémaillère, dimanche soir ! annonce-t-elle. Ce sera à la bonne franquette. J'ai vraiment envie de vous avoir dans cette maison avec moi. Nous ferons un barbecue. Mathéo, qu'en dis-tu ?

— Je suis partant, s'enthousiasme-t-il. Dimanche, Chloé passe la journée à la brocante avec Louise, je serai tout à toi ma petite mère.

— Vous êtes des magiciens ! Vous transformez la vie en bonheur pur, s'extasie Catherine devant leurs regards brillants.

— Non, Catherine, nous n'y sommes pour rien, tempère Manu. Vous êtes en train de changer votre vie. La baguette magique, elle est entre vos mains. C'est vous la fée.

— Tu as peut-être raison, concède la future divorcée.

— Manu a toujours raison : c'est un poète ! » déclare solennellement Idriss.

S'ensuit une joute de blagues et de chamailleries. Le bonheur simple est toujours l'invité d'honneur autour de la table. Une fois le repas terminé, personne ne s'attarde. Chacun a ses marottes et tous apprécient les longues heures à ne rien faire, à rêvasser, à s'ennuyer, moments favorables à la création et aux bonnes idées. Chloé en profite pour initier Mathéo à la méditation. Elle tente de lui apprendre à laisser à son esprit le loisir d'exister et de se détendre.

« L'idée est de forcer ton mental à revenir sur ce qu'il accomplit automatiquement. Au début, le plus facile c'est de te forcer à penser "j'inspire" quand tu inspires et "j'expire" quand tu expires. Rien de bien sorcier ? Pourtant, qui est conscient de pratiquer en permanence quelque chose d'aussi important que la respiration ? Peu de gens. Tout le monde oublie qu'être vivant c'est d'abord et avant tout respirer. Il faut respirer en conscience au moins dix minutes par jour ! Concentre-toi, tu dois sentir le contact de l'air frais frôlant tes narines à l'inspiration, et l'air chaud qui s'échappe de ton corps à l'expiration. Tiens-toi droit, les épaules ouvertes et prends ainsi ta place dans le monde, dans l'espace. Essaie, mets-toi debout sur une jambe, trouve ton équilibre. Bien, maintenant ferme les yeux.

— Oh, mais, c'est impossible, s'amuse Mathéo déséquilibré.

— Entraîne-toi, quotidiennement, une dizaine de minutes. Tu apprendras à écouter ton corps, tes tensions, tes ressentis physiques, tu y arriveras.

— Tu y arrives toi ?

— Pas tout le temps. L'important c'est d'essayer, tous les jours. Prendre du temps pour toi te permettra de trouver la clé d'une porte cachée au plus profond de ton être. Celle d'un passage secret qui te mènera à ton jardin d'Éden intérieur, le bonheur suprême, l'encourage-t-elle.

— Mon bonheur suprême, c'est toi.

— Non, je ne veux pas, rigole Chloé. C'est une bien trop grande responsabilité pour mes

frêles épaules.

— Alors, je vais être heureux et serein pour partager mon bonheur avec toi, tous les jours.

— Le seul jour qui existe, vraiment, c'est celui-ci. Le reste n'est qu'affabulation, seul le présent est réel. Reste dans l'instant et apprends à t'en contenter, assène Chloé les yeux fermés, sur une jambe.

— Que dirais-tu d'un peu de vrai sport, là tout de suite, maintenant ? s'écrie Mathéo en la basculant dans ses bras. Je t'emmène profiter de l'instant présent ! Je ne vais pas te dire que je t'aime. Je vais t'aimer ! »

Il l'emporte dans la chambre. Il la déshabille lentement, se déshabille lentement et ils font l'amour lentement. Plus rien d'autre n'existe, ils ne sont plus que sensations. C'est ça, vivre ici et maintenant.

Mathéo s'endort allongé sur le dos, apaisé. Chloé est dans un état second, détendue, elle savoure ce moment et laisse son esprit divaguer. Elle s'accroche à une idée qui lui vient d'elle ne sait où : philosopher avec des enfants de maternelle... Elle sourit en imaginant comme il doit être amusant de causer de la vie, de l'amitié, de l'amour et de la mort avec des bambins de quatre printemps. C'est une idée qui lui plaît, avec laquelle elle s'endort.

Louise aussi s'est endormie repue, comblée par les baisers de celui qu'elle considère déjà comme son amoureux. Elle a bien essayé les petits exercices de respiration de sa camarade, mais vivre dans le présent, elle n'arrive pas à s'en contenter. Tous ses espoirs sont passés au vert. Elle se projette. Cette fois, c'est bien lui, l'homme de sa vie. Une belle et longue histoire débute. Elle en rêve.

Le beau Pierre la regarde dormir. Aux premiers légers ronflements, il se relève discrètement et rallume son téléphone. Un message s'affiche : "Alors ? Où êtes-vous ? Je vous paie pour avoir des infos !" Il répond : "Tout se passe bien, je vous appelle demain » puis retourne s'allonger contre le corps de cette femme pleine de charme, de fougue et de sincérité. Le nez enfoui dans sa chevelure parfumée, il s'abandonne à son tour au sommeil.

Gabriel se sert un whisky et s'affale dans le sofa, face à la baie vitrée où scintillent les

lumières de la ville. Hébété, il a l'impression que tout lui échappe. Sa femme, qui jamais ne sort de son sillage, a disparu depuis trois jours. Sa maîtresse, qui sans raison décide de mettre un terme à leur relation justement ce soir. Les affaires, difficiles comme jamais. Même cet abruti de comédien envoyé pour jouer les agents secrets auprès de son fils, ne donne pas signe de vie. L'alcool lui brûle l'œsophage et le ramène là, dans le salon, seul. Il tire sur son nœud de cravate, se sent bizarre, termine son verre d'une traite, s'allonge sur le canapé, ferme les yeux et s'endort tout habillé.

Le lendemain matin, le clairon de sa sonnerie de téléphone l'arrache des griffes d'une révolutionnaire, au sein nue, brandissant un drapeau bleu blanc rouge et hurlant « Liberté ! » à pleine gorge.

« Allô, monsieur Bertrand, c'est Pierre.

— Ah tout de même ! Alors, que pouvez-vous me dire ? grogne-t-il en reprenant ses esprits.

— Mon plan a bien fonctionné, je suis entré dans le camp. Ce n'est pas une secte vous savez...

— Ah non, et c'est quoi, alors ? Une colonie de vacances ! ironise l'homme d'affaire.

— Une communauté, plutôt sympathique, votre fils semble très heureux et aussi très amoureux...

— Vraiment ! Et de quoi vivent-ils tous ? D'amour et d'eau fraîche ?

— Euh non, ils sont bien organisés. Je n'ai pas tous les détails mais il semble qu'ils fonctionnent sur un mode d'entraide et de partage. Des espèces d'idéalistes qui ont réussi à mettre au point un système de vie collectif qui les rend heureux et où personne ne manque de rien.

— Ben voyons ! s'esclaffe Gabriel, mieux réveillé. Grâce au pognon que ma femme leur donne surtout ! L'avez-vous vue ?

— Votre femme ? Non.

— Vous n'êtes pas très efficace, mon vieux.

— Je suis comédien, pas détective privé...

— Trouvez ma femme et tenez-moi au courant.

— D'accord, mais, s'il vous plaît, n'essayez pas de me joindre, cela pourrait compromettre ma couverture. C'est moi qui vous recontacterai.

— C'est cela, eh bien ne me faites pas trop attendre !

— Je ferai de mon mieux », bafouille Pierre.

Gabriel a déjà raccroché. Il se demande ce qu'il espère de la part de ce guignol. Seulement, un privé lui aurait envoyé des photos, lui il veut savoir ce qui se passe réellement. Dans ces cas-là, le son est tout aussi important que l'image. Il croise la sienne, d'image, toute froissée dans son costume. Qu'est-ce qui lui a pris de dormir là ? Une bonne douche et direction son club de golf, au moins là-bas il pourra se détendre un peu. Ce soir, il proposera à sa maîtresse une soirée dans un hôtel de luxe. D'ordinaire, cet argument suffit à la ramener à de meilleurs sentiments.

À la ressourcerie tout le monde s'active afin d'aménager la maison de Catherine. Elle est allée acheter deux literies neuves, mais pour le reste les garçons effectuent un premier voyage de meubles. Les filles, de leur côté, préparent des cartons de vaisselle et d'ustensiles.

« N'oublie pas les vases, Louise.

— Oui Chloé, tu as raison de me surveiller, je ne suis pas trop à ce que je fais aujourd'hui...

— Comme c'est étrange.

— J'ai bien le droit d'être perchée sur mon nuage ? implore l'amoureuse transie.

— Oui ma Louissette. Et sur ton nuage, il n'y aurait pas des petits cochons roses légers comme l'air ?

— Si on m'avait dit que des cochons me feraient fantasmer, je n'y aurais pas cru, rigole Louise. Mais bon, si l'élevage des cochons ne se concrétise pas, tant pis, moi c'est l'homme qui m'intéresse !

— Ça se comprend, il est intéressant ton play-boy, avec son sourire de star de cinéma, irrésistible.

— Il est parfait !

— Personne n'est parfait. Il doit bien avoir quelques vices cachés.

— Chloé, tu m'emmerdes ! Ne gâche pas mon plaisir.

— D'accord : il n'y a qu'un seul être parfait, l'exception qui confirme la règle, et c'est de toi, la femme parfaitement imparfaite, qu'il est tombé amoureux.

— Ben voilà, quand tu veux ! Tiens, ce truc-là, je le mets pour la brocante ? En attendant que Catherine fasse ses emplettes, si on s'occupait des caisses de fringues pour demain ? »

Après trois voyages en camion la chaumière de Catherine est fonctionnelle. Les gars ont



tout installé, tout branché et la machine à laver tourne. Les filles déballent les cartons et trouvent une place pour chaque chose dans les placards. La mère de Mathéo propose d'ouvrir une bouteille, mais tous déclinent l'offre, préférant rentrer au camp pour se coucher de bonne heure. Seul Mathieu accepte de lui tenir, encore un peu, compagnie. Il voit bien qu'elle est à la fois enchantée mais aussi étourdie par la vitesse à laquelle les choses se déroulent.

« J'apprécie que tu restes Mathieu, nous allons grignoter quelque chose.

— Je m'en occupe. J'ai apporté des œufs de mes poules et je crois avoir repéré un pied d'oseille dans ton jardin.

— Tu es incroyable ! Tout cela est incroyable. Je suis chez moi...

— Oui, tu es chez toi. Tu as retrouvé ton fils, il est heureux et toi aussi tu vas l'être.

— Je me demande ce que fabrique Gabriel. Je ne sais pas pourquoi je pense à lui. Nous ne pouvons sans doute pas oublier d'un claquement de doigts quelqu'un que l'on a toujours eu à ses côtés...

— À tes côtés, vraiment ? Ma femme était à mes côtés et moi aussi j'étais à ses côtés. Nous nous occupions mutuellement l'un de l'autre. Ton mari lui était seulement à côté de toi, ce n'est pas tout à fait la même chose.

— Comment as-tu pu continuer de vivre après le décès de Mathilde ?

— Cela n'a pas été facile... Mais, les jeunes sont arrivés et ils m'ont donné un nouvel élan. Je leur dois bien plus qu'ils ne le pensent.

— Je comprends, je l'expérimente à mon tour. Regarde autour de nous ce qu'ils ont été capables de faire.

— Ce qui compte ce n'est pas ce que nous faisons, mais comment nous le faisons. Eux, ils font tout avec leur cœur, c'est cela qui nous réchauffe et nous éclaire. Les nouvelles générations sont pleines de ressources. Je me surprends à croire, grâce à eux, qu'un monde meilleur est possible.

— Tu es bien philosophe.

— Ce sont eux qui me rendent intelligent. Moi, toute ma vie j'ai travaillé la terre sans

même réfléchir à ce que je faisais.

— Merci d'être resté avec moi ce soir.

— Je suis content d'être là. Nous allons partager cette petite omelette, boire une tisane et je testerai la literie de Mathéo. Je doute qu'il l'utilise souvent.

— Je sais, je n'y compte pas. Je vois bien qu'il est amoureux de Chloé. J'espère simplement que cette chambre lui permettra de présenter son projet pour la ressourcerie.

— Je ne me fais pas de souci là-dessus, c'est bien engagé. Moi, je voterai "pour" » glisse-t-il avec un regard complice.

Après une première nuit paisible, Catherine dépose Mathieu chez lui puis file au camp récupérer son fils.

« Alors maman, bien dormi ? s'enquiert Mathéo en l'embrassant.

— Très bien, mon chéri !

— Je déjeune et après je suis tout à toi.

— Super, tu m'aideras à ranger et à préparer la fête de ce soir. Bois ton café tranquillement, après on ira au marché.

— Nous aussi on est invités ? s'inquiète Juju.

— Quelle question, les enfants, bien sûr ! Mathieu viendra vous chercher en calèche dans l'après-midi.

— Génial ! s'exclame Angèle.

— Je crois même savoir qu'il y a un étang où l'on peut se baigner sur le trajet, glisse Catherine.

— J'adore partir avec Mathieu et les chevaux, ajoute le petit garçon soulagé.

— En attendant les gamins, aujourd'hui on donne un coup de main à Manu, pour le repas de midi, annonce Carine. Il y a une montagne de haricots à écosser. On s'y colle tout de suite. Et on garde les fils, Chloé les met à sécher pour ses tisanes.

— Des fils de haricots dans les tisanes ? s'étonne Catherine.

— Je n'en sais pas plus, précise Carine, elle a juste dit : surtout vous ne jetez pas les fils.

— Mathéo, tu es prêt ? Je ne veux pas arriver trop tard.

— Tu as raison, si nous voulons avoir du choix, faut y aller maintenant. Salut la compagnie, à plus tard. »

Louise a les yeux rivés sur son portable. Pierre doit venir les rejoindre à la brocante pour passer l'après-midi avec elle. Il est midi et les deux amies tirent leur repas du sac. Ce matin, elles ont bien vendu. L'après-midi sera plus calme mais elles sont satisfaites. L'objectif est surtout de présenter la ressourcerie et le message passe bien. Après chaque brocante, la fréquentation des clients augmente.

« Monsieur Parfait n'appelle pas ?

— Chloé ! Ne l'appelle pas comme ça ! rouspète Louise.

— Alors, arrête de scruter ton portable toutes les deux minutes, tu m'agaces.

— Pardon, je suis juste impatiente de le revoir.

— L'impatience, quel fléau ! Si tu te contentais d'être là, avec une bonne copine, une excellente salade et ce beau soleil.

— C'est vrai que nous sommes bien, reconnaît Louise. Je vais étaler une couverture et attaquer ma sieste.

— J'ai un livre et une barquette de délicieuses framboises pour me tenir compagnie. De toute manière, nous ne verrons plus grand monde avant quinze heures. »

Lorsque Pierre se présente devant le stand, Chloé est seule.

« Salut, tu as vendu Louise ?

— Salut. Non, elle dort. »

Pierre tourne la tête dans la direction que Chloé lui indique et aperçoit deux jambes qui dépassent de derrière la camionnette.

« La sieste c'est un rituel pour Louise. Mais tu peux la réveiller, à toi elle ne te fera pas la tête.

— Laissons-la dormir. Je peux m'asseoir avec toi en attendant ? Qu'est-ce que tu lis ?  
"La vie matérielle" de Marguerite Duras, déchiffre-t-il sur la tranche du recueil de nouvelles.

— C'est un peu étrange, mais j'aime bien, dit-elle.

— "La parole chanceuse" tu l'as lu ?

— Non, je viens de le commencer...

— *"Les chanteurs, les acteurs doivent vivre la même partie avec le public. Les gens qui payent pour vous entendre chanter ou parler sont des ennemis qu'il vous faudra "avoir" pour vous pouvoir vivre..."*

— Tu connais ce livre par cœur ? l'interrompt Chloé.

— Non... seulement ce passage, répond Pierre vaguement gêné.

— Je suis impressionnée ! Je m'efforce de ne pas juger, mais malgré moi, je m'aperçois que je t'avais rangé dans le rôle un peu limité d'éleveur de porcs, sportif. Voilà que je découvre un authentique lettré ! Je te présente mes plus plates excuses.

— Il n'y a pas de mal, je n'en prends pas ombrage... »

Louise émerge de son somme, passe ses bras autour du cou de Pierre et le sauve d'une situation périlleuse concernant sa couverture d'agent secret.

« Tu es là ! Il fallait me réveiller, murmure-t-elle à son oreille.

— Comment ça va, trésor ?

— Bien. Tu es arrivé depuis longtemps ?

— Non, dix minutes à peine. Chloé, cela ne te dérange pas si nous t'abandonnons le temps de boire un coup à la buvette ? demande Pierre souhaitant se dérober.

— Bien sûr que non, allez-y. »

Chloé regarde Louise et Pierre s'éloigner, bras dessus, bras dessous. Ils forment un très beau couple. Elle espère sincèrement que son amie ne va pas une nouvelle fois avoir le cœur brisé. Ses réflexions sont interrompues par un homme au visage grave.

« Bonjour, je cherche des stylos publicitaires, vous en avez ?

— Non, désolée. »

Sans aucun autre mot, il poursuit sa chasse sur le stand voisin. Les collectionneurs constituent un mystère pour Chloé. Cette passion pour l'accumulation d'objets la dépasse. Peut-être est-ce juste une manière de maintenir l'impression enfantine de détenir un trésor ? Une dame, à l'allure très coquette, la tire de sa réflexion.

« Excusez-moi, ils sont à combien vos livres ?

— Bonjour, deux euros, madame.

— Oh, ce n'est pas cher et vous avez du choix.

— C'est parce que je suis bénévole dans une ressourcerie. Ces livres, les gens nous les donnent, c'est pour cela que nous les revendons à petit prix. Tout le monde est content et nous contribuons à diminuer la quantité des déchets.

— C'est très bien. Elle est où votre... ?

— Ressourcerie, madame, tenez, prenez une carte.

— Merci, je viendrai vous voir. C'est très intéressant pour les grandes lectrices telle que moi. Et puis j'ai des livres dont je ne sais trop quoi faire, je vous les apporterai.

— Si vous voulez. D'autant que nous pratiquons aussi l'échange. Vous amenez un livre, vous repartez avec un autre, si vous en trouvez un qui vous intéresse.

— Vraiment, c'est surprenant... Vous êtes une association ?

— Non, une Société Coopérative d'Intérêt Collectif.

— Je ne connais pas. Je passerai vous voir. Je vous prends ces cinq-là. »

Jusqu'à la fin de la journée, les filles vendent encore des bricoles et distribuent pas mal de cartes. Pierre s'intéresse à la démarche et les questionne.

« C'est surtout dans un but pédagogique qu'on vient, explique Chloé. Notre ressourcerie a pour objectif de sensibiliser la population aux problèmes de pollution liée aux déchets. Vendre sur les brocantes est écologique, c'est du recyclage. »

La présence de Pierre bouscule les habitudes des deux amies mais il est plein d'humour et d'entrain. Lorsque ses gros muscles s'activent pour ranger les invendus dans la

camionnette et qu'en un rien de temps tout est déchargé à la ressourcerie, il est adopté. Pierre regarde autour de lui : « C'est génial ici ! dit-il en tournant sur lui-même.

— Oui, mais c'est du boulot, précise Louise.

— C'est quoi ce truc ? demande le géant en montrant du doigt un coin du hangar.

— Un vieux fauteuil club à refaire entièrement, répond Chloé.

— Non, là-bas, derrière ? insiste-t-il en se dirigeant vers ce qui l'interpelle.

— Ah, le portant de vieux costumes ? On nous les a déposés la semaine dernière, dit Louise en lui emboîtant le pas.

— Il y a même des perruques ! s'extasie-t-il.

— À la Louis XIV, oui, répond Chloé amusée. Nous n'avons pas encore trié. C'est un grenier qui livre ses secrets. Je crois qu'Idriss et Lili doivent retourner débarrasser d'autres trucs chez ces gens.

— Ce sont des costumes de scène », dit Pierre, en enfilant une perruque.

Il exécute plusieurs révérences devant les filles qui l'applaudissent.

« Bon, on y va les amis, l'interrompt Chloé. J'aimerais bien passer au camp prendre une douche avant d'aller chez Catherine.

— Oui, moi aussi. Allez Tartuffe, on bouge, lance Louise.

— Non, mais vraiment, c'est exceptionnel tous ces costumes ! marmonne Pierre.

— Des pièces de musée, balance Louise.

— Non, pas du tout, ils sont assez récents, répond automatiquement son amoureux.

— Tu t'y connais en costumes de scène, toi ? s'étonne sa belle.

— Non, ils n'ont pas l'air vieux c'est tout... bafouille-t-il.

— Nous n'aurons pas de mal à nous débarrasser de ces super déguisements. Tu as l'air tellement emballé, si quelque chose te fait envie, n'hésite pas, sers-toi, lui propose Chloé.

— Vraiment ?

— Oui, Pierre, fais-toi plaisir.

— Si je mets cette perruque blanche frisée à longues boucles avec la queue de cheval, ce chapeau à plumes et cette veste à galon... Non, trop petite, mince. Alors ce pantalon bouffant et cette cape... Vous en pensez quoi ?

— Très classe ! Tiens, avec cette canne à pommeau, te voilà roi ! rajoute Chloé.

— Si mon seigneur veut bien se donner la peine, son carrosse est avancé ! annonce Louise. Chloé, tu crois que Pierre peut venir avec nous, chez Catherine ?

— Oh ben, je pense qu'elle sera même flattée de voir arriver sa majesté pour l'inauguration de son petit Trianon.

— Qui est Catherine ? questionne Pierre.

— La mère de Mathéo. Elle a emménagé hier dans une petite maison et ce soir nous sommes tous invités à pendre sa crémaillère, explique Louise

— Super, je vous suis avec ma voiture alors.

— Je monte avec lui Chloé, à tout à l'heure. »

Louise s'amuse comme une folle avec Pierre. Ses plaisanteries sont fines et élégantes. Il rentre complètement dans la peau de son personnage, c'est un délice. En arrivant, elle file sous la douche. Pierre en profite pour envoyer un message à Gabriel : "Je vais chez votre femme ce soir. Elle pend sa crémaillère. Je vous appelle demain dès que possible." Puis il met son portable en mode silencieux.

La soirée est sympathique. Tout le monde s'amuse de ce d'Artagnan exotique qui grille d'énormes entrecôtes en récitant quelques passages des trois mousquetaires. Catherine est aux anges, Pierre l'appelle madame la Marquise. Alexandre Dumas s'est invité à la fête, les gamins sont hystériques. Mathéo embrasse sa mère. Il ne se souvient pas de l'avoir déjà vue aussi gaie. Avant de partir, ils veulent l'aider à ranger mais elle le leur interdit. Elle souhaite tout laisser en plan, pour demain prolonger encore son plaisir. Mathieu lui propose de rester mais elle refuse. Elle est prête, cette fois, à passer sa première nuit seule chez elle. Il part donc avec les mômes, pas question pour eux de rentrer en voiture, ils vivent dans un autre espace temps et ils adorent cela. Ils veulent en

profiter jusqu'au bout. Mathéo, Chloé, Louise et Pierre restent une heure de plus, histoire de laisser à Mathieu le temps d'arriver. Ils seront la voiture-balai qui clôturera cette petite balade nocturne et ils s'assureront qu'il n'a pas eu de problème au retour.

« Merci Catherine, super fête ! s'écrie Louise repue.

— C'est moi qui vous remercie, sans vous rien de tout cela ne serait arrivé.

— Vous vous sentez bien ? s'inquiète Chloé. Ce n'est pas trop difficile ?

— Tout va bien, ne vous en faites pas pour moi. J'ai rendez-vous après-demain chez l'avocate et j'ai bien l'intention de lui laisser prendre en main le divorce. Moi, ma vie maintenant, elle est là.

— Je t'accompagnerai maman, si tu veux ?

— C'est très gentil Mathéo, mais ce ne sera pas nécessaire.

— Vous divorcez ?

— Oui, Pierre.

— Ah.

— Tu as l'air surpris ? s'étonne Louise.

— Euh non, c'est que la fête, la joie... bafouille-t-il.

— Quand on divorce d'un connard, il faut fêter ça ! décrète Louise. Quoi ? Vous voudriez peut-être que je le respecte ? Vous rigolez !

— Tu n'as pas tort. Mais peut-être va-t-il réfléchir et changer. Il n'a pas toujours été comme ça, vous savez, répond Catherine un brin de nostalgie dans la voix.

— Tout est possible. La preuve, nous sommes bien là, nous tous, à vivre tous les jours des trucs improbables. Après tout, il est fabriqué du même moule que nous, c'est un être humain. Le cœur peut toujours reprendre le gouvernail d'une vie.

— C'est toi qui dis ça, Chloé ! s'offusque son amie.

— Oui. Il faut aimer son ennemi, c'est la meilleure des choses à faire et ce n'est pas moi qui le dis...



— C'était un gars nommé Jésus, il y a vingt siècles ! l'interrompt Pierre.

— Tout à fait ! Bonne culture littéraire et théologique, le félicite Chloé.

— C'est un message d'amour que celui de Jésus, poursuit Pierre qui se sent de moins en moins à l'aise dans son rôle de composition.

— Oui ? Eh bien, nous débattons de foi une autre fois ! Allez, sur ces bonnes paroles, levons le camp, Catherine dort debout, déclare Louise.

— Bonne nuit les enfants. Rentrez bien... »

Les quatre apôtres roulent tranquillement jusqu'au camp sans trouver la moindre trace d'un problème sur la route. Mathieu le cocher et son équipage sont donc arrivés à bon port. Les deux couples se séparent en échangeant des galéjades grivoises.

Une fois seule avec Louise, Pierre l'interroge sur Catherine et Mathéo. Elle lui explique, avec son franc-parler plein d'éloquence, la situation. Les deux journées qui viennent de s'écouler sont pour Pierre une vraie jouissance. Il se sent bien avec le groupe, toutes leurs relations sont si désintéressées. Louise est une personne rare et il est sous son charme. Pour un acteur, laisser tomber les masques, être soi-même, c'est vital. Il prend conscience qu'il n'a pas démarré les choses correctement avec elle et qu'il ne peut pas continuer ainsi... Elle se pend à son cou, colle sa tête contre sa large poitrine et susurre d'un ton badin : « Tu ne crois pas qu'on a mieux à faire que des ragots ?

— Si. Mais avant, il faut que je te dise quelque chose.

— Hum, je t'écoute.

— Tu ne vas pas être contente. Ce n'est pas facile ! »

Tandis que Pierre hésite encore, Louise fronce les sourcils.

« Oh, je n'aime pas ça du tout...

— Nous ne nous connaissons que depuis deux jours et j'aimerais beaucoup approfondir les choses avec toi... » Se lance-t-il, aussitôt interrompu par une Louise optimiste : « Mais, c'est le rêve, ça, mon amour !

— Oui, mais non... Parce que je t'ai menti... baragouine-t-il. Je ne suis qu'un comédien et je te demande de me pardonner tout de suite ce que je vais t'avouer. »

L'air contrarié du géant, l'inquiète de nouveau et la ramène à de mauvais souvenirs.

« Qu'est-ce que tu me racontes là ? Ne me dis pas que tu es marié !

— Non, ce n'est pas cela...

— Bon, ben alors c'est rien ! Je te pardonne tout ce que tu veux, le coupe-t-elle à nouveau avant de le relancer. Alors, qu'est-ce qu'il y a ? »

Pierre réfléchit, cherche ses mots, il culpabilise de plus en plus, son estomac se noue.

« Je veux arrêter, maintenant, de jouer la comédie ! annonce-t-il penaud pensant être clair.

— Mais quelle comédie ? Je comprends rien, bordel ! s'énerve Louise. Tu m'aimes ?

— Oui, je crois bien que oui, la rassure-t-il aussi sec.

— Ben alors, c'est quoi le problème ?

— Et toi, tu m'aimes ? ne peut-il s'empêchait de demander, gagnant ainsi un peu de temps avant la catastrophe.

— Ouiii, répond-t-elle comblée. Allez, dis-moi ce que tu as à me dire.

— C'est la merde, je ne savais pas... J'avais besoin de fric !

— De quoi tu parles ? T'es escorte-boy ? Quelqu'un t'a payé pour être avec moi ?!

— Mais non !

— Ah bon ! soupire-t-elle. Bon alors accouche, c'est quoi ?

— Je suis comédien et je suis là pour renseigner le père de Mathéo sur ce qui se passe ici, sur Catherine, se libère-t-il enfin d'une traite.

— Quoi ? suffoque Louise.

— Je m'en veux ! Je ne peux pas te mentir plus longtemps et aux autres non plus. Je veux rester ici avec toi et élever des cochons en plein air... supplie-t-il mal à l'aise.

— Et t'y connais quelque chose, au moins, aux cochons ? demande la belle Louise en le toisant.

— Non, absolument rien...

— Quel talent ! J'y crois pas ! » s'écrie-t-elle dégoûtée.

Le comédien reste figé, il n'a pas le temps de la prendre dans ses bras, de la serrer contre lui, Louise tourne les talons et s'enfuit. En panique, ne sachant plus sur quelle émotion danser, elle se précipite et tambourine à la porte de Chloé.

« Qu'est-ce qui se passe ma Louissette ? Qu'est-ce que tu fous là ? s'inquiète son amie devant sa mine déconfite.

— Tu ne vas pas me croire Chloé ! Tu avais raison, c'était trop beau pour être vrai... gémit Louise.

— Quoi ? Calme-toi...

— Pierre, c'est Judas ! s'écrie Louise tirillée entre l'amour et la haine.

— Judas ? Nous avons dit une autre fois, la discussion théologique, tente Chloé pour désamorcer la tension.

— Il travaille pour ce gros connard de merde ! s'époumone Louise, prête à fondre en sanglots.

— Qui ? Je ne comprends rien, murmure Chloé en l'attrapant par les épaules et cherchant son regardant fuyant.

— Pierre ! pleure-t-elle à présent. Il bosse pour...

— Mon père ! intervient Mathéo subitement. Putain, je vais le voir !

— Attends-nous, on vient avec toi », s'écrie Chloé entraînant Louise à sa suite.

L'acteur a quitté son costume de scène. Lorsque Mathéo fait irruption, il est assis, les coudes sur la table, la tête entre les mains. Du haut de son mètre soixante-dix-sept, le fils Bertrand se plante devant lui, les poings et la mâchoire serrés. Il n'a aucune chance face au géant, pourtant celui-ci ne se lève pas, ne se défend pas. Il s'excuse : « Je ne veux pas continuer à vous mentir... Je suis désolé... Je ne pouvais pas imaginer tout cela... C'est la première fois que j'accepte ce genre de boulots foireux... Et la dernière, c'est certain... Louise pardonne-moi... Et vous aussi. C'est terminé... Promis... Je ne joue plus ! »

Louise renifle et essuie ses yeux sur sa manche. Chloé, bouche bée, retient son souffle. Mathéo, vaincu, se laisse glisser sur la banquette face à Pierre et pense tout haut : « Je trouvais très étonnant que nous n'ayons aucune nouvelle de lui... » Puis, il se redresse et demande, très énervé, à Pierre qui baisse toujours la tête : « Que lui as-tu dit ?

— La vérité, que tu es heureux, que tu sembles amoureux et que ce n'est pas une secte.

— Et ? insiste Mathéo.

— Il pense que c'est Catherine qui vous donne de l'argent. Il sait pour sa crémaillère, hier soir... Mais maintenant que je vous connais, toi et ta mère, je ne peux plus vous espionner pour son compte. J'étais au courant de rien, se justifie le géant tassé sur lui-même. Ce boulot c'était une idée débile, conclut-il secouant la tête.

— Puisque tu nous racontes tout, nous pouvons considérer que l'espion est passé à

l'ennemi », intervient Chloé, à la surprise générale.

Les trois autres la regarde, elle déglutit et tente un sourire conciliateur.

« Non, mais quel connard ! éructe Louise survoltée.

— Non, s'il te plaît, je m'en veux tellement...

— Mais pas toi mon amour ! Ce salaud de Gabriel Bertrand ! crache-t-elle avec colère, ayant enfin trouvé sur qui diriger ses sentiments controversés.

— Cela veut dire que tu me pardonnes, trésor ? soupire Pierre. Viens là, je suis si heureux, dit-il en lui prenant la main.

— C'est pas de ta faute ! C'est l'autre-là, faut qu'on lui en fasse une à celui-là ! » grince Louise avant d'embrasser Pierre.

Mathéo et Chloé échangent un regard. Elle pose sa main sur l'épaule du jeune homme en signe d'apaisement.

« Connaisant mon père et ses méthodes, je m'inquiète pour ma mère, soupire Mathéo.

— Je dois le rappeler tout à l'heure pour lui faire un rapport concernant Catherine, précise Pierre.

— Et si nous allions la voir, justement, pour lui demander ce qu'elle veut qu'on fasse ? propose Chloé.

— Je crains que cela ne la bouleverse, s'alarme Mathéo.

— Écoute, si quelqu'un peut prendre la bonne décision, c'est elle. Elle est plus forte que tu ne le penses, affirme Chloé.

— Sinon, nous ne disons rien, je ne donne plus signe de vie à ton père et puis basta, tente le géant.

— Pierre, ça suffit les conneries, la solution de facilité n'est jamais la bonne ! Ce n'est que la meilleure façon d'être lâche, s'agace Louise. Prenons ta voiture et allons chez Catherine. C'est elle qui va être en première ligne, elle doit avoir toutes les cartes en main !

— Il est trois heures du matin, n'allons pas lui gâcher sa nuit... Nous irons demain. Essayons de dormir un peu, décide Chloé. Sacré Pierre, tout s'éclaire : Marguerite Duras, ton goût pour les déguisements et les trois mousquetaires, déclare-t-elle en le fixant droit dans les yeux, pendant que Louise s'accroche à son gros biceps.

— Oui, ben, moi je ne veux pas le savoir, gémit Louise. Maintenant, il va se mettre

vraiment dans la peau d'un éleveur de cochons ! Tu ne vas pas briser notre rêve, mon amour ?

— Non, je ne briserai ni ton rêve ni ton cœur, mon trésor. Avec toi, je ne jouais pas ! S'il faut élever des cochons pour qu'on soit heureux, alors j'élèverai des cochons. »

Catherine est surprise de voir arriver les quatre amis. Ils lui relatent l'affaire. Après un court moment d'absence, elle part d'un éclat de rire communicatif qui se transforme en un fou rire collectif.

« Thé ou café, les jeunes ? Nous allons réfléchir. Je trouve que c'est plutôt une bonne chose.

— Comment ça ? s'indigne Mathéo.

— Allons, c'est évident mon chéri, l'agent double ici présent va nous permettre de nous amuser un peu.

— Je ne comprends pas ! rétorque-t-il.

— Mathéo, ton père se croit plus malin que tout le monde, comme d'habitude, il pense tout contrôler ! Nous allons lui donner une petite leçon. Son plan va se retourner contre lui et il n'y verra que du feu, grâce au talent incontestable de Pierre.

— Mais bien sûr, grâce à Pierre nous pouvons lui envoyer n'importe quelle info bidon sans même qu'il se méfie...

— Oui Louise, exactement, confirme Catherine.

— Vous voulez que je continue à l'appeler ? Et que je lui fasse avaler des couleuvres, c'est bien cela ? Moi qui pensais que c'était fini ces conneries... gémit Pierre.

— Tu dois assumer jusqu'au bout ! Tu es mon héros ! Et puis cela t'apprendra à accepter de faire n'importe quoi pour de l'argent. Quand est-ce que tu es censé le contacter ? questionne Louise.

— Il doit déjà attendre mon coup de fil...

— Je vais quand-même prévenir mon avocate pour prendre son avis, ce sera plus sage. »

Maître Davant est un peu étonnée, mais plus grand-chose ne la surprend. Elle a eu maintes fois la preuve que les divorces ne sont pas juste des séparations. Ils révèlent les parts les plus sombres, les agissements les plus perfides. Elle insiste sur un seul point : elle a besoin d'une preuve. Pierre doit recevoir un paiement qui laisse une trace pour pouvoir utiliser son témoignage devant le tribunal. Cela permettra de prouver le caractère quelque peu pervers et manipulateur du charmant mari de Catherine. Elle serait enchantée de pouvoir sortir cet atout de la large manche de sa robe d'avocate au cours du procès.

« Il m'a filé mille cinq cents euros, en liquide au départ de Paris, avoue Pierre plein de culpabilité.

— Bien, nous savons sur quoi nous devons réfléchir, songe Louise à voix haute. Au fait mon amour, ton petit appartement, ton soi-disant chez-toi ?

— Un meublé, je l'ai loué par internet pour la semaine. Moins cher qu'un hôtel et plus pratique pour jouer les espions.

— Comment obliger Gabriel à t'ouvrir un compte ici et à y déposer de l'argent ? Si tu lui disais que tu as de super infos mais qu'il te faut une rallonge, propose Louise.

— C'est un coriace, il ne marchera pas. Au théâtre, le levier ce serait plutôt Mathéo. Le fils qui trahirait la mère au profit de son père. Puisque je change de camp, toi aussi Mathéo, annonce Pierre.

— Euh, je ne te suis pas bien là... proteste Mathéo.

— Imaginons que je dise à ton père que ta mère t'emmerde en venant s'incruster dans ta nouvelle vie. Que tu trouves qu'elle débloque complet quand elle parle de divorcer et de s'installer ici, avec toi. Que tu voudrais bien l'envoyer sur les roses. Seulement, comme elle te donne de l'argent, tu ne peux pas te le permettre, et surtout que tes nouveaux amis ne t'y encouragent pas...

— En gros, tu lui racontes ce qu'il croit déjà, soupire Catherine.

— Exactement ! Ce sera d'autant plus facile de le faire marcher.

— C'est quoi l'idée ? Qu'il envoie du fric à Mathéo ? questionne Louise.

— J'espère qu'il va plutôt opter pour une autre solution : m'envoyer du fric à moi, pour que je le donne à Mathéo, sans qu'il en connaisse la provenance. Cela lui laisserait la possibilité de couper le robinet quand il voudra. De garder la main, développe Pierre inspiré.

— Pouah, je suis écoeurée, crache Louise, dépitée.

— Ben oui trésor, mais là, bingo ! Il m'ouvre un compte et il y dépose de l'argent, je le retire : ticket de caisse égale preuve. Pense à sa tête quand il découvrira que nous l'avons mené en bateau, ça te remontera le moral !

— Quand même, je n'aime pas ça. Je te trouve bien machiavélique, frémit Louise.

— Je me mets juste dans la peau du personnage, c'est aussi cela le métier d'acteur. Et puis c'est pour la bonne cause cette fois-ci, non ?

— Tu as raison Pierre, intervient Catherine. Je valide ton idée et je te remercie de m'aider.

— C'est normal, je me rattrape un peu...

— Alors, à toi de jouer ! l'encourage-t-elle en désignant le téléphone du menton.

— Ce qui pourrait aider, ce serait une ou deux photos. Par exemple Mathéo et Chloé affalés là, l'air totalement défoncés et toi, Catherine, avec une bonne tête de dépressive, histoire d'envoyer du lourd, vous savez "le poids des mots, le choc des photos" rajoute Pierre.

— Non, mais je rêve... souffle Chloé.

— Mais si, viens te vautrer avec moi dans la drogue, sous les yeux désabusés de ma pauvre mère ! Je suis sûr que tu as des talents cachés d'actrice...

— Où as-tu mis les cadavres d'hier soir, Catherine, les bouteilles de champagne vides ? Qu'il voit à quel point nous nous vautrons dans la luxure, suggère Pierre qui a aussi des talents de metteur en scène.

— Je suis bien là, en pyjama, tout ébouriffée ? demande la future divorcée.

— Vous êtes tous très crédibles ! se réjouit Pierre. On ne bouge plus ! C'est parti, je lui

envoie avec un petit SMS : "*Appelez-moi, il y a du nouveau*". Maintenant, il n'y a plus qu'à attendre... »

Lorsque le portable de Gabriel vibre, il est à son bureau. Les photos qui s'affichent déclenchent un sourire mesquin sur son visage. Il le savait, il en était sûr ! Il appelle Pierre.

« Alors ?

— Bonjour, monsieur Bertrand. Hier soir, je suis allé à la crémaillère de votre femme. Vous avez vu les photos ?

— Oui. C'est quoi cette histoire de crémaillère ?

— Si j'ai bien tout saisi, elle s'installe ici, à proximité de Mathéo.

— Mais elle est folle !

— C'est vrai qu'elle n'a pas l'air très bien, je veux dire : pas l'air tout à fait dans son assiette.

— Vous rigolez ! C'est une dépressive, elle est bourrée de cachetons, elle ne sait plus ce qu'elle fait !

— Cela n'arrange pas vraiment votre fils de l'avoir dans les pattes. Il a mieux à faire avec une des nanas du camp. Mais comme vous le pressentiez, il semblerait que votre femme arrose tout le monde assez généreusement. La fête d'hier était digne de certaines soirées parisiennes, je vous assure que rien ne manquait.

— Nom de Dieu, j'en étais sûr, je ne me trompe jamais... Pas une secte, tu parles !

— Bon, ben, je rentre à Paris. Je ne pourrai pas vous apprendre grand-chose de plus maintenant.

— Attendez, attendez, il faut que je réfléchisse. Je vous rappelle. Pour le moment, vous restez là-bas, vous continuez à me surveiller tout le monde.

— Monsieur Bertrand, j'ai rempli ma part du marché. Si vous voulez que je prolonge, il va me falloir une rallonge, j'ai des frais ici.

— Vous en faites pas, vous serez payé.



— Oui, mais mon compte est à sec, je ne peux pas avancer.

— Je vous rappelle dans la journée ! »

Gabriel raccroche, énervé mais rassuré. Il va pouvoir faire intervenir les autorités. Il téléphone immédiatement à l'avocat qui lui a été conseillé pour les affaires familiales. Celui-ci lui confirme que oui, marié sous le régime de la communauté, en cas de séparation c'est moitié-moitié, mais que si sa femme est internée alors là, plus question de divorcer, c'est interdit par la loi. Pour faire interner quelqu'un il faut une, ou encore mieux, deux demandes de soins psychiatriques par un tiers, la sienne et celle de son fils par exemple. Ainsi que deux certificats médicaux, celui d'un généraliste et celui du médecin psychiatre de l'hôpital où sa femme sera soignée. Gabriel a enfin l'impression d'avoir un interlocuteur compétent. Après cet échange, son cerveau mouline à deux cents à l'heure... Une demande signée par son fils... Ce qu'il veut c'est du fric... L'argent, le nerf de la guerre, la seule chose qui fasse avancer le monde, partout, tout autour de la planète... Mathéo vendrait sa mère pour un peu de drogue... Il va lui en procurer et il signera n'importe quoi... Comment s'organiser ? Ouvrir un compte à Mathéo et y mettre de l'argent... S'il fait cela, il n'obtiendra jamais le papier... Non, il faut procéder à un échange : la demande signée contre les billets ! Impossible de prendre un jour de congé... Pierre est sur place, il s'en chargera. Après tout, c'était une bonne idée d'utiliser ce comédien, Mathéo ne se méfiera pas... Ensuite, contacter un médecin, là-bas, qui se déplacera pour récupérer Catherine et hop, direction l'hôpital le plus proche. Les choses s'arrangent, enfin ! Audrey, son assistante, frappe et glisse sa tête décomposée à l'intérieur du bureau.

« Monsieur Bertrand, vous pouvez venir, nous avons un problème !

— Qu'y a-t-il encore ? »

Le PDG sort de son bureau affichant un beau sourire de vainqueur. Il est prêt à dévorer tous ceux qui se mettront en travers de sa route. Dans l'open-space, tout le monde est en effervescence. Les visages sont crispés. Il règne une ambiance apocalyptique. Les téléphones sonnent tous en même temps et l'ascenseur déverse un flot de collaborateurs affolés.

« Monsieur, c'est la catastrophe ! Ils coupent tous les spots publicitaires !

— Qu'est-ce que vous racontez ? Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? Bon sang, Audrey, répondez à ce téléphone !

— Les hackers, monsieur, à chaque interruption publicitaire, ils nous coupent l'antenne et cela depuis une heure, déclare le chef de la régie. Le service informatique est sur le coup mais, ils disent que ça dépasse leurs compétences, ils attendent du renfort de la part de nos sous-traitants mais ne garantissent aucun résultat...

— Mais c'est incroyable ! Ah, les nouvelles technologies ! C'est bien vous qui passiez votre temps à m'en vanter les mérites, éructe-t-il contre le pauvre gars. Audrey, rappelez-moi de virer ce type quand tout sera rentré dans l'ordre. Est-ce uniquement chez nous ou les autres chaînes sont touchées aussi ?

— Uniquement les chaînes du groupe, il semblerait... bafouille le futur chômeur.

— Audrey, appelez-moi le ministre de l'Intérieur et passez-le-moi dans mon bureau. Tout de suite ! »

Gabriel est fou furieux. Ils vont le rendre dingue ces pirates des temps modernes. Il maudit la technologie tout entière.

« Monsieur Bertrand, le ministre n'est pas joignable, je suis désolée.

— Évidemment, ils se planquent tous, les rats quittent le navire... On déprogramme toutes les publicités pendant les émissions et les téléfilms jusqu'à nouvel ordre. On repasse à l'ancienne, des pubs entre les programmes, en espérant que ça va les calmer.

— Il nous faut refaire toutes les grilles...

— Et vite ! Sinon, ils vont zapper et le peu de téléspectateurs qu'il nous reste iront sur les chaînes concurrentes. Je veux tous les responsables en salle de réunion dans cinq minutes et qu'ils me fassent des propositions intelligentes. Bougez-vous Audrey ! »

Gabriel, en bon capitaine de navire sur le point de sombrer, prend les choses en main. Mais avant, il rappelle Pierre qui décroche dès la première sonnerie : « Monsieur Bertrand, j'attendais votre appel, déclare l'acteur d'une voix sérieuse.

— J'ai une nouvelle mission à vous confier, pas compliquée et bien payée. Mais écoutez-

moi bien, je suis très occupé, c'est la guerre ici, je n'aurai pas le temps de répéter. Je vais vous envoyer un papier que vous ferez signer à Mathéo, un formulaire de Soins Psychiatriques à la Demande d'un Tiers pour ma femme, en échange vous lui remettrez dix mille euros. Du coup, il n'aura plus sa mère sur le dos et de quoi s'occuper ! Quand vous aurez ce papier signé, vous me rappelez ! Vous avez compris ?

— Je crois oui, mais d'où je sors dix mille euros, moi ?

— Vous passerez à l'agence de la Banque Française Générale de Biarritz, je vais tout arranger. J'effectue un virement à votre nom sur un livret et ils tiendront l'argent à votre disposition dès demain après-midi. Il y aura deux mille euros de plus pour vous. Mais n'oubliez pas, il me faut ce papier signé, le plus vite possible !

— Je vais voir ce que je peux faire, ce n'est pas aussi simple que vous semblez le penser...

— Vous verrez qu'avec l'argent, Mathéo signera sans même lire. Je compte sur vous. Je vous envoie la SPDT par mail, débrouillez-vous pour l'imprimer et tenez-moi au courant. »

Gabriel a déjà raccroché. Pierre jette un coup d'œil à ses complices silencieux. Il est estomaqué que son plan ait si bien fonctionné, mais surtout un peu gêné par ce qu'il doit leur annoncer.

« Bon, et bien c'est bon... Il va procéder à un dépôt sur un livret à mon nom à la BFG, nous l'aurons notre preuve. »

Des cris de joie, des applaudissements et des rires accueillent la nouvelle.

« Mais, j'ai des instructions, et c'est pas joli joli. Il envoie un papier que je dois faire signer à Mathéo en échange de dix mille euros pour faire interner Catherine. »

Les rires se figent. Le dégoût s'installe sur les visages.

« Comment peut-on être aussi pourri ? s'indigne Louise.

— Il pense que je vais signer son papier contre de l'argent ?

— Il en est absolument certain, Mathéo.

— Maman, est-ce que tu comprends bien ce qu'il envisage de faire ?

— Il veut m'enfermer dans un hôpital psychiatrique à ta demande... Maître Davant m'avait avertie que cela pouvait vite devenir l'enfer, mais jamais je n'aurais pensé à une saloperie pareille. J'ai consacré ma vie à cet homme ! Je n'arrive pas à le croire.

— Aucune empathie, aucune reconnaissance, aucun sentiment, c'est effrayant. C'est lui le malade mental ! J'ai une pensée pour Sandra... Comment peut-on aimer un être comme celui-là ? Catherine, comment c'est possible ?

— Je ne sais pas, Chloé. Je crois que jusqu'à aujourd'hui, je ne connaissais pas l'homme qui partageait ma vie. Je suis tellement écœurée que si vous n'étiez pas là, avec vos cœurs gros comme ça, pour rattraper le coup, cela me tuerait !

— C'est bien ce qui a fini par amener Sandra à se suicider, déplore Chloé. Elle a découvert qu'elle était amoureuse d'un monstre. En étant manipulée de la sorte, comment conserver un peu d'estime de soi ? Elle a préféré mourir. Son journal intime est à votre disposition Catherine, je l'ai au mobile home. Peut-être que votre avocate pourra s'en servir.

— Peut-être, merci pour ce geste qui me touche beaucoup. Je me battraï aussi pour ton amie. Je ne vais rien lui épargner, il va payer pour tout le mal qu'il sème autour de lui !

— Il ne doute vraiment de rien, s'étonne Pierre. Il y a quand même quelque chose qui me dérange. Et si j'étais malhonnête ? Si demain j'allais chercher le pognon et que je disparaisse. Pourquoi me fait-il confiance ?

— Il te prend juste pour un raté qui a besoin d'argent et qui va en gagner facilement en arrangeant ses petites combines légales, répond Catherine. Mais il ne va pas être déçu ! La cinglée dépressive, le camé et le raté lui réservent une bonne surprise. Il va tomber de haut. Vous savez quoi, je vous invite tous au restaurant !

— C'est gentil, mais nous sommes bien là, chez vous. Lançons un barbecue et terminons les restes d'hier... À dix-sept heures, nous avons rendez-vous avec les gens de l'association chez Mathieu et j'aimerais bien méditer un moment avant de les rencontrer. Avec tout cela, je suis un peu déboussolée, avoue Chloé.

— Depuis une semaine, notre petite vie tranquille au camp a été bien chamboulée. J'ai moi aussi besoin de me recentrer. Le dossier de Mathieu c'est très important, il faut que

nous soyons au mieux de notre forme, insiste Louise.

— Vous avez raison les filles ! Je débarque et avec moi tout le reste. Le plus important c'est la belle aventure humaine que vous avez réussie à construire, à l'opposé de tout cela. Nous mangeons et nous rentrons. Maman, au passage, nous te poserons chez Mathieu. Je ne veux pas que tu restes seule. Et toi Pierre, merci d'être quelqu'un de bien, je suis rassuré de t'avoir à nos côtés.

— Je suis à ma place avec vous. Le fric je m'en fous, en plus j'ai trouvé l'amour, et dire que c'est grâce à ton père.

— Ce sont les dégâts collatéraux ! s'esclaffe Louise qui a retrouvé sa gaieté. Lorsqu'il va le découvrir, il ne te pistonnera pas pour les Molière.

— Mathéo, ne le prends pas mal, mais je préférerais que tu restes ici avec Catherine. J'ai besoin d'être un peu seule. Rejoignez-nous ce soir au camp.

— D'accord Chloé. Du coup, maman, nous irons à la ressourcerie cette après-midi, ma girouette ne va pas se fabriquer toute seule et nous avons, tous, grand besoin de savoir d'où vient le vent.

— Oui chéri, je trouverai bien à m'occuper. j'aiderai Lili, cela me changera les idées, poncer ça défoule et Mathieu a, lui aussi, besoin d'un peu de calme pour se concentrer sur ses affaires. »

Lorsque les deux personnes de l'association *Terre de Liens*, un jeune homme à la mise décontractée et une femme d'une soixante d'années, se présentent, Louise, Mathieu, Chloé, Sylvain et Pierre les accueillent sous l'appentis. Manu, Carine et les enfants sont aux manettes de la radio. Il ne manque plus qu'Idriss et Lily qui font leur entrée dans la cour. Les nouveaux venus expliquent l'objectif principal de leur association qui est de préserver l'agriculture paysanne. Chaque jour, de petites exploitations familiales disparaissent, englouties par leurs voisines qui deviennent de plus en plus grosses et de moins en moins nombreuses. Plus aucun jeune paysan souhaitant s'installer ne trouve de terres et les investissements de départ sont si lourds qu'ils abandonnent leur projet. *Terre de Liens* achète des fermes, grâce à des dons, des legs et des placements effectués par des

personnes qui possèdent quelques économies et souhaitent maintenir une agriculture traditionnelle respectueuse de l'environnement. Ces fermes sont ensuite confiées en gérance à ces jeunes. Toutes ces exploitations deviennent un patrimoine commun protégé à transmettre aux générations futures. Les gérants savent que les terres ne leur appartiendront jamais, mais l'important pour eux, ce n'est pas la propriété, c'est la transmission d'une planète en bon état. Tout le monde les écoute attentivement, Mathieu est très surpris par ce qu'il entend.

« C'est bien ce que vous faites. Je vous tire mon chapeau, les félicite-t-il.

— Il y a beaucoup de gens de bonne volonté vous savez, mais la tâche est immense et ardue. Si individuellement, nous ne pesons pas lourd contre ces gros conglomérats, à plusieurs, nous obtenons de beaux résultats, se réjouit le jeune homme.

— C'est exactement ce que nous essayons de démontrer ici, s'enthousiasme Sylvain.

— Le plus souvent, nos fermes se situent dans des régions montagneuses. Ce sont de très petites exploitations. Mais tout de même, l'association a réussi à en sauver une dans les grandes plaines de la Limagne, en Auvergne, et nous en sommes très fiers, ajoute la sexagénaire.

— Moi, j'ai travaillé ma terre avec amour, poursuit Mathieu. Bien sûr, j'ai utilisé des engrais et des désherbants. Nous avons été manipulés, c'était très bien organisé. Ils nous disaient que nous devions produire pour éradiquer la famine. À l'époque, nous n'avions comme information que celle que l'on voulait bien nous donner. Nous leur faisons confiance... Je souhaite passer la main à des jeunes qui aiment la terre et les animaux, la façon dont on traite les bêtes aujourd'hui me rend malade !

— Depuis quand avez-vous cessé votre activité ? l'interroge la femme.

— Je ne l'ai pas encore officiellement cessée, précise Mathieu. Mais je n'exploite plus depuis quelques années. L'heure est venue de prendre ma retraite et de passer la main.

— Combien d'hectares avez-vous ? demande le jeune homme.

— Une quinzaine, nous pouvons faire le tour si ça vous dit ?

— Oui, avec plaisir », acceptent les membres de *Terre de Liens*.

Mathieu est heureux de leur montrer son domaine : la maison, le hangar, la vieille grange, le poulailler toujours en activité et de leur présenter ses deux compères équins.

« Je veux finir mes jours ici, cela implique que les nouveaux exploitants devront vivre au camp avec les jeunes, indique-t-il.

— Donc, la maison ne sera pas disponible ? s'enquiert la femme.

— Non, pas de mon vivant, et j'espère avoir encore quelques belles années devant moi ».

Louise intervient : « En fait, nous aimerions bien nous charger de la première sélection des postulants intéressés par la ferme de Mathieu, mais aussi par notre mode de vie atypique.

— Nous avons des candidats intéressants avec qui nous pourrions vous mettre en relation, la rassure le jeune homme.

— Nous sommes candidats, je veux dire Pierre et moi. Nous envisageons un élevage de porcs en liberté.

— Ah, vous avez déjà un projet ? s'intéresse-t-il.

— Oui. Pour exploiter ce n'est pas un souci, explique Chloé, encore que des bras et du savoir-faire seront toujours les bienvenus. Mais nous ne souhaitons pas être propriétaires. Nous militons pour une propriété d'usage, c'est pourquoi votre association nous intéresse. Nous pourrions continuer à concocter notre soupe dans notre coin mais Mathieu veut mettre les choses en place, pour après...

— Ce que nous cherchons, l'interrompt le paysan, c'est une solution pour que leur mode de vie communautaire puisse perdurer et se développer même si je venais à tirer ma révérence. Je ne veux pas que mes héritiers, un neveu et une nièce, les mettent dehors et bazardent tout. Ils ont de belles situations et ce qui se trame ici ne les intéresse pas.

— L'idée serait que notre association devienne propriétaire de la ferme et du camp, et que vous en soyez les gérants ? reformule la femme, pour être certaine de bien comprendre.

— Oui, répond Chloé. Est-ce possible ?

— Si toutes les activités sur la ferme sont biologiques, à priori oui. La question c'est :

combien vous voulez vendre monsieur ? demande la femme à Mathieu.

— En restant ici avec eux, je n'ai pas besoin de grand-chose. Si vous me garantissez que l'expérience entamée par les jeunes perdurera, faites-moi une offre en fonction de vos moyens.

— Il faut que nous discussions de tout cela avec les autres membres de l'association. Que nous leur exposions votre situation et que le trésorier nous indique la somme dont nous disposons en caisse. Nous ne sommes pas bien riches malheureusement... Dans ces cas-là, nous lançons une campagne pour trouver des fonds, cela peut être un peu long, mais nous avons réussi ailleurs, alors il n'y a pas de raison, réfléchit la femme à voix haute.

— Je l'aime bien votre association ! J'aimerais que nous arrivions à nous entendre, mais les jeunes ici présents sont ma priorité. Je veux qu'ils puissent continuer cette belle expérience et cela n'est pas négociable, répète Mathieu.

— Sincèrement, ce qui se passe sur vos terres est beau. Nous sommes très contents d'être là, de vous rencontrer et d'envisager une collaboration, ajoute le jeune homme en souriant.

— J'ai rendez-vous demain chez mon conseil, renchérit Mathieu. Je vais lui en parler.

— On vous laisse les coordonnées du notaire de *Terre de Liens*, s'il souhaite entrer en contact, qu'il n'hésite pas. En attendant que faites-vous de vos champs ? se renseigne la femme.

— Je vends la prairie sur pied à mes voisins. Ils fauchent et bottellent le foin.

— Depuis combien de temps ? insiste-t-elle.

— Oh, je dirais, environ cinq ans, calcule Mathieu.

— C'est parfait, annonce-t-elle. Il faut compter trois années sans utilisation d'entrants chimiques pour prétendre à l'obtention du label. Si on effectue des prélèvements, les cultures à venir pourront être certifiées Bio, dès le départ.

— D'ailleurs, nous avons d'autres projets, déclare Sylvain. Moi, je m'occupe du jardin et je développerai bien la production de fruits rouges.

— Nous pensons aussi à faire pousser des plantes médicinales et des fleurs, ajoute



Chloé.

— Vous n'êtes pas à court d'idées, ni de motivation, observe le jeune homme admiratif.

— Notre but n'est pas de gagner de l'argent, et encore moins de nous tuer à la tâche, développe Idriss. Nous ne voulons pas nous lancer dans des nouveautés sans être certains d'en être capables et d'en avoir tous envie. Chez nous, tout le monde participe, vous comprenez ?

— Pour *Terre de Liens* tout est envisageable, tant que cela repose sur le respect de la terre et des hommes. Excusez-nous, mais nous devons vous laisser, annonce la femme en consultant sa montre. Nous ne manquerons pas de reprendre contact très rapidement. Merci pour votre accueil et pour l'intérêt que vous accordez à notre association. À bientôt. »

Après leur départ, Mathieu ne tarit pas d'éloges. Il n'en revient pas que des gens donnent de leurs économies pour sauver l'agriculture paysanne, cela lui réchauffe le cœur. Les paysans si souvent critiqués, caricaturés, traînés dans la boue, sont l'âme de ce pays. Les beaux paysages et les bons produits, qui font la renommée mondiale de la France, ce sont eux qui les façonnent et les fabriquent.

« Ils sont très sympathiques, déclare-t-il. Nous avons bien fait de leur demander de venir. Savoir que la ferme se retrouverait entre leurs mains pour les générations futures, moi elle me plaît bien cette histoire.

— Oui, mais ils ne semblent pas avoir beaucoup de moyens, s'inquiète Louise.

— On s'en fout de l'argent ! Depuis quand cela vous intéresse, vous, l'argent ? s'étonne Mathieu.

— Quand même, la ferme c'est toute ta vie de labeur, insiste Louise.

— Et celle de mes parents et de mes grands-parents. Mais tu crois qu'il en penserait quoi l'Auguste ? poursuit le doyen. Brave homme, il se retournerait dans sa tombe si je sacrifiais la paysannerie sur l'autel du dieu euro. Je l'entends d'ici : « *Tu veux quoi Mathieu ? Qu'on t'enterre avec tes billets ou que la ferme continue d'exister et nourrisse son monde ?* » Je ne veux pas prendre le risque qu'il m'attende la fourche à la main aux portes du paradis ! conclut-

il en rigolant.

— C'était ton père, Auguste ? demande Chloé.

— Mon grand-père, un fameux gaillard qui a travaillé comme un forcené pour acheter chaque parcelle de cette terre. Puisque je n'ai pas d'enfant à qui passer le flambeau, l'Auguste, il choisirait *Terre de Liens* sans hésiter, » assure Mathieu.

À ce moment, Catherine et Mathéo les rejoignent.

« Hello, nous avons fermé la ressourcerie et nous sommes allés à la pêche, nous avons attrapé deux saumons chez le poissonnier, annonce fièrement Catherine.

— Il faut arrêter d'arriver les bras chargés, la sermonne Sylvain. Vous êtes la bienvenue ici, les mains vides, vous comprenez cela ?

— Oui. Mais ça me fait tellement plaisir, s'excuse-t-elle fausement.

— En plus, le saumon n'est pas un choix judicieux, feint de s'énerver Sylvain. Toute votre éducation est à revoir. Vous n'avez pas privilégié les produits locaux et les circuits courts : je vous colle un gage !

— Qui c'est qui a un gage ? s'écrie Juju.

— Tiens, voilà la marmaille, se réjouit son père. Catherine, elle doit faire le tour de la table à cloche-pied, dit-il avec un grand sourire.

— Chiche ou pas chiche, Catherine ? » la provoque Angèle.

Joueuse et pénitente, la mère de Mathéo quitte ses chaussures et entame cet exercice périlleux qui la ramène dans les cours de récréation de son enfance. Il y a bien cinquante ans qu'elle n'a pas pratiqué. Mathéo se fait discret, il a bien retenu la leçon, mais espère éviter la punition. Il se glisse derrière Chloé et l'entoure de ses bras.

« Tout va bien ?

— Oui et toi ?

— J'ai avancé sur ma girouette. Tu veux que j'aille dormir chez ma mère ce soir ? susurre-t-il discrètement à son oreille.

— C'est comme tu veux, toi.

— Alors c'est tout vu. Je reste là ! »

Tout le monde explique à Manu la rencontre avec *Terre de Liens* et Pierre fait son *mea culpa* pour leur avoir joué la comédie. Afin de le punir, lui aussi prend un gage : ce soir il fera la plonge, tout seul. Catherine, essoufflée, demande à Pierre s'il accepterait de l'accompagner chez son avocate le lendemain en début d'après-midi. Elle est un peu inquiète et apprécierait qu'il soit là pour expliquer toute cette histoire abracadabrantesque. Il accède volontiers à sa demande. Chloé accompagnera Mathieu chez le notaire, aucun d'eux n'est emballé par une journée sous le joug de la paperasse, mais c'est pour la bonne cause.

« Demain, je veux du monde autour des micros, décrète Manu. Nous parlerons de *Terre de Liens*, ils méritent d'être mieux connus.

— Tu as raison, confirme Chloé. Nous avons un peu délaissé la radio et les auditeurs ces jours-ci. Heureusement qu'il y a la nouvelle génération pour nous remplacer.

— Heureusement que nous sommes là ! s'exclame Angèle. Maman, pourquoi nous ne restons pas habiter ici tout le temps ?

— Parce que... tente Carine.

— Ah non, moi, je veux rentrer et retrouver mon chéri ! s'écrie Romane.

— Toi, avec ton chéri ça va, hein ! s'agace sa petite sœur.

— Les filles, ne vous chameillez pas. Nous rentrons samedi, les vacances sont terminées, je reprends le boulot lundi.

— Oh non ! Moi je veux rester là !

— Angèle, profite au lieu de commencer à rouspéter. Il te reste encore quatre jours, essaye de la raisonner sa mère.

— Moi aussi, je retourne chez maman à la fin de la semaine prochaine... et je préférerais rester ici, grommelle Juju à son tour.

— Bon, Sylvain, demain tu me mets tout ce beau monde au jardin. Je crois qu'ils n'ont pas assez désherbé, annonce Louise.

— Tatie... Je peux bien rester ? la supplie Angèle, en lui faisant les yeux doux.

— Peut-être que nous pouvons te garder une semaine de plus, comme Juju... Mais après, je te ramène chez toi ! concède sa tante sans résistance.

— Ouais, une semaine de plus, c'est trop bien ! » hurlent les deux gamins en sautant autour de la table.

Après le repas, tout le monde s'éparpille telle une nichée d'oisillons regagnant leur nid douillet. Catherine raccompagne Mathieu venu sans son attelage.

« Bon courage, Catherine, pour demain.

— Oui, merci, je pense que ça va aller, Pierre sera avec moi. Bonne chance à toi aussi chez le notaire. Tu passes en fin de journée pour me raconter ?

— D'accord, j'amènerai le pique-nique, répond Mathieu, ravi de l'invitation.

— À la maison, à dix-neuf heures ? La clef est sous un pot à gauche de la fenêtre de la cuisine, au cas où tu arriverais avant moi.

— OK, bonne nuit. »

L'avocate écoute Pierre et Catherine sans les interrompre, avant d'annoncer : « Eh ben, dites donc ! J'ai eu l'occasion d'en voir des coups tordus dans ma carrière, mais là, c'est digne d'un scénario de "Plus môme la vie"... Alors, voilà ce que je vous propose : vous, madame, prenez contact le plus rapidement possible avec le médecin psychiatre qui vous suit et expliquez-lui la situation. S'il vous le conseille, allez sans tarder effectuer une expertise psychiatrique auprès d'un de ses confrères, ici. Vous, monsieur, retirez l'argent cet après-midi et ramenez-moi le reçu, je le joindrai à votre témoignage. Moi, je fais partir tout de suite votre demande de divorce, je l'envoie à votre mari sur son lieu de travail, à remettre en main propre. Votre dossier est en béton. Toutefois, on peut s'attendre à ce que la partie adverse fasse traîner le plus longtemps possible. Avez-vous pris vos précautions, madame Bertrand, comme je vous l'avais suggéré ?

— Oui, Maître. J'ai aussi récupéré le détail de notre patrimoine actuel, le voici.

— Parfait, cela me sera très utile. Nous ne lâcherons rien, je vous en fais la promesse. Je

vous informerai de l'avancement de la procédure.

— Merci. Au revoir, Maître.

— Attendez, intervient Pierre. Le pognon, je vous le ramène en même temps que le reçu ?

— Sûrement pas. Je me permets, d'ailleurs, de vous suggérer d'éviter ce genre de transactions à l'avenir, jeune homme.

— Merci du conseil mais cela ne risque pas d'arriver ! Et avec monsieur Bertrand, je fais quoi ?

— À votre place, je ferais le mort. Cela nous laissera le temps de lancer la procédure dans les meilleures conditions pour madame. »

Catherine conduit Pierre jusqu'à Biarritz, puis repasse déposer le précieux reçu au cabinet d'avocats. Ensuite, ils récupèrent les vêtements de Pierre et rendent les clés du meublé.

« Cet argent est à vous Catherine.

— Non Pierre, c'est le vôtre. Vous en aviez besoin ? Eh bien, réglez donc vos affaires.

— Quelle histoire ! Comme quoi parfois la réalité peut dépasser la fiction. Quand j'ai dit oui à cette étrange proposition, je n'aurais jamais pu imaginer tout ce qui m'attendait.

— Vous le regrettez ?

— J'ai rencontré une fille extraordinaire, des gens incroyables et je n'ai jamais été aussi riche... Je ne regrette rien ! Alors, direction la Poste, décrète-t-il, je comble mon découvert et je clôture mon compte. Après, j'appelle les mecs avec qui je partageais l'appart à Paris pour libérer la piaule. Et si vous voulez bien, nous achèterons de quoi préparer un festin pour ce soir. Le reste rejoindra le pot commun du camp.

— Vous êtes quelqu'un de bien, Pierre, et votre cerveau carbure à toute vitesse.

— Allez c'est parti ! Et si vous pouviez me tutoyer, Catherine, cela me ferait plaisir.

— D'accord, mais toi aussi, alors ! »

Pierre sourit. Il ressent pour cette femme compréhensive de la reconnaissance. Il a envie

de l'embrasser tendrement sur la joue et de la prendre dans ses bras. Comme si elle percevait son émotion, Catherine lui passe doucement la main dans les cheveux pour l'ébouriffer, comme à un petit garçon.

De son côté, Mathieu explique au notaire ses intentions. Confortablement installée dans l'un des deux fauteuils face à l'immense bureau, Chloé reste silencieuse.

« Je m'occupe depuis assez longtemps de vos affaires pour me permettre de vous demander si vous êtes bien certain de vouloir laisser tout votre patrimoine à une association ? s'étonne l'officier public. Vous renoncez à une belle somme d'argent en ne vendant pas votre ferme.

— L'argent, Maître, n'est qu'un outil. Nous l'oublions trop souvent. Autant qu'il serve à réaliser de belles choses.

— Bien, si vous êtes sûr de vous. Je vais vous proposer une solution qui me semble malgré tout servir vos intérêts, précise-t-il. Je vous conseille de vendre à la fondation *Terre de Liens* en viager occupé. Vous pouvez leur demander un bouquet, et ensuite ils vous verseront une rente viagère tous les mois jusqu'à votre décès. À ce moment-là, la ferme leur appartiendra. C'est simple : je procède à l'estimation du bien, puis nous divisons cette somme par deux, car vous continuez à habiter les lieux. Ensuite nous calculons, en fonction de votre âge au moment de la signature et de l'âge moyen d'espérance de vie d'un homme en France, le nombre d'années qu'il vous reste à vivre. Puis nous divisons le montant obtenu par le nombre de mensualités que cela représente.

— Juste pour voir si j'ai bien compris : si la ferme est estimée quatre cent mille euros, on divise par deux, parce que je continue à l'occuper, soit deux cent mille euros. J'ai soixante-neuf ans...

— L'espérance de vie d'un homme, chiffre fourni par l'État, est actuellement de quatre-vingt-deux ans, à confirmer, poursuit le notaire.

— Donc quatre-vingt-deux moins soixante-neuf cela fait treize ans. Deux cent mille euros divisés par treize... calcule Mathieu mentalement.

— Quinze Mille trois cent quatre-vingt-cinq euros, lit l'officier public sur sa calculatrice. Qu'il faut encore diviser par douze mois : soit mille deux cent quatre-vingt-deux euros de rente viagère mensuelle. S'il y a versement d'un bouquet à la signature de l'acte de vente, qui correspond généralement à dix pour cent de la valeur du bien, on le déduit et on refait le même calcul. Par contre, dès la signature de la vente, la taxe foncière est payée par l'acheteur, et à partir de soixante-dix ans vous pourrez appliquer un abattement de cinquante pour cent sur la rente pour votre déclaration de revenus. Évidemment, une hypothèque est déposée à votre nom, pour le cas où l'acheteur n'honorerait pas ses paiements, dans ce cas-là vous récupéreriez votre bien et lui perdrait tout.

— C'est bien ce système, commente Mathieu.

— Le viager est une spécialité française qui n'existe nulle part ailleurs dans le monde, l'informe l'homme de loi.

— Comme quoi nous avons des atouts dans ce pays. Cela me paraît correspondre à ce que nous voulons faire. Qu'en penses-tu Chloé ?

— J'écoute, Mathieu. La décision t'appartient. Je ne me permettrais aucun commentaire.

— Sinon, vous avez la donation à la fondation, qui sera effective à votre décès et ne leur coûtera rien, puisque c'est une fondation reconnue d'utilité publique. Ils ne paieront même pas de droits de succession. Mais en attendant, vous devrez continuer d'assumer toutes les charges et cela ne vous rapportera rien. Quitte à ce que vous leur léguiez tous vos biens, autant que vous en retiriez un petit quelque chose. Votre retraite risque de ne pas être bien grosse et vous pourriez avoir des besoins avec le temps. Le viager me semble une solution plus raisonnable, surtout que c'est extrêmement souple. Vous pouvez n'occuper que la maison et leur laisser l'exploitation des terres, ils peuvent ainsi en tirer un revenu pour payer une partie de la rente. Est-ce que vous voyez bien ce que je veux dire ? demande le notaire à son client.

— Oui et je vous remercie pour vos conseils avisés. Vous vous êtes toujours très bien occupé de mes affaires. Je vais réfléchir et dès que j'aurai pris ma décision, je vous appelle. »

Mathieu sort satisfait de l'office.

« Chloé, tu es bien silencieuse...

— C'est juste que quand je n'ai rien à dire, je préfère me taire, plaisante-t-elle.

— Quand même, qu'est-ce que tu en penses, dis-moi ?

— C'est bien, des solutions se profilent à l'horizon. Et tu es capable de prendre la meilleure décision sans que j'ai à donner mon avis. Je pense que ton notaire fait correctement son métier et surtout que tu es un homme bien, Mathieu. »

Elle s'approche et dépose un bisou bruyant sur sa vieille joue.

« Qu'est-ce que tu dirais d'aller boire un verre chez Jules ? propose-t-il.

— Avec grand plaisir, ça fait une éternité que je ne l'ai pas vu.

— Arrêtons-nous chez le caviste, ce soir je mange avec Catherine.

— Je suis contente de constater que vous vous entendez bien.

— C'est une femme adorable, j'apprécie nos discussions. Cela me change des conversations avec les copains. Je n'avais jamais parlé, aussi facilement avec quelqu'un, de choses d'habitude si difficiles à évoquer. Elle aussi, elle parle. Je crois que nous avons grand besoin, tous deux, d'une belle amitié. Bon, j'en ai pour deux minutes, et puis tiens, je vais aussi lui prendre des fleurs, ou une plante verte... »

Chloé sourit en regardant cet homme plein d'attentions s'engouffrer chez la fleuriste. Il s'est comporté de la même façon lorsqu'ils se sont installés dans la maison avec Louise et Sylvain. Elle est heureuse de le voir ainsi. Il s'ouvre un peu plus à chaque nouvel arrivant au camp. Elle est en admiration devant sa générosité, il s'apprête à céder ses biens matériels pour l'intérêt général, elle y voit une belle leçon de sagesse et de bonté. Un message d'espoir pour l'humanité qui lui réchauffe le cœur. Elle, qui a du mal à croire en un dieu supérieur, voit clairement une petite part de Dieu en chacun de nous. Dès que les hommes sont bons, le monde est meilleur, pense-t-elle, Dieu, s'il existe, a fait sa part, il y a bien longtemps, maintenant à nous de faire la nôtre.

*"J'ai l'argent. Je m'occupe de Mathéo. Je vous prévient dès qu'il a signé votre papier."* Ce texto de Pierre aurait mis l'impatient Gabriel hors de lui, s'il n'était pas déjà dans un état de



tension maximale, car le message suivant s'affichait en boucle sur son écran et celui de tous les ordinateurs de la chaîne : *"Avec votre complicité, une poignée de multimilliardaires et l'État nous servent leurs salades sur vos plateaux. Ils nous imposent leurs choix, leurs volontés, influencent nos pensées, manipulent nos rêves et nos désirs, nous divisent. La laitue à forte dose est un puissant narcotique, vous en avez fait l'opium des peuples innocents. Mais c'est terminé !*

*Nous sabordons votre navire. La panne n'était qu'un sevrage, nous libérons vos esclaves, nous reprenons les commandes du vaisseau Terre. La télévision, comme l'argent, ne sont que des outils que nous reprenons en main. Nous déclarons la guerre à tout système qui ne met pas le respect de la vie avant tout le reste. C'est une guerre sans arme et sans victime que nous vous déclarons officiellement : une guerre virtuelle et numérique. Vous n'imaginez pas ce que nous sommes en mesure de faire et de défaire.*

*Nous exigeons une télé au service des citoyens du monde, avec des émissions qui reflètent la réalité : terminé les salades ! Tout ce que vous diffuserez qui ne servira pas l'intérêt collectif et toute publicité mensongère seront censurés. Remplacez vos séries policières par des séries humanitaires. Rachetez-vous !*

*Mettez-vous au service d'un monde où chacun est au service de la vie et des autres. La nature humaine est bonne et c'est ce que nous voulons voir sur nos écrans.*

*Travaillez à nos côtés pour une liberté, une égalité et une fraternité universelle, ou vous disparaîtrez.*

*Les Bisounours prennent le pouvoir, il ne vous reste que très peu de temps pour changer de camp !*

*Hackers for a human world. »*

Lorsqu'un coursier entre dans son bureau pour lui remettre un pli en main propre, Gabriel a les nerfs à vif. Il signe le talon de remise sans regarder l'expéditeur, déchire l'enveloppe, déplie rageusement la feuille, et lit : *Convocation suite à demande de divorce.* Subitement, son cerveau en ébullition le lâche. Des visages défilent, s'entremêlent, se superposent, Catherine, Tifenn, Mathéo, Sandra... Il perd pied, ne contrôle plus rien. Ses clients, les hackers, tous ces événements, toute cette pression, il implose. Dedans, quelque chose s'effondre, l'anéantit. Il ressent un véritable uppercut dans l'estomac, respire mal, sa bouche est sèche, pâteuse. Une sueur froide se diffuse le long de sa colonne vertébrale. Il est incapable de se mettre debout, n'a plus aucune force dans les jambes. Son corps ne répond plus. Littéralement KO, son regard se fige et il commence à cogner le bureau avec sa tête comme une machine. Dans la pièce voisine, Audrey entend

des coups sourds à répétition. Elle frappe et n'obtenant pas de réponse, elle ouvre la porte du bureau. Saisie de stupeur, elle pousse un cri strident. Gabriel lève vers elle un regard vitreux. Il la regarde comme s'il la voyait pour la première fois et ne dit rien. Puis, son corps s'affaisse dans son énorme fauteuil de ministre, telle une marionnette dont les fils viennent de rompre. Un fin filet de sang coule sur son front. Sans lâcher des yeux la masse de chair inanimée recroquevillée devant elle, Audrey décroche le téléphone.

Les secours arrivent quelques minutes plus tard. Transporté sur un brancard, lorsqu'il reprend connaissance, un pompier le rassure : « Vous avez fait un malaise, monsieur, nous vous emmenons pour des examens à l'hôpital. Vous n'avez pas froid ? » Gabriel est incapable d'articuler. Sa vue se brouille. Il ferme les yeux. De grosses larmes coulent le long de ses joues. Il ne comprend pas ce qui lui arrive. C'est accompagné par les visages éberlués de tout le personnel qu'il quitte l'immeuble sous une couverture de survie, tenant toujours la lettre dans sa main crispée.

« Monsieur Bertrand ? »

Un homme d'une quarantaine d'années est assis à côté du lit. Gabriel tourne la tête et regarde le plafond.

« Monsieur Bertrand, je suis psychiatre. Je tiens tout d'abord à vous rassurer. Nous avons procédé à une batterie d'examens et vos résultats ne révèlent rien d'alarmant sur le plan physique. Une tension un peu élevée, un taux de cholestérol à surveiller, mais dans l'ensemble tout va bien. »

Gabriel continue de fixer le néon blanc.

« Par contre, vous allez devoir vous reposer, monsieur Bertrand. Vous êtes psychologiquement très affaibli. Nous allons vous garder le temps que vous vous sentiez mieux. Nous essayons de joindre votre femme. Avez-vous besoin de quelque chose en attendant qu'elle arrive ? »

La vue de Gabriel se trouble de nouveau. Il ne peut retenir ses larmes. Le docteur se lève et va chercher des serviettes en papier dans le cabinet de toilette.

« Vous pouvez me parler, monsieur Bertrand. Cela vous fera du bien, je suis là pour vous aider. »

Gabriel ouvre la bouche. Son corps pèse une tonne. Sa mâchoire se met à trembler, ses mains aussi. Il tourne la tête vers le docteur et ferme les yeux.

« Elle ne viendra pas », articule-t-il péniblement.

Secoué par des sanglots, son corps bascule en position fœtale. Il pleure comme jamais cela ne lui était arrivé au cours de sa vie. Le médecin aperçoit le papier froissé sur sa table de nuit.

« Calmez-vous. Je vais demander à ce que l'on vous apporte de quoi vous détendre. Vous êtes épuisés. Il faut vous reposer. »

Gabriel reste prostré, en boule, sur le lit. Une envie de mourir le submerge. Dans le couloir le médecin interpelle une infirmière.

« S'il vous plaît, faites prendre cette prescription à monsieur Bertrand, chambre cent onze. Il vient d'arriver dans le service. Il lui faut une cure de sommeil : aucune visite jusqu'à nouvel ordre. Encore un cadre supérieur en Burn Out. Il vient, en plus, de recevoir une mauvaise nouvelle, il a craqué. Je le verrai en consultation, jeudi matin. Vous me le surveillez bien !

— Oui docteur, je m'en occupe.

— Confisquez-lui son téléphone portable et trouvez-moi le numéro de sa femme. »

Après une soirée délicieuse et une matinée de farniente, Catherine réussit à joindre son psychiatre. Il affirme qu'il n'est pas nécessaire qu'elle passe des examens, si besoin, il se portera garant de sa bonne santé mentale. Elle se sent soulagée, comme miraculeusement guérie d'une longue maladie. Elle veut savourer chaque instant. Le clapotis des sabots de Gaby et Mouche résonne au loin. Mathieu vient la chercher pour une promenade en calèche. Son portable sonne. Un numéro de la région parisienne s'affiche. Catherine préfère filtrer avec sa boîte vocale et ne répond pas.

« Que penses-tu d'une balade autour du petit lac ? lance Mathieu du haut de son

perchoir.

— Bonne idée !

— N'oublies pas ta veste, le temps est changeant, nous pourrions bien prendre la pluie.

— J'ai reçu un appel, j'écoute le message et j'arrive... "*Madame Bertrand, docteur Bonaud du service psychiatrique des hôpitaux de Paris. Je vous appelle pour vous informer que votre mari a été victime d'un malaise. Ses jours ne sont pas en danger, toutefois je vais le garder en observation. Je crois savoir que vous êtes en instance de divorce, je vous serais reconnaissant de me rappeler assez rapidement, car j'aurais besoin de quelques renseignements. Merci.*" »

Catherine reste bouche bée, elle pâlit et se laisse tomber sur une chaise du jardin.

« Que se passe-t-il ? s'inquiète Mathieu.

— C'est Gabriel, il est à l'hôpital... C'est un message du médecin.

— Que lui est-il arrivé ? demande-t-il, en la rejoignant.

— Je ne sais pas... Il est en psychiatrie... Excuse-moi, je rappelle tout de suite... Allô, bonjour, madame Bertrand, pour le docteur Bonaud s'il vous plaît.

— Ne quittez pas...

— Madame Bertrand, merci de rappeler si vite.

— Que se passe-t-il docteur ?

— Votre mari vient d'être admis dans mon service, suite à un malaise au bureau. Il s'avère, après moult examens, qu'il ne présente aucun signe physique alarmant. Par contre, il est en état de choc, prostré, pour moi c'est un Burn Out. Je vais le garder ici quelque temps. Je tenais à vous en informer personnellement.

— Oui, merci à vous. Je vous avoue que j'ai beaucoup de mal à croire que Gabriel soit dans cet état.

— Je n'en doute pas, madame. J'ai cru comprendre que vous êtes en instance de divorce. À quel autre membre de la famille puis-je m'adresser pour que l'on s'occupe de lui ?

— Eh bien, c'est délicat... il n'y a personne.

— Ah... Bon, alors nous allons nous débrouiller. Est-ce que je peux me permettre de

vous contacter à nouveau en cas de besoin ?

— Oui oui, bien sûr, docteur.

— Bonne fin de journée, madame.

— Merci, à vous aussi. »

Catherine reste hébétée. Gabriel en état de choc à l'hôpital, cela lui semble invraisemblable.

« Catherine, ça va ?

— Oui Mathieu, je suis assommée par cette nouvelle. Pardon, mais je n'ai plus envie d'aller me promener, dit-elle, envahie par un sentiment de culpabilité, des larmes plein les yeux. Tout est de ma faute, gémit-elle.

— Mais non voyons. Tu dis des bêtises. »

Il serre sa main dans la sienne.

« Je ne peux pas le laisser, seul, là-bas, dit-elle en reniflant.

— Il est entre de bonnes mains, ne te fais pas de souci, tout va s'arranger. Qu'a dit le médecin exactement ?

— Il voulait une personne à prévenir pour prendre soin de lui. Mais, il n'y en a pas Mathieu ! Gabriel a grandi dans une famille d'accueil. C'est un enfant abandonné à la naissance. Il n'a que moi et Mathéo...

— Eh bien, raison de plus pour être gentil avec vous. Décidément, je ne comprends rien à cet homme.

— Nous nous sommes rencontrés au lycée et plus jamais quittés depuis.

— Jusqu'à ce que tu demandes le divorce. Peut-être vient-il seulement de réaliser ce qu'il avait et qu'il vient de perdre. Il ne l'a pas supporté.

— Je ne sais pas, mais je ne peux pas l'abandonner comme ça...

— Il n'y a abandon que d'un parent envers son enfant, décrète Mathieu. Tu n'es pas la mère de Gabriel. Tu ne l'as jamais été. Tu es sa femme. Je crains que votre histoire ne soit qu'un long malentendu, et pourtant je n'ai pas fait d'études de psy, moi.

— Il est seul au monde !

— Nous sommes tous seuls au monde, continue-t-il de philosopher. Je n'ai pas à te dire quoi faire, mais je te conseille de réfléchir calmement avant de prendre une décision. La nuit porte conseil. Je nous prépare une tisane...

— Je n'arrive pas à le croire. Gabriel dans un service psychiatrique...

— Lui, ce qu'il n'arrive pas à imaginer, c'est que tu le quittes, insiste Mathieu par la fenêtre de la cuisine.

— Le médecin a parlé de Burn Out, à cause de son travail...

— Je ne suis pas spécialiste. Je n'ai que mon bon sens paysan. Mais, jusque-là, son travail, il le supportait plutôt bien. Je crois qu'il pouvait tout supporter, tant que tu étais là.

— C'est donc bien de ma faute...

— Mais non ! C'est grâce à toi, pas de ta faute. Grâce à toi, s'il était ce qu'il était. Sans toi, il ne reste rien de lui. Le problème, c'est qu'il ne s'en est pas rendu compte avant. Là, il va être obligé de l'admettre, mais

le mal est fait. Je ne voudrais pas être à sa place.

— Je pensais que je ne l'aimais plus... Mais, je reconnais que là, je me sens très mal.

— Quand je pense qu'il voulait te faire interner et que c'est lui qui se retrouve à l'hôpital, bougonne Mathieu. C'est une véritable histoire de fous. N'empêche, le résultat est le même.

— Comment cela ?

— Tu risques de ne plus pouvoir divorcer. »

Installés sur le petit banc de pierre, leur tasse fumante devant eux, Catherine se laisse aller et pose sa tête sur l'épaule de Mathieu. Les oiseaux, indifférents, gazouillent et emplissent le silence d'une mélodie apaisante. Tous deux restent ainsi, un long moment, perdus dans leurs pensées. Mathieu, d'une voix douce, brise le silence : « Quand j'ai une décision à prendre et que je n'y arrive pas, je vais au camp. Je m'assois sous l'appentis et j'écoute ce qui se dit autour de moi. À chaque fois, la solution vient d'elle-même et je n'ai

jamais eu à regretter mes choix.

— Je n'ai pas envie d'aller raconter tout cela aux jeunes...

— Oh mais, je ne raconte rien. Je ne leur parle pas de ce qui me préoccupe. Je m'installe. Je les écoute. Je les regarde vivre. Ne me demande pas comment, mais à un moment, la réponse s'impose.

— Vraiment ? Tu crois que si je vais boire une infusion au camp, je saurai exactement quoi faire en repartant ?

— Je ne crois rien, sourit-il, je te confie un de mes secrets. C'est ce qui se passe pour moi. Ça ne coûte rien d'essayer.

— Après tout, oui, pourquoi pas... Tu m'y conduis ? »

Lorsqu'ils arrivent, après une grosse demi-heure de route, le mouvement de la calèche et le bruit régulier des sabots les ont bercés et plongés dans un état de semi-hypnose. Catherine s'installe sur la balancelle. Mathieu détache les équidés puis les amène pâturer dans la parcelle de prairie juste à côté du jardin. Sylvain l'interpelle : « Ah, Mathieu, tu tombes bien. Je peux te confier cette cagette de petits pois pour le garde-manger ? Je continue ma récolte pour le marché de demain, les gamins m'aident, on avance bien.

— Donne, je suis avec Catherine, nous allons les écosser.

— Super, ce soir c'est moi qui fais la tambouille, ça m'arrange. »

Catherine et Mathieu s'installent sur la grande table et commencent à séparer les pois de leurs cosses. Ils entendent les cris et les rires de Juju, Angèle, Romane et Sylvain au jardin. Les chiens sont allongés à leurs pieds et dorment paisiblement. Mathieu lance, sur l'ordinateur portable de la maison, le site permettant d'écouter la radio du camp, les voix filent par la fenêtre ouverte : « *Bonjour, moi c'est Mélody, j'ai une question à vous poser : croyez-vous réellement que l'on pourrait tous vivre comme vous ? Pour que cela soit possible, vous avez bien besoin du système ?* » La voix de Chloé répond : « *Bonjour Mélody, voilà deux questions très intéressantes. Je suis dans cette aventure depuis le début. Je peux vous dire qu'au départ, avec Louise et Sylvain, nos motivations étaient principalement de rompre nos solitudes de célibataires et de réduire nos dépenses en partageant le quotidien. L'idée est partie de notre expérience de colocation et les uns après les*

*autres, tous se sont greffés à notre noyau. » Idriss enchaîne : « Avec Lili, nous les avons rejoints au bout d'un an. On en avait marre de passer notre temps à bosser comme des malades. Nous tenions une auberge et nous reconstruisions une vieille baraque. Nous sommes venus pour les vacances et l'idée d'essayer de vivre en communauté s'est imposée. À partir de là, nos motivations ont donc évolué. Nous voulions vraiment expérimenter un mode de vie différent. »* Manu poursuit : *« C'est à ce moment-là que je suis arrivé. J'ai toujours eu beaucoup de mal à rentrer dans le moule, depuis tout petit d'ailleurs... La rencontre avec Sylvain et Chloé s'est faite sur le marché, mon sac sur le dos je glanais des invendus, nous avons discuté et ils m'ont proposé de les accompagner au camp. Je suis toujours là ! Cela fait trois ans maintenant. Ici, je me sens bien.*

— *Sans toi, cette radio n'existerait pas et nous ne serions pas en train d'expliquer tout cela à Mélody... Tu es toujours là Mélody ?* demande Chloé.

— *Bien sûr, j'attends la suite. Si tout le monde voulait vivre comme vous et sans le système, comment ferions-nous ? »*

La voix grave et chaude d'Idriss reprend : *« Nous n'avons peut-être pas la réponse à cette question... Pas encore en tout cas. Ce que nous espérons, c'est que notre expérience donne envie à d'autres d'essayer de vivre dans la solidarité et le partage plutôt que dans l'abondance et le gaspillage. Pour le moment, le système est ce qu'il est, nous faisons avec. Mais si notre expérience se généralisait, elle engendrerait obligatoirement une adaptation du système. Que le système s'adapte à nous, me convient mieux que l'inverse. Il n'y aura pas de changement radical de nos modes de vie, ce sont nos façons de voir les choses et nos manières de vivre qui les feront évoluer. »* L'auditrice insiste : *« Tout cela est très philosophique. Mais n'êtes-vous pas une bande d'utopistes marginaux ?*

— *Chère Mélody, nous vivons en marge du système, c'est incontestable, mais notre utopie, nous la réalisons au quotidien. Et puisque ça fonctionne, ce n'est plus une utopie »,* conclut Idriss.

La jeune femme s'entête et persiste : *« D'accord, mais nous n'avons pas tous les mêmes aspirations. Que faites-vous de l'ambition ? J'ai très envie d'une belle carrière de journaliste, moi. Dans votre système, je n'ai pas ma place. »* Chloé reprend : *« Cela dépend de ce que tu entends par une belle carrière. Être reconnue et gagner beaucoup d'argent ou bien faire de beaux reportages sur des sujets qui amènent une nouvelle connaissance du monde ?*

— *Les deux en fait ! »*



Manu réagit, on entend son sourire : « *Au moins ta sincérité t'honore Mélody. Je me demande juste si finalement tu n'es pas encore plus utopiste que nous. Je t'encourage malgré tout à essayer d'atteindre ton but. Ce qui compte, ce n'est pas la destination, c'est le parcours.* » Idriss le rejoint : « *Manu a raison. Nous te souhaitons sincèrement un agréable cheminement Mélody, et si ta route passe par chez nous, sache que tu seras la bienvenue.*

— *Merci d'avoir répondu à mes questions. Et pourquoi pas, venir réaliser un reportage sur vous ?*

— *Quand tu voudras. Bonne route, Mélody, souhaite Manu. Un peu de musique et nous continuons de prendre vos appels. À tout de suite, après ce morceau de Francis Cabrel, que j'adore, "Le pays d'à côté".* »

Catherine écoute sans émettre de commentaires. Elle se sent mieux, plus détendue, son esprit est redevenu disponible. L'odeur forte des petits pois frais emplit ses narines. Mathieu sifflote la chanson et les gamins arrivent du jardin les joues prêtes à prendre feu. Ils se lavent les mains et en profitent pour s'éclabousser. Doux bruits aux oreilles de Catherine que ces cris et ces rires d'enfants. Sylvain félicite ses troupes : « Vous avez bien travaillé, tous ! Les jeunes et les moins jeunes ! Combien sommes-nous ce soir ? Quatorze inscrits sur le tableau, c'est-à-dire tout le monde. Sauf, Manu, il va bouger... Nous serons donc treize à table ! Misère, j'espère que vous n'êtes pas superstitieuse Catherine ?

— Non, mais si cela pose un problème, je peux demander à Mathéo de me ramener...

— Mais ce n'est pas vrai ! Vous êtes impossible ! C'est quoi ce goût du sacrifice chevillé au corps que vous avez ? s'agace gentiment Sylvain. Il va falloir revoir cela ! Autorisez-vous à être heureuse, traitez-vous avec un peu plus d'amour.

— Peut-être que ce qui me fait plaisir, c'est de faire plaisir aux autres...

— Je n'en doute pas. Mais ma façon à moi de m'y prendre est différente de la vôtre, parce que ce que j'aime partager avec les autres c'est le bonheur, leurs sacrifices ne m'ont jamais rendu heureux.

— On ne se refait pas mon pauvre Sylvain, déclare-t-elle résignée.

— Ce n'est pas faux. Mais on peut quand même changer, s'améliorer, évoluer, vous ne

croyez pas ?

— Je ne sais pas.

— Bien sûr que vous le savez ! Regardez Mathéo. Vous-même, n'avez-vous pas commencé votre métamorphose ?

— Il a raison Catherine, moi aussi j'ai évolué ces cinq dernières années, ici nous évoluons tous, glisse Mathieu.

— Parfaitement et personne n'y résiste ! confirme Sylvain. Hein, les mioches ? »

Épuisés mais heureux, les gamins assis devant leurs verres d'eau fraîche additionnée d'un peu de sirop de cassis, font un signe affirmatif de la tête en direction de Catherine.

« Voilà ! La vérité sort de la bouche des enfants ! s'exclame le père de Juju.

— Vous semblez, tous, savoir exactement de quoi vous parlez, dit Catherine en souriant enfin.

— Que pensez-vous de quelques filets de canard, élevés par Mathieu, grillés sur la braise pour accompagner ces magnifiques petites perles de culture vertes ? Hop, les petits pois à l'eau bouillante avec un oignon et des rondelles de carottes, de la couleur, pour le plaisir des yeux... »

Pierre et Mathéo sortent du mobile home de Chloé et se joignent à eux.

« Vous n'étiez pas à la radio vous deux ? demande le jardinier.

— Non, nous préparons nos dossiers, explique Mathéo.

— Bien les gars ! Ne vous prenez pas trop la tête. Je ne vois pas ce qui pourrait empêcher vos plans de se concrétiser. Vous êtes pour ainsi dire déjà, officieusement, admis, rigole Sylvain.

— C'est sympa, merci mon vieux, apprécie Pierre.

— Mais c'est un bonheur de vous avoir parmi nous... Tous les trois ! Insiste Sylvain en faisant un clin d'œil à Catherine. Votre arrivée au camp, c'est une grande respiration pour l'expérience ! »

Le reste de l'équipe arrive du studio et en riant s'installe autour de la table.

« Bonne émission ce soir, je suis content, dit Manu. Je bois un coup avec vous et je file à ma réunion.

— Une réunion à quel sujet ? demande Louise, curieuse.

— Un projet d'atelier d'écriture, au café lecture, je vais voir l'ambiance. Ils cherchent des animateurs. Il y a pas mal de demandes depuis la panne.

— Tu veux animer un atelier d'écriture ? s'étonne Pierre.

— Manu écrit beaucoup, des nouvelles, des essais, des poèmes, renchérit Louise. Son rêve serait d'écrire un roman, d'être publié et d'apporter du plaisir et de l'espoir à ses lecteurs. Tu n'es pas le seul intello de la bande, il te reste beaucoup de choses à découvrir sur chacun de nous.

— Très juste trésor, c'est ce qui est génial ! Être en permanence surpris. Avec vous, tout est en mouvement, tout change et moi avec, conclut-t-il en posant ses lèvres sur celles de sa bien-aimée.

— Vous pensez que tout le monde peut changer en mieux ? » demande Catherine.

D'une seule voix, la réponse tombe : « Oui. » S'ensuit un éclat de rire général. Catherine sourit. La recette de Mathieu a fonctionné.

« Bien ! Demain, je monte à Paris, j'y resterai quelques jours, annonce-t-elle pleine d'espoir.

— Je profiterais bien du voyage pour aller moi aussi régler mes affaires là-bas, réagit Pierre. Pourrions-nous faire du covoiturage, chère Catherine ?

— Je n'y avais pas pensé, mais j'en serai ravie.

— Super, tu me diras à quelle heure tu veux décoller.

— Rien ne presse, Pierre, je passerai demain matin et nous partirons quand nous serons prêts. Mathieu, cela te dirait de monter à la capitale avec nous ? On te ferait découvrir la ville lumière.

— Euh.... Je ne sais pas Catherine...

— La nuit porte conseil, n'est-ce pas ? Si tu es là demain matin, avec ta valise, on

t'embarque, renchérit le comédien.

— C'est une super bonne idée Mathieu ! s'enthousiasme Louise. Nous nous occuperons de tes bestioles. Tu n'es pas parti en vacances depuis combien de temps ?

— Je ne m'en souviens plus, marmonne le doyen.

— Bon, mettons la table, il y a plein de bonnes choses à manger, lance Sylvain.

— Oui, je ne voudrais pas rentrer trop tard... si je veux faire mon baluchon...

— Hi Ha ! le coupe Louise de son cri de guerre. Mathieu va faire du tourisme !

— Et toi trésor, tu viens aussi ? tente Pierre.

— Ah non, Carine et Romane partent vendredi, demain nous passons la journée complète ensemble et Angèle reste avec moi. Mais tu vas me manquer ! J'espère que vous ne resterez pas trop longtemps.

— Nous serons de retour lundi ou mardi au plus tard. Est-ce que cela ira, Louise ?

— Oui Catherine, je pense que ça ira. Hi Ha ! »

Le lendemain matin, lorsque Catherine s'engage dans la cour, Pierre et Mathieu partagent un copieux casse-croûte.

« Nous t'attendions. As-tu déjeuné ?

— Oui, Mathieu, merci. J'ai appelé le loueur de voitures, il nous attend pour changer de véhicule.

— On a préparé des sandwiches, des fruits et de l'eau pour le voyage.

— Bien les garçons, vous pensez à tout !

— Nous n'allons pas nous laisser mourir de faim, et encore moins avaler les cochonneries qu'ils vendent à prix d'or sur les aires d'autoroutes.

— Ne t'inquiète pas Mathieu, nous ne mangerons que des bonnes choses, promet Catherine en riant.

— Alors, en route pour l'aventure ! » déclare le paysan, rassuré.

Pendant une bonne partie du trajet, les deux Parisiens ne tarissent pas de propositions pour faire découvrir les joies de la capitale à Mathieu. Ils ont envie de l'emmener dans les plus beaux endroits, et Pierre connaît des petits cabarets qui méritent le détour. Le programme va être chargé.

« Ce soir, nous dormirons chez moi.

— Mais Catherine ! Et Gabriel ? Je n'ai pas du tout envie de le croiser, prévient Pierre.

— Ne t'en fais pas, il n'y a aucun risque.

— Ah bon. Tu es sûre ? »

Mathieu résume en quelques phrases les derniers événements.

« Ah ben merde alors, celle-là, c'est la meilleure ! Pourquoi vous n'en avez pas parlé ?

— J'en ai assez d'embêter tout le monde avec mes histoires, se justifie-t-elle. Mathéo est heureux, il a d'autres choses à penser. Je vais régler ça moi-même. »

À leur arrivée, Catherine retrouve toutes les affaires là où elle les avait laissées. Plus des vêtements sales de Gabriel qui jonchent le sol de la salle de bain. Elle les ramasse machinalement pour les mettre à laver. Pierre et Mathieu sont un peu impressionnés par le standing.

« Détendez-vous les amis ! On va aller acheter une bricole chez le traiteur en bas de la rue et dîner sur la terrasse, dit-elle.

— Viens voir Mathieu, le presse Pierre. La vue sur les quais de Seine, avec toutes ces péniches, c'est magnifique. Et ce soir, quand elles seront illuminées, ce sera féérique. Allez, je me charge des courses si vous voulez.

— D'accord. Un petit thé au citron Mathieu, en attendant ?

— J'ai amené dans ma valise une bonne bouteille de rouge, buvons plutôt un petit canon.

— Va pour un canon de rouge ! Pierre, lorsque tu auras Louise au téléphone afin de la prévenir que nous sommes bien arrivés, est-ce que tu pourrais oublier de lui parler de Gabriel ?

— Tu veux que je lui fasse des cachotteries ?

— Non, mais là c'est un peu spécial... Laisse-moi nos quelques jours ici, de délai, tu veux bien ?

— Pas de problème, tu annonceras ce scoop toi-même. Et puis, Mathieu a bien gardé le secret, alors pourquoi pas moi ? »

La porte de l'appartement claque derrière lui. Catherine rejoint Mathieu sur la terrasse avec trois verres en cristal et un tire-bouchon si sophistiqué que le landais serait mort de soif avant de comprendre son fonctionnement. Il dégaine son couteau et le petit bruit de succion, du bouchon qui se dégage du goulot, les fait sourire tous les deux.

« Je n'ai pas eu l'occasion de te dire à quel point je suis contente que tu sois venu. J'ai l'intention de rendre visite à Gabriel, demain matin. Mais après, nous passerons tout le week-end ensemble. Je te ferai visiter Paris et je m'en fais une vraie joie !

— J'étais un peu sceptique, la grande ville, je craignais de ne pas trop apprécier... Mais là

déjà, j'avoue que c'est tellement beau...

— Et Pierre a raison, quand la nuit sera tombée, ce sera encore mieux.

— Je ne me rendais pas compte en t'installant dans la petite maison de la différence avec ce que tu avais ici...

— Oh, mais je l'adore ma maison au milieu des pins. Là-bas c'est le bonheur. Ici, c'est peut-être très beau, très luxueux, mais je me rends compte que c'est la première fois, ce soir, que je m'y sens heureuse. Tu sais, quoi qu'il arrive, il n'est pas question de vous laisser repartir sans moi à la fin du week-end.

— Vraiment ? J'avoue que je me suis posé la question.

— Je ne me sacrifierai pas pour m'occuper de Gabriel. Tu avais raison, au camp j'ai eu toutes les réponses dont j'avais besoin. »

La sonnerie de l'interphone retentit, Pierre grimace devant la caméra de l'entrée, Catherine lui ouvre.

« J'ai pris de la super bouffe, le vendeur m'a assuré que tout était fait maison avec des produits frais d'une qualité rare !

— Eh bien, sers-toi un verre et déballe tes emplettes. Je ne sais pas vous, mais moi j'ai une faim de loup », s'impatiente Mathieu.

Ils restent là, tous les trois, à attendre le crépuscule afin de profiter du spectacle. Toutes ces illuminations voguant lentement sur les eaux noires de la Seine sont un enchantement. Mathieu est sous le charme. Catherine, tombant de sommeil, les abandonne à leur contemplation.

« Regarde Mathieu, ça guinche sur cette péniche.

— C'est très beau... J'espère que les gars ont bien fermé les poules...

— Tu es indécrottable ! s'esclaffe Pierre.

— Oh, ça va Pierrot la lune ! Depuis que je les ai mes poules, jamais je ne les ai quittées, normal que je pense à elles. Allez, je vais me coucher. Dors bien, gamin.

— Bonne nuit, Mathieu. »

Le lendemain matin, Catherine se rend de bonne heure à l'hôpital.

« Bonjour, j'ai rendez-vous avec le docteur Bonaud, madame Bertrand.

— Il va arriver. Vous pouvez l'attendre ici, asseyez-vous. »

À l'autre extrémité du couloir, un homme trapu, souriant, en blouse blanche, se dirige droit sur elle. Il lui tend une main ferme qu'elle apprécie de serrer.

« Entrez dans mon bureau, madame Bertrand, installez-vous. L'état de votre mari est inquiétant, il ne parle pas.

— Est-ce que je peux le voir ?

— Cela dépend. Sans vouloir m'immiscer dans votre vie privée, je doute qu'évoquer les modalités de votre divorce soit très indiqué aujourd'hui.

— Je ne suis pas venue pour enfoncer le clou, Docteur. Rassurez-vous. Au contraire, j'ai une proposition à lui soumettre qui pourrait l'aider à se remettre sur pied.

— Je m'excuse d'insister, mais je ne peux pas vous laisser lui infliger un nouveau choc émotionnel. Il est très fragilisé.

— Et si vous étiez présent pendant notre entretien ? Au moindre signe de votre part, je m'engage à sortir de la chambre, vous avez ma parole.

— Bon... De toute façon, vous êtes sa seule famille, c'est bien cela ?

— Oui. Nous avons un fils qui se remet juste de quinze années de consommation de drogues et une fille de dix-sept ans, au cimetière, overdose. Donc, effectivement Docteur, pour les options, c'est très limité... Notre vie avec mon mari n'a pas souvent été rose. Je repars lundi ou mardi dans le Sud Ouest, où je viens de m'installer. Je suis prête à faire un dernier geste envers Gabriel. Je pense que nous pouvons tous changer, si nous le voulons, avec l'aide d'un entourage bienveillant.

— Eh bien, cela a le mérite d'être clair, et si vous êtes là, en amie, je n'ai pas le droit de priver votre mari d'une main qui se tend.

— Je crains qu'il n'y en ait pas d'autre.



— Allons-y », consent le médecin.

Elle le suit le long du couloir. Il frappe, lui signifie de patienter et entre sans refermer la porte dans la chambre cent onze.

« Monsieur Bertrand, vous avez de la visite, votre femme est avec moi. »

Gabriel se redresse péniblement. Il remonte les draps sur son torse et garde les poings serrés sur sa poitrine. Sa vue se brouille sur l'image de Catherine qui s'avance. Il plaque subitement ses deux mains sur son visage et sanglote comme un enfant. Elle ne l'avait encore jamais vu pleurer. Elle se ressaisit et se lance : « Bonjour Gabriel. Je suis venue te faire une proposition, tu auras jusqu'à lundi pour prendre une décision. » Il secoue la tête de gauche à droite, le visage toujours enfoui dans ses mains. « J'ai loué une maison, non loin de là où vit Mathéo. Les gens qu'il a eus la chance de rencontrer sont exceptionnels. Ils sont convaincus que nous sommes tous capables d'évoluer, de nous améliorer. C'est la raison qui m'amène ici. Si tu es d'accord, lundi ou mardi, quand je repars, je t'emmène chez moi. J'ai une chambre d'amis à te proposer, dans l'espoir que tu redeviennes un être humain, au sens noble du terme. » Les mains de Gabriel glissent sur son visage et ses yeux, bouffis par tant de larmes, apparaissent. Son regard cherche celui de Catherine qui ne lui sourit pas. « On dirait que la vraie vie t'a rattrapé Gaby. Tu avais des larmes en retard, poursuit-elle. Je ne m'en réjouis pas. Si je suis là, c'est en souvenir de nos jeunes années, ne te méprends pas sur ma proposition. Ce n'est pas un retour en arrière, mais bien un autre avenir que je te propose. Je te laisse réfléchir à tout cela... Sache que ta décision ne concerne que toi. Au revoir, Gaby. »

Catherine sort de la chambre sans se retourner. Le psychiatre la suit du regard dans le couloir puis retourne auprès de son patient qui, les mains toujours plaquées sur sa bouche a cessé de pleurer.

« Est-ce que ça va aller, monsieur Bertrand ? » Gabriel acquiesce d'un imperceptible signe de tête. « Je vous laisse réfléchir. Sonnez si vous avez besoin. »

Catherine monte dans un taxi devant l'hôpital et donne l'adresse de son appartement. Elle est étonnée de rester si froide, voir Gabriel dans cet état est finalement bien moins

pénible que de l'imaginer. Elle ne doute pas une seconde d'avoir pris la seule décision qui s'imposait vu les circonstances. Une décision prise avec le cœur, l'âme et la raison que lui ont inspirée ceux du camp et leur mode de vie. Elle est dans le vrai et elle le sait. Que Gabriel saisisse ou pas cette main tendue, elle n'a pas envie d'y penser. Elle appellera lundi pour connaître sa réponse. Place à la vie parisienne avec Mathieu et Pierre.

Le lundi matin, le Docteur Bonaud autorise Gabriel à partir pour une semaine. Il sait qu'il y a un risque, mais c'est peut-être la seule chance pour cet homme de s'en sortir. Non pas qu'il en ait exprimé le choix, Gabriel n'exprime rien. Son corps a repris le pouvoir. Il se vide de son eau comme si un barrage à l'intérieur avait cédé. Lui qui voulait absolument tout contrôler est incapable de gouverner sa propre mécanique. Son cerveau qu'il croyait si puissant, si intelligent, est devenu un instrument dont il ne sait plus se servir, un outil inaccessible. Il est terrorisé. Il devient fou. Il est fatigué, non, épuisé, vidé de toute énergie. Un énorme rocher stagne entre sa poitrine et son abdomen. Une masse si dense et si lourde qu'elle l'immobilise. Il reste allongé, semblant attendre la mort.

Lorsque Catherine vient le chercher, il est assis sur le bord du lit, le dos arrondi, la tête penchée en avant, les jambes ballantes. Son visage est fermé, ses yeux se relèvent pour la regarder, mais aussitôt se perdent dans le néant. Une larme perle au coin de son œil. Vêtu de son costume, il ressemble à un pantin sans vie. Elle trouve qu'il a pris vingt ans, c'est assez impressionnant. Devant sa souffrance, elle compatit, pour autant elle ne s'apitoie pas, elle a changé.

« Si tu es prêt, Gaby, on y va. »

Il la regarde à nouveau, se soulève dans un effort surhumain. Il n'est pas très stable, tient mollement sur ses pieds. Les médicaments le font vaciller. Elle attrape le sac qui contient ses affaires et ils sortent de la chambre en silence. Gabriel est une loque humaine dans un costume de gala. Lorsqu'ils arrivent à la voiture, Mathieu et Pierre sortent du véhicule. Le paysan ouvre la portière arrière et le zombi s'engouffre dans l'espace confiné qui semble lui être destiné, entre les sacs et les cartons. Mathieu referme délicatement. Pierre, qui va conduire la première partie du trajet, regarde Catherine en écarquillant les

yeux et les sourcils pour exprimer sa surprise. Gabriel est méconnaissable. Il ne l'avait rencontré qu'une fois, mais il ne retrouve rien dans ses souvenirs correspondant à cette loque humaine. Catherine dit simplement : « Je sais, c'est incroyable. » et s'assoit à l'avant. Mathieu a contourné le véhicule et lestement se faufile derrière le siège conducteur. Un silence de plomb emplit l'habitacle. L'ambiance enthousiaste de leur week-end parisien vient de retomber comme un soufflé. Le regard de Pierre rencontre celui de Mathieu dans le rétroviseur intérieur.

« Merci à vous deux pour cette belle balade urbaine. Maintenant, nous rentrons chez nous et cela me fait bien plaisir d'aller retrouver mes poules et ma campagne.

— Moi aussi, je suis bien content de rentrer, Louise me manque. J'avoue qu'elle vaut tous les spectacles de cabaret.

— C'est vrai Pierre, même si la pièce d'hier soir était délicieuse. J'ai beaucoup aimé la mise en scène dépouillée mais suffisante pour transmettre tant d'émotions, précise Catherine.

— Oui, peut-être même les accentuer, j'ai beaucoup apprécié moi aussi, confirme le jeune homme.

— Et puis tout ce monde dans les rues de Paris, poursuit Catherine, l'ambiance dans les cafés... La capitale a retrouvé un air de fête que je ne lui avais pas revue depuis que nous avons débarqué de notre Bretagne natale. Est-ce un effet de la révolution ? En tout cas, ici, c'est aux pieds des immeubles, sur les trottoirs, que les gens ont abandonné leurs écrans. C'est très étrange comme spectacle.

— Une véritable œuvre d'art contemporaine ! » plaisante Pierre.

Ils échangent tous les trois leurs impressions sur la beauté du quartier Saint-Michel et l'horizon bétonné qui a angoissé Mathieu sur la butte Montmartre. Gabriel bercé par leurs voix, surtout celle de Catherine, n'essaie pas de saisir le sens de leur conversation, il s'en moque. Il a juste l'impression que cette voix familière l'enveloppe d'une douce chaleur protectrice. Comme un enfant, il s'endort la tête posée sur le haut du dossier, calé contre un sac.

Pour la pause déjeuner, ils quittent l'autoroute et parcourent une dizaine de kilomètres

afin de trouver un petit restaurant. Pierre gare la voiture à l'ombre d'un platane. Gabriel ne se réveille pas.

« Qu'est-ce qu'on fait ? demande-t-il.

— Laissons-le dormir, décrète sa femme. Allons nous dégourdir les jambes et déjeuner. »

Pierre verrouille les portières et le trio se dirige vers un bâtiment de plusieurs étages où est inscrit en grosses lettres bleues sur crépi ocre *Hôtel de la Poste*. Ils prennent place en terrasse, à l'ombre d'une glycine, face du parking.

« Messieurs, madame, bonjour. Qu'est-ce que je vous sers ? les accueille un homme joufflu.

— Nous prendrons trois menus du jour et une grande carafe d'eau pas trop fraîche, s'il vous plaît », commande Catherine.

La nourriture est simple mais convenable, sans chichi et savoureuse. Ils sont plutôt bien tombés. Cette petite pause les requinque. Le patron est commerçant, en fin de repas, il leur propose un café offert par la maison que seul Pierre accepte avec gratitude.

« Serait-il possible que vous nous prépariez un sandwich à emporter ?

— Bien sûr, madame.

— Tu crois qu'il va se réveiller avant d'arriver ? s'inquiète Mathieu.

— On verra bien. Ils ont dû l'ensuquer à mort ces derniers jours... suppose Catherine.

— N'empêche que je ne le reconnais pas du tout.

— Moi non plus, Pierre, moi non plus.

— Je ne l'avais jamais vu, intervient Mathieu, donc je ne peux pas comparer. Mais, voir un homme dans cet état-là, c'est effrayant.

— Je ne sais pas ce qui va se passer pour lui, mais cela peut difficilement être pire, je crois, pronostique Pierre.

— En tout cas, merci à vous deux pour votre gentillesse. S'il n'arrive pas à s'en remettre auprès de nous tous, il est fichu. C'est pour cela que j'ai décidé de lui proposer de le ramener avec moi. Allez, je vais prendre le volant, annonce Catherine en sortant de table.

— Dans ce cas, je vais faire comme monsieur Bertrand, je vais m'écraser une sieste ! »  
ironise Pierre en imitant la voix de Bourvil.

Lorsque la voiture pénètre dans la cour du camp, Louise se précipite. Elle se jette dans les bras de son amoureux qui la fait tourner comme une brindille.

« C'était trop long ! gémit-elle. Tu as ramené toutes tes affaires j'espère ! »

Son regard scrute la voiture, elle aperçoit alors un homme à l'arrière, comme recroquevillé sur lui-même, qui ne lève pas la tête de ses souliers.

« C'est qui ? Vous avez pris un auto-stoppeur ?

— Non Louise, c'est Gabriel, annonce Mathieu.

— Gabriel, quel Gabriel ?

— Le père de Mathéo, le mari de Catherine.

— Quoi ?! Vous vous foutez de moi ! »

Catherine la regarde et sourit.

« Non Louise, c'est bien Gabriel, je l'emmène chez moi.

— Vous l'avez drogué et kidnappé ? Mais, vous êtes dingues ! »

Ils partent tous d'un éclat de rire.

« Mathéo est là ? demande sa mère.

— Euh non, il n'est pas encore rentré de la ressourcerie.

— Alors, je ne traîne pas. Vous lui direz qu'il passe à la maison. Je dépose Mathieu et je vais installer mon otage.

— Aide-moi à sortir mes affaires et dis-moi où je peux poser tout ça, trésor.

— Tu vas voir, je t'ai fait de la place dans le mobile home. »

La voiture est rapidement déchargée des trois sacs de Pierre. Louise se penche pour distinguer un peu mieux les traits de Gabriel. Elle n'arrive pas à faire le lien entre l'homme qu'elle a vu l'autre jour sur le port et ce tas de chiffons.

« Ben merde alors, pourquoi il ne bouge pas ?!

— Viens trésor, je vais tout te raconter. »

Mathieu promet de repasser plus tard. Catherine agite la main par la portière en repartant.

En garant la voiture devant son nouveau domicile, elle ressent un soulagement. Cette maison n'a rien à voir avec son luxueux appartement parisien, mais elle ne regrette rien. Elle se retourne vers Gabriel et annonce enjouée : « Nous sommes arrivés ! » Son mari relève lentement la tête, jette un œil autour de lui, silencieux, le visage inexpressif. « Tu veux descendre ou tu restes dans la voiture ? » l'interroge Catherine d'un ton doux mais dynamique. Hagard, il la regarde comme s'ils ne parlaient pas la même langue. « Prends ton temps. Je vais ranger les bagages », finit-elle par concéder.

Elle ouvre le portillon, la porte de la maison, puis les fenêtres et les volets. C'est comme si elle reprenait une respiration. Après plusieurs allers-retours, Gabriel se décide à ouvrir sa portière, s'extirpe de l'automobile et tout en regardant furtivement autour de lui commence à enchaîner quelques pas. Il a l'air totalement engourdi, on dirait que son corps va s'effondrer au moindre mouvement. Mentalement il est comme anesthésié et moralement au fond d'un puits. Une tristesse permanente lui comprime la poitrine, au point de ne plus avoir assez d'air pour vivre. Il se dirige vers le portillon, redresse à peine la tête pour regarder la façade aux volets bleus et se laisse choir sur une chaise de la terrasse, épuisé. Il ne sait vraiment pas ce qu'il fait là, mais il voit Catherine s'agiter et sa présence a quelque chose de rassurant.

« Tiens, j'avais pris cela au cas où tu aurais faim sur la route. »

Elle pose le sandwich sur la table devant lui et continue son rangement. Gabriel fixe le bout de pain sans bouger. Ses bras pèsent une tonne. Il est persuadé qu'il n'arrivera pas à les soulever pour l'attraper. Et puis finalement, il opère une tentative. Ses mains défont en tremblant le film plastique protecteur. Il croque une bouchée qui lui paraît insipide. Il mâche mécaniquement et avale comme un automate. Catherine l'observe discrètement. Elle se demande si elle n'a pas fait une bêtise en le ramenant ici. Après plusieurs bouchées, Gabriel commence à percevoir un goût et se met à mastiquer un peu plus

longtemps.

« Veux-tu que je te montre ta chambre ? »

Il lève enfin les yeux vers elle. Catherine ne peut soutenir son regard douloureux plus d'un fragment de seconde. Elle prend une chaise et s'assoit à ses côtés.

« Je vais nous préparer une tisane, ça fera passer le sandwich. Cela ne m'enchanté pas de te voir dans cet état. J'espère qu'ici tu vas enfin revenir à la vraie vie. Je crains que ce ne soit ta dernière chance, Gaby, de redevenir un homme. »

Elle lui tapote deux trois fois le dos de la main avant de le quitter pour mettre l'eau à chauffer. Il faudra qu'elle demande à Chloé quelles plantes pourraient l'aider. En entendant une voiture se garer, puis le portillon grincer, elle sort de la cuisine. Mathéo est dans le jardin. Il fixe son père qui ne relève pas la tête à son arrivée. Son regard ne peut se détacher de ce vieillard.

« Je ne pouvais pas l'abandonner dans cet état-là », s'excuse Catherine.

Il se tourne vers sa mère et plante ses yeux dans les siens.

« Mais qu'est-ce qui s'est passé ? Que lui est-il arrivé ? Qu'est-ce qu'il a ?

— C'est un peu compliqué. »

Mathéo hésite un instant, attrape une chaise et se positionne face à ses parents, ses traits sont tirés, son air inquiet. Catherine lui sourit tendrement. Gabriel relève la tête, ses yeux croisent ceux de son fils et s'embuent aussitôt. L'énorme poids dans son ventre le cloue sur la chaise. Il s'effondre sur la table, secoué par un sanglot et pour la première fois s'adresse à Catherine d'un ton implorant.

« Je voudrais aller me coucher. »

Elle le saisit sous le bras et le tire très légèrement pour lui donner le signal du départ. Gabriel se lève et la suit. Ils disparaissent dans la maison. Mathéo n'a pas bougé. Il est paralysé. Il ne connaît pas cet homme, ce n'est pas son père. Il n'arrive pas à éprouver de la peine pour cet inconnu. Il est sidéré. Sa mère réapparaît, une tasse à la main qu'elle pose devant lui.

« Je ne sais pas quoi te dire, Mathéo.

— Moi non plus maman...

— Je crois que ton père est en train d'affronter la réalité. Son monde s'est écroulé comme un vulgaire château de cartes. Ce monde, derrière lequel il se protégeait de tout, a disparu. Le créancier de l'invisible est en train de lui faire payer sa dette.

— Mais cet homme, ce n'est pas lui, ce n'est pas mon père...

— Si Mathéo, c'est ce qu'il en reste après tout ce gâchis dont il est responsable. Je crains que lorsque nous faisons du mal aux autres, nous nous fassions aussi beaucoup du mal à nous-mêmes. »

Ils restent silencieux un long moment.

« Je devrais me réjouir de le voir dans cet état, mais ce n'est pas ce que je ressens.

— Tu es quelqu'un de bien, mon fils et je suis tellement fière de toi.

— Pourquoi l'as-tu ramené ?

— S'il ne réagit pas, ici, avec nous tous, dans les jours qui viennent, il n'a aucune chance de sortir du gouffre dans lequel il est tombé, jamais.

— Tu crois ?

— Que faire d'autre Mathéo ? J'ai partagé ma vie avec cet homme. Il n'a pas toujours été un monstre, sinon je ne l'aurais pas aimé et épousé. Il s'est perdu. Peut-être arrivera-t-il à revenir parmi nous... Vous m'avez convaincue de tenter le coup.

— Qui t'a convaincue ?

— Vous tous. Toi, parce que tu as tellement changé. Moi, parce que je me suis retrouvée et dépassée auprès de toi, de Chloé, de Mathieu, de Sylvain, de Louise, de Pierre, de Manu et des gamins. Je vous ai écoutés. Indirectement, vous m'avez persuadée que tout le monde peut changer, s'améliorer et évoluer. Si c'est vrai, alors Gabriel a une chance de se remettre sur pied ici, à notre contact. Il est devenu une véritable machine à gagner de l'argent, mais c'est au jeune homme que j'ai aimé profondément que je fais ce dernier cadeau. Et à moi aussi, pour être en paix avec moi-même.

— Eh bien... Fais quand même attention. Tu veux que je reste ?



— Non. Je suis claquée, nous avons passé un week-end mouvementé. C'était super. Rentre au camp. Je passerai demain pour ta soirée "d'intronisation" ».

Catherine retrouve son sourire béat, son visage s'éclaire en pensant au projet de son fils sur le point de se concrétiser et elle le raccompagne jusqu'à sa voiture.

« Ne t'en fais pas, je suis certaine que tout va bien se passer. À demain et embrasse tout le monde pour moi. »

Mathéo inquiet rentre au camp. Il se demande si l'idée de sa mère est si bonne que cela. Même si pour une fois, son père paraît inoffensif, il n'est pas enchanté de le savoir dans les parages. Des rires s'échappent du mobile home de Louise et la radio de la maison diffuse l'émission que Manu anime avec Sylvain, Lili, Idriss et les mômes. Voyant Chloé danser devant l'évier et chanter en cœur "Un gamin, deux gamins, six milliards de gamins, plus un, plus un..." avec les *Zoufris Maracas* tout en équeutant une grosse passoire de haricots, ses tracasseries s'estompent.

« Ça va ? demande-t-elle en tournant sur elle-même.

— Toujours, dès que je te vois !

— Tant mieux. Tiens, coupe les tomates, s'il te plaît. Je prépare plusieurs saladiers de légumes crus et cuits, chacun composera sa salade dans son assiette. Mathieu doit nous raconter son week-end. Je suis impatiente de connaître ses impressions. Je crois que c'était la première fois qu'il quittait sa ferme.

— Tu sais que mon père est là ?

— Tu l'as vu ?

— Oui et je ne le reconnais pas.

— Bien, c'est une bonne nouvelle ! Parce que l'ancien ne manquera à personne.

— Enfin bon, c'est pas la joie...

— Faut dire que l'ardoise est chargée. Malgré cela, nous savons tous que tout peut arriver, n'est-ce pas ? Tu me sembles tellement perdu. Veux-tu que je te dise quoi faire

très exactement ?

— Cela m'arrangerait, sourit-il, je n'aurais jamais osé te le demander.

— Ne fais rien ! Absolument rien. Chacun sa croix, Mathéo. Ton père seul doit porter la sienne. Il est ici pour comprendre quelque chose. S'il lui reste une étincelle d'humanité, bien cachée au plus profond de lui, il trouvera les réponses à ses propres interrogations.

— Tu penses que ma mère a raison ?

— Je pense que ta mère fait ce que son cœur lui souffle. C'est la meilleure façon de ne pas se tromper. Pardonner est difficile, mais vivre avec la rancœur et la haine c'est s'empoisonner soi-même. Ton père va devoir accepter une réalité horrible, celle qu'il a créée. Et surtout apprendre à vivre et à aimer quelqu'un de détestable !

— Qui ça ?

— Lui-même ! Et je le plains... Regarder en face le mal qu'il a fait, depuis toutes ces années. Reconnaître ses responsabilités, surmonter ses hontes... S'il y arrive, il méritera notre respect. Mais le chemin sur lequel il va devoir avancer est une jungle, il lui faudra ouvrir un passage.

— Finalement, on ne récolte que ce que l'on sème.

— Oui, on ne récolte que ce que l'on "s'aime", s apostrophe a i m e », épelle-t-elle en riant.

Sylvain arrive sur ces belles paroles avec une cagette de légumes multicolores.

« Bravo les amis ! Vous avez découvert l'essentiel !

— Un peu grâce à toi Sylvain. Tes légumes et tes fruits sont magnifiques.

— Remerciez Mère Nature ! Moi, je ne suis que son humble serviteur.

— Si seulement, la planète pouvait être confiée à ses valets de cœur. Le monde deviendrait un grand jardin des possibles où notre petite expérience pourrait se multiplier sans fin... »

Depuis plusieurs jours, Gabriel suit Catherine. Muet, il regarde et écoute les autres vivre.

Rien ne trahit ses émotions, il fronce parfois les sourcils, comme s'il se concentrait pour comprendre quelque chose. Il a assisté à l'entrée officielle de Mathéo dans l'expérience. Il l'a vu et entendu présenter et argumenter son projet d'atelier artistique ouvert à tous. Le "pour" l'a emporté à l'unanimité dès la première présentation. Son fils est emplí d'une belle assurance et ses rires rythment le camp. Catherine traîne son mari partout, comme un cabas. Elle lui parle sans haine. Elle parle au jeune Gaby qu'elle a toujours aimé. Il l'écoute, la regarde et elle veut croire qu'il commence, lui aussi, à se souvenir de l'adolescent qu'il a été. Il ne lui répond pas, ce qu'il a envie de dire à la jeune fille dont il était éperdument amoureux ne franchit pas la porte de ses lèvres. Il passe aussi du temps seul, dans la petite maison sans prétention où Catherine a élu domicile. Ces moments de solitude et de silence l'obligent à se regarder en face. Il évolue dans un cadre si différent, une atmosphère si étrangère. On ne s'occupe pas vraiment de lui, mais on le laisse avoir accès à tout. Ils l'ont intégré silencieusement et accepté malgré tout. Personne ne le condamne, ne le blâme ou ne le juge. Dans ces moments de solitude, il pleure beaucoup. Il pleure de chagrin, mais aussi, de plus en plus, de honte. Il oscille entre pleurer à l'infini en pensant à tout le mal qu'il a causé autour de lui, ou se soustraire à ce tourment en mettant fin à ses jours. Mais quand il est entouré par Catherine, Mathéo et les autres, il ne s'en sent pas le courage. Presque à son insu, l'idée qu'il pourrait participer commence à germer, pas pour racheter ses erreurs passées, le passé est immuable, mais pour essayer de faire, lui aussi, quelque chose de bien. Cela lui insuffle un souffle de vie inattendu, chasse ses envies de suicide et sèche, petit à petit, ses larmes. Il est à la fois conscient et étranger à tout ce charivari qui lui secoue l'âme. Avachi sur une chaise, entre Catherine et Mathieu qui écosent des montagnes de haricots, verts, blancs, beurres, son regard fixe le sol, lorsque Pierre arrive en courant et en hurlant : « Venez voir ! C'est incroyable ! Un message passe en boucle à la télé. Ce sont des hackers qui sont à l'origine de la panne ! Ils ont piraté les médias et leurs revendications défilent sur le petit écran ! »

Tous se précipitent dans le mobile home de Louise. Gabriel les rejoint. Sur l'écran plat, un texte défile et une voix trafiquée martèle des injonctions. Les termes sont simples et explicites : manipulation, abrutissement, pouvoir, argent, piratage, interruption, revendication, pédagogie, savoir, culture, information, citoyen du monde, écologie,

nature, intérêt général, humanité. Puis subitement, alors qu'ils sont tous debout, les yeux ronds comme des hublots, devant ce merveilleux outil qu'est la télévision, les programmes reprennent... Gabriel constate qu'il s'agit de sa chaîne. Les autres sont incroyables. Chloé, rompt le silence en criant : « Ce sont des héros ! Ces mecs-là sont des héros ! » C'est alors que pour la première fois depuis son arrivée, le père de Mathéo fait entendre le son de sa voix : « Est-ce que vous m'autorisez, Louise, à rester là, pour regarder la télé, s'il vous plaît ? » Tous les regards se tournent vers lui. Son timbre calme et doux les surprend tout autant que ce qu'ils viennent d'apprendre sur la panne. Louise répond d'un ton détaché : « Restez là si vous voulez, avec Pierre nous devons aider au jardin. » Et ils partent reprendre leurs activités dans une cacophonie de commentaires. Gabriel fixe le poste, il zappe... Le mail des hackers lui revient en mémoire et s'impose à lui comme une évidente réponse. Il se saisit d'une feuille de papier qui traîne et se met au travail. Si quelqu'un peut rapidement monter une grille de programmes conforme à leurs exigences, c'est lui. Ce qui le surprend le plus, c'est qu'il en ressent du plaisir. Quand Louise, deux heures plus tard, revient, il a bien avancé.

« Vous êtes encore là ?! »

Il lève la tête et regarde Louise dans les yeux.

« Vous aviez raison, vous savez.

— Vous avez retrouvé votre langue ? Super ! À quel propos ?

— J'étais un vrai con.

— Le mot est un peu faible...

— Sûrement. Vous m'excuserez ?

— Demandez à ceux que vous avez brisés de vous excuser, ceux qui sont encore vivants. Moi, je ne peux que vous remercier, marmonne-t-elle. Sans vous, je n'aurais jamais rencontré Pierre. Comme quoi, il y a toujours du bon même dans le pire. »

Gabriel se lève et sur le pas de la porte, sans se retourner, dit : « Merci infiniment, Louise. »

Il rejoint Catherine et Mathieu, toujours les mains dans les fayots, s'installe à leurs côtés,

pose ses notes sur la table et saisit une grosse poignée de haricots. Catherine sait, à ce moment-là, que Gaby est de retour et que l'amour l'emportera toujours sur la haine.

Le soir, à table, il n'est question que des *hackers for an human world*. Les auditeurs de la radio n'ont eux aussi parlé que de cette incroyable nouvelle. Ce que tout le monde prenait pour une panne se révèle finalement un coup d'État médiatique : un attentat ! Mais, ces terroristes-là, sont de grands guerriers pacifistes qui resteront dans l'histoire pour avoir libéré le peuple du XXI<sup>e</sup> siècle, des preux chevaliers du numérique, assure Chloé. Gabriel écoute cette ferveur. Il entend l'élan d'espoir qui se répercute sans doute partout, ce soir, dans ce monde meurtri par tant d'attentats sanglants. Entre le fromage et le dessert, il prend la parole : « J'ai une grille de programmes à vous soumettre. J'apprécierais de connaître votre avis. » Toutes les voix se taisent, les yeux de chacun voyagent des uns aux autres. Puis, Mathéo répond : « Vas-y, papa. » Gabriel, la larme à l'œil commence à lire ses feuillets. Au début, ils l'écoutent, perplexes, puis, très vite la discussion s'anime et les idées fusent de tous les côtés. Gabriel enrichit son travail de leurs propositions altermondialistes. Il est tard quand chacun se dirige vers ses quartiers.

Dans la voiture, Cathy et Gaby sont comme projetés cinquante ans en arrière. Il rompt le silence : « Crois-tu que ton avocate pourrait nous recevoir demain, avant que je ne rentre à Paris ? Je voudrais signer les papiers du divorce. J'accepte bien évidemment toutes tes conditions. » Catherine met son clignotant et se range sur le bas-côté de la petite route de campagne. Les larmes lui montent aux yeux et sa gorge se noue. Gabriel fixe un point droit devant lui à travers le pare-brise et déclare : « Ce divorce sera mon divorce, autant que le tien, d'avec le monstre que j'ai été. Nous allons le quitter ensemble... Si tu veux bien ? » finit-il dans un sanglot. Catherine pleure et rit en même temps. Elle attrape le visage de Gabriel de sa main gauche et l'oblige à la regarder. « Oui, Gaby : je le veux ! » Elle tourne la clef de contact et reprend la direction de sa nouvelle maison. Gabriel respire profondément, c'est un énorme soupir de soulagement.

Quelques mois plus tard, une équipe de télévision s'installe au camp pour réaliser un reportage. L'expérience va être médiatisée. La chaîne de Gabriel applique à la lettre les recommandations des hackers et bat des records d'audience. Pour le moment, elle ne

tient que grâce à l'argent qu'il y investit massivement. Mais, lentement, elle retrouvera un équilibre financier lui permettant de conserver les emplois et d'accomplir son rôle de média de l'information et de la culture. Sans les revenus mirobolants générés par la publicité, les présentateurs stars de la chaîne ont revu leurs gargantuesques salaires à la baisse, ils n'ont pas eu le choix.

Techniquement, les gardiens de la paix n'ont pas la moindre chance d'appréhender les pirates. Ils n'ont pas non plus la motivation pour mener à bien cette mission. Comme chaque citoyen, ils aspirent à un profond changement. Que l'éthique retrouve sa place sur le trône du monde. Une nouvelle idéologie de masse s'avance, celle du partage et de la vertu. Les scientifiques le disent maintenant haut et fort : l'évolution n'est pas le résultat d'une compétition acharnée, mais bien au contraire, le fruit d'une coopération universelle entre les espèces depuis la nuit des temps.

La révolution se durcit. Les hackers brandissent une nouvelle menace : procéder à un *reset* de tout le système financier international. Ils prétendent être en mesure de remettre tous les comptes bancaires à zéro. Ils exigent que le FMI crée un compte spécial, où les puissants de l'ancien monde devront déposer leurs fortunes. Ce remboursement servira à abolir les inégalités et à réparer les injustices sur toute la planète. Plus personne ne devra mourir de faim, de soif ou de froid, sinon ils déclencheront le chaos ! Pour commencer, ils demandent à tous les citoyens du monde qui soutiennent leur action, de se tenir prêts à aller retirer le plus d'argent possible en liquide, même les plus pauvres. « *Si rien ne se passe dans les jours et les semaines à venir, nous saignerons les banques!* » Cette petite phrase fleurit sur tous les supports, de la traditionnelle banderole jusqu'aux réseaux sociaux. Et ça se bouge en haut lieu, pour éviter à tout prix cette manifestation pacifique, individuelle et universelle, qui dès le premier mois, mettrait tout le système à genoux. Au Nord, du milliardaire au simple ouvrier, nul n'a envie de se retrouver sans rien du jour au lendemain. Au Sud, les peuples manifestent leur joie et les rues sont en fête. Toutes les lignes sont en train de bouger, le système capitaliste sauvage rend son dernier soupir.

Assise face à Mathéo, sur la petite terrasse devant le mobile home, Chloé regarde tourner sa girouette installée sur le toit de la maison. C'est une énorme marguerite géométrique, que le vent n'arrivera jamais à effeuiller. Je t'aime, un peu, beaucoup, à la folie,

passionnément, pas du tout... Elle virevolte légèrement sur son axe et indique l'Orient.

« Pourquoi pars-tu ? grimace Mathéo.

— Ne sois pas triste... Pour moi, aimer quelqu'un, ce n'est pas le garder près de soi, c'est vouloir son bonheur. Mes pas m'emmènent vers d'autres horizons. Ce séjour en woofing à l'autre bout du monde pour découvrir la Médecine Traditionnelle Chinoise, c'est mon rêve !

— Je t'attendrai... »

Elle se lève, contourne la petite table, passe derrière lui, se penche et glisse ses bras autour de son cou.

« Tu sais Mat, la vie est une rivière qui traverse différents paysages, elle est parfois sauvage et dangereuse, et parfois calme et limpide. Elle bouge, elle change, mais jamais ne cesse de couler. Nous aussi, nous continuons notre chemin. Nous sommes deux rivières qui se sont croisées, mélangées, et maintenant nos lits se séparent. Grâce à la mémoire de l'eau, des gouttes de toi m'accompagneront tout au bout du voyage. Pour moi, c'est ça l'amour. »

Malgré lui, il sourit et l'attire sur ses genoux. Il plonge son visage dans son cou et respire profondément son odeur. Il remplit ses sens de son souvenir. Ses lèvres remontent jusqu'à l'oreille de Chloé et il murmure : « Bon voyage, mon ange. »

*Avec par ordre d'apparition à l'écran*

*Benoît Magemil : Mathéo*

*Audrey Tautou : Chloé*

*Cécile de France : Louise*

*Gérard Dupardieu : Mathieu*

*Catherine Frat : Catherine*

*Omar No : Pierre*

*Albert Depondel : Gabriel*

*Avec la participation de*

*Banal + - France Télévision - Urte Cinéma - TV7 Monde*

*Film adapté du roman "L'hypersensibilité de la laitue" de Gabrielle Atemo*

Les lumières se rallument dans la salle. C'était la dernière séance avant fermeture définitive. Les gens se tortillent sur leur siège pour attraper leurs affaires. Des murmures brisent progressivement le silence. Tout en se rhabillant, les inconnus échangent des regards, des sourires. Ceux venus en groupe ou en couple laissent échapper quelques commentaires. Une jeune femme, moins discrète que les autres, s'étire et déclare à son ami : « C'était vraiment un super film ! Si seulement tout cela pouvait être vrai... En même temps il suffirait de pas grand-chose. Ce qui est certain c'est que battre le pavé ne sert plus à rien... Demain, j'entame ma décroissance et je retire mon argent des banques ! »

Dans un ronronnement de ventilateur, le projecteur s'arrête. L'écran redevient blanc. Une dernière page se tourne, un livre se ferme. Ce vieux cinéma de quartier part au pilon. Il sera bientôt remplacé par un immense « click & collect », point de retrait géant de la e-distribution : un nouveau et révolutionnaire *drive* piéton...